

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] page disgracié, où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous
tempéramens et de toutes professions [Document électronique] / Tristan ;
nouv. éd. par Auguste Dietrich

PARTIE 1 CHAPITRE 1

p9

Prelude du page disgracié.
Cher Thirinte, je connois bien que
ma resistance est inutile, et que vous
voulez absolument sçavoir tout le
cours de ma vie, et quelles ont esté
jusqu' icy les postures de ma fortune. Je n' ay

p10

pas resolu de faire languir davantage vostre
curieux desir ; mais j' ay bien de la peine à
prendre la resolution d' y satisfaire. Comment
auray-je la hardiesse de mettre au jour des
aventures si peu considerables ? Et comment
est-il possible que vous rencontriez quelque
douceur en des matieres où j' ay trouvé
tant d' amertume ? Et que ce qui me fut si difficile
à supporter, vous soit agreable à lire ?
Puis, que dira-t' on de ma temerité d' avoir
osé moy-même écrire ma vie avec un stile qui
a si peu de grace et de vigueur ? Veu qu' on a
bien osé blâmer un des plus excellens esprits
de ce siecle, à cause qu' il se met quelquesfois
en jeu dans les nobles et vigoureux essais de
sa plume ? Il est vray que ce merueilleux
genie parle quelquesfois à son avantage en se
dépeignant luy même : et je puis dire que
n' ayant aucune matiere de me louer en cet
ouvrage, je ne pretends que de m' y plaindre.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Je n' écris pas un poème illustre, où je me
veuille introduire comme un heros ; je trace
une histoire déplorable, où je ne parois
que comme un objet de pitié, et comme un
jouët des passions des astres et de la fortune.
La fable ne fera point éclatter icy ses

p11

ornemens avec pompe ; la verité s' y presentera
seulement si mal-habillée qu' on pourra dire
qu' elle est toute nuë. On ne verra point icy
une peinture qui soit flattée, c' est une fidele
copie d' un lamentable original ; c' est comme
une reflexion de miroir. Aussi j' ay beaucoup
de sujet de craindre que ma trop grande ingenuité
ne vous cause quelque degoust en
cette lecture. Le recit des choses qui sont inventées,
a sans doute beaucoup plus d' agrémens,
que la relation des veritables : pource
que d' ordinaire les evenemens d' une vie se
trouvent ou communs, ou rares. Toutesfois,
la mienne a esté jusqu' à cette heure si traversée,
et mes voyages et mes amours sont si
remplis d' accidens, que leur diversité vous
pourra plaire. J' ay divisé toute cette histoire
en petits chapitres, de peur de vous estre ennuyeux

p12

par un trop long discours, et pour vous
faciliter le moyen de me laisser en tous les
lieux où je pourray vous estre moins agreable.

PARTIE 1 CHAPITRE 2

L' origine et naissance du page disgracié.
Je suis sorty d' une assez bonne maison,
et porte le nom et les armes d' un gentil-homme
assez illustre, et qui comme un autre
Pericles fut grand orateur, et grand capitaine
tout ensemble. L' histoire luy donne
beaucoup de loüanges pour avoir esté l' un
des principaux ministres de cette heureuse
guerre qui se fit en la terre sainte il y a
cinq cens tant d' années : et je puis dire qu' il
y avoit autresfois d' assez grands honneurs et
assez de biens en nostre famille. Mais comme

p13

on apperçoit en toutes les choses une vicissitude perpetuelle, et que selon les secrettes et justes loix de la divine providence les petites fortunes sont eslevées, et les grandes sont aneanties, j' ay veu comme disparoistre en naissant, la prosperité de mes peres. Deux partages qui s' estoient faits en nostre maison, dont l' un fut entre neuf enfans, diminuerent beaucoup sa grandeur. Mais un grand procez criminel où mon pere fut enveloppé dès l' âge de dix-sept ans acheva presque sa ruine. Cette affaire cousta beaucoup de biens à ce gentil-homme, et si dans cette grande jeunesse il n' eust fait éclater une grande vertu, ce mal-heur luy eust cousté la vie. Je ne vous déduiray point toute cette aventure, elle est trop funeste et trop longue, et vouloir la représenter sur ce papier, seroit vouloir escrire l' histoire de l' escuyer aventureux, et non pas les aventures du page disgracié. Il suffira que je vous die qu' un des plus grands capitaines de nostre siecle, et des plus belles, et des plus excellentes femmes du monde,

p14

s' employerent pour son salut, et qu' à la faveur de ses amis, il survint miraculeusement une grace du roy qui le fit sortir glorieusement d' une si dangereuse affaire. Ce fut durant cette conjoncture qu' il fit connoissance avec un vieux gentil-homme de bonne naissance, et de grand merite, qui trouvant mon pere bien fait et d' une agreable conversation, se proposa d' en faire son gendre, encore que mon pere fut d' une province fort éloignée du lieu de son habitation, et qu' il ne connut pas entierement quel estoit l' estat de ses affaires ; la chose ne luy fut pas difficile à mettre à bout ; cettuy-cy qui estoit puissant en amis, et d' un esprit fort agreable, rendit tant de bons offices à mon pere, et luy fit concevoir tant d' affection pour luy, qu' en peu de temps il conclut d' espouser sa fille, qu' il amena incontinent après dans le país où je suis nay. Deux ou trois ans en suite je

p15

vins au monde, et ceux qui ont rectifié avec soin le point de ma nativité, trouvent que j' eus Mercure assez bien disposé, et le soleil aucunement favorable : il est vray que Venus qui s' y rencontra puissante, m' a donné beaucoup de pente aux inclinations, dont mes disgraces me sont arrivées. Je croy que cette premiere impression des astres laisse des caracteres au naturel qui sont difficiles à

p16

effacer : et que s' ils ne forcent jamais, au moins ils enclinent sans cesse ; on dit que le sage peut dompter cette divine violence ; mais il faut aussi qu' il soit veritablement sage, et l' on ne trouve gueres d' esprits de cette marque. Il faut qu' une bonne eslevation soit bien assistée de la philosophie pour combattre toûjours avec avantage des ennemis qui nous sont naturels, et qui comme des

p17

hydres repullulent incessamment et se renforcent bien souvent par leur deffaite. Les saints personages le pourroient bien dire, eux dont les ames ne regardent plus que le ciel, et qui sont toutesfois nuit et jour assaillis par de dangereuses tentations, contre lesquelles ils ne sont point asseurez après avoir gagné de grandes batailles. Il est vray que pour rendre leur merite plus grand, Dieu permet que les demons s' en meslent, et lors c' est une cause estrangere qui nous fait tousjours de mauvaises propositions.

PARTIE 1 CHAPITRE 3

L' enfance et l' elevation du page disgracié. à peine avois-je trois ans, que mon ayeule maternelle vint voir sa fille ; et portée de cette ardente et naturelle amour, qui descend du sang, me demanda pour m' eslever ; ainsi je commencay à me dépaïser, et n' ayant apperceu jusqu' alors que des arbres et la tranquillité de la campagne, je vins à considerer

les divers ornemens, et le tumulte d' une des plus celebres villes du monde. On m' a dit souvent que je témoignois en ce bas aage une assez grande vivacité d' esprit : et que ma curiosité ne pouvoit estre contentée, encore

p18

qu' on prit assez de plaisir et de soin à répondre à toutes mes demandes : les objets qui se presentoient en foule à mes yeux avec une diversité si grande, n' estoient point capables de satisfaire à l' activité de mon esprit ; je me faisois entretenir des choses plus solides que celles qu' on a de coutume de digerer pendant une enfance si tendre. Je m' informois mesme avec empressement des choses qui concernent l' autre vie, et les mysteres de nostre religion. Un prince de l' eglise de mes proches parens fut émerveillé des choses qu' il ouït dire de moy, et fut encore plus surpris lors que me caressant un jour, et me raillant sur des demandes que j' avois faites de la forme des enfers, je luy témoignay en ma maniere de m' exprimer, que je doutois qu' il y eut des tenebres où il y avoit de si grands feux allumez. Je vous diray que je n' avois gueres plus de quatre ans que je sçavois lire, et

p19

que je commençois à prendre plaisir à la lecture des romans que je debitois agreablement à mon ayeule, et à mon grand pere, lors que pour me détourner de cette lecture inutile, ils m' envoyerent aux escolles pour apprendre les elemens de la langue latine. J' y employay mon temps, mais je n' y appliquay point mon coeur ; j' appris beaucoup, mais ce fut avec tel degoust d' une viande si fort insipide, qu' elle ne me profita gueres : on m' avoit laissé gouter avec trop de licence les choses agreables, et lors que l' on me voulut forcer à m' entretenir d' autres matieres plus utiles, mais difficiles, je ne m' y trouvay point disposé. J' apprenois pour ce que je craignois les verges, mais je ne retenois gueres les choses que j' avois apprises. Je perdois en un moment les thresors que l' on m' avoit fait serrer par force, et ne les retrouvois que par force ; pour ce que je n' y avois point d' affection.

PARTIE 1 CHAPITRE 4

p20

Comme le page disgracié entre au service d' un prince.
L' estude m' avoit donné tant de melancholie que je ne la pouvois plus supporter, lors qu' une bonne fortune m' arriva qui me fit changer de façon de vivre : mon pere avoit eu l' honneur de servir un des plus grands et des plus illustres princes du monde pendant les guerres ; et cette ame toute royale, et qui n' avoit point de plus grande passion que celle de faire du bien à tout le monde, ce prince, dis-je, dont la memoire est immortelle, se ressouvint un jour que mon pere l' avoit fidelement servy ; et pour lui tesmoigner son noble ressentiment, s' estant enquis s' il avoit des enfans, luy commanda de me presenter à luy, protestant qu' il vouloit que je fusse nourry auprès d' un des siens. Mon ayeule transportée de joye d' une si agreable nouvelle, fit les frais de mon equipage pour une si belle occasion ; et j' eus l' honneur d' aller saluer ces princes en la compagnie de mon pere, et de mon oncle maternel, personnage d' une très-illustre vertu, et d' une grande autorité. Je fus tout

p21

ébloüy de la magnificence et des beautez du palais où l' on me mena ; et principalement de la splendeur qui sortoit de ces divines personnes à qui l' on m' offroit : le pere me trouva joly, et m' honora de caresses particulieres ; et le fils m' accepta et me receut favorablement. Nous estions presque d' un âge et de mesme taille ; mais il estoit d' une beauté merveilleuse, et d' une gentillesse d' esprit qui faisoit deslors prodigalement les promesses que ses grandes vertus ont depuis acquitées avec usure. à nostre premiere rencontre, je fis en mon

p22

coeur une forte et fidele impression de son merite :
et comme il estoit d' un excellent naturel,
il eut beaucoup d' affection pour moy : soit
que ce fut par une secrette reconnoissance de
mon zele, ou par une naturelle inclination.
Dés que je fus à son service, on pouvoit dire
que j' y estois vrayment attaché : les perfections
du maistre estoient de pressantes chaisnes
pour le serviteur. J' estois toujours aussi
prés de luy que son ombre : je le voyois dés
qu' il avoit les yeux ouverts, et je ne cessois
point de le voir jusqu' à ce que le sommeil les
luy fermast. J' estois spectateur et imitateur de
ses exercices ordinaires ; j' estois present à ses
prieres, à ses estudes, et à tous ses divertissemens.
Mon maistre n' avoit point de pedant

p23

pour precepteur : celui qu' on avoit choisi pour
l' instruire, estoit un homme de lettres fort
poly, qui luy faisoit apprendre les plus belles
choses de l' histoire, et de la morale en se
jouant. Ce grand homme sçavoit parfaitement
l' art d' eslever la jeunesse, et en avoit fait
preuve en l' instruction d' un de mes parens,
qui fut possible, du consentement de tous, un
des plus eloquens et des plus habiles personnages
de nostre siecle : cettuy-cy prit un soin
particulier de ma nourriture par une juste
reconnoissance de l' obligation qu' il avoit aux
miens ; mais le zele ardent qu' il avoit pour
l' avancement de son principal disciple, l' empeschoit
de prendre assez curieusement garde
à moi. Il se donnoit bien la peine de m' enseigner
tout ce qu' il monstroit à mon maistre qui
me pouvoit faire arriver aux bonnes connoissances,
et à la vertu : mais il ne pouvoit
prendre tout le soin qui estoit necessaire pour
me detourner de voir et de suivre les mauvais
exemples, que me donnoient beaucoup de jeunes
gens libertins, que je voyois dans la maison.

p24

Il eust falu pour mon bon-heur, qu' un aussi
digne precepteur que celuy-là se fust donné
tout à moy, et m' eût toujourns regardé de prés.

La jeunesse encline aux licences, est si sujette à prendre de mauvaises habitudes, qu' il ne faut rien pour la corrompre. C' est une table d' attente pour les bonnes ou pour les mauvaises impressions : mais elle est beaucoup plus susceptible des mauvaises, que des vertueuses. Il se trouve des hommes faits qui se fortifient aux bonnes moeurs parmy les occasions du vice : mais cela seroit comme miraculeux si l' on voyoit des enfans conserver leur innocence sans tache parmy les mauvaises compagnies. Je ne fus donc pas long-temps en cette cour, sans y voir des postiqueries, et sans y prendre la teinture de quelques petits libertinages.

PARTIE 1 CHAPITRE 5

L' affinité qu' eut le page disgracié avec un autre page de la maison, dont l' amitié luy fut prejudiciable.

Je n' avois rien qu' un camarade, qui fut en mesme posture auprès de mon maistre, et dont

p25

on prit soin comme de moy ; et cettuy-là estoit un enfant d' illustre naissance, et qui sentoit bien son enfant d' honneur. Je l' honorois et l' aimois fort, à cause de la bonté de son courage, et de celle de son naturel ; nous briguions ensemble les faveurs de nostre maistre sans envie ; il n' estoit pas jaloux de la memoire que j' avois beaucoup meilleure que luy, et par mal-heur il ne me donna pas d' emulation pour le jugement, qu' il avoit meilleur que moy. Je le soufflois souvent à l' estude pour le faire souvenir des choses qu' il avoit oubliées ; mais il estoit capable de m' avertir en toutes occasions, de ce qui concernoit mon devoir. C' estoit un garçon si sage que je ne me pouvois jamais pervertir en sa compagnie : mais mon mauvais destin voulut que je fisse connoissance avec un certain page le plus malicieux, et le plus fripon de la cour. J' ay sujet de croire que ce fut l' organe dont se servit mon mauvais genie pour me tenter et me destruire. Ce mauvais demon travesty sceut interrompre par son artifice le cours heureux de

p26

mes études, en me montrant secrètement les subtils préceptes d'un art qui ne tend qu'à damner les âmes. Ce fut luy qui m'apprit le premier l'usage des dez et des cartes ; et qui se servant de mon innocence pour s'emparer du peu d'argent que j'avois, me fit follement piquer du desir de reparer mes pertes ; et m'engager toujours plus avant dans le mal-heur, par les instigations d'une trompeuse et folle espérance. Il m'imprima de telle sorte cette passion, qu'elle se rendit bien-tost égale à celle que j'avois pour l'étude, et à quelque temps de là l'on ne me pouvoit gueres surprendre sans avoir des dez dans mon écritoire, et des cartes parmy mes livres : et mesme ce déreglement alla si loin, que je me defaisois souvent pour jouer, des choses qui m'estoient nécessaires pour apprendre, et que de tous les livres que j'avois accoustumé de feuilleter, il ne me restoit plus rien que des cartes. Nostre précepteur ne fut pas long-temps à s'aviser de mes débauches ; mais il luy fut impossible de m'en retirer : il employa vainement ses verges et ses préceptes sur ce

p27

sujet ; le mal estoit desja trop enraciné. Je promettois souvent de ne jouer plus, les larmes aux yeux, mais dès qu'il m'avoit perdu de veüe, j'avois trois dez, ou une paire de cartes entre les mains. Ce qui me rendit le plus incorrigible, c'est que la gentillesse de mon esprit en un si bas âge, m'avoit acquis d'illustres amis, qui m'empeschoient d'estre corrigé.

p28

Si tost que je croyois avoir esté surpris en faute, et que j'apprehendois de rendre quelque compte à nostre précepteur, je m'allois jeter entre les bras de ces personnes puissantes, près de qui j'estois en un seur azile. Beaucoup de jeunes princes dont j'avois l'honneur d'estre connu, obtenoient fort souvent ma grace ; et m'assurant sur leurs suffrages,

je concevois une forte esperance de pecher avec impunité. Voyez un peu comme les puissances dont la faveur me devoit estre avantageuse, s' employoient pitoyablement pour ma perte ! Et comment les bonnes qualitez que j' avois, me faisoient trouver le moyen de me maintenir dans les mauvaises. Au reste l' amour que j' eus pour le jeu, acheva de me d gouter de l' absinte des premieres lettres. Je trouvois des plaisirs par tout, fors   l' étude, et au lieu de repeter mes leçons, je ne m' appliquois qu'   lire et debiter des comptes frivoles. Ma memoire estoit un prodige, mais c' estoit un arsenal qui n' estoit muny que de pieces fort inutiles. J' estois le vivant repertoire des romans,

p29

et des contes fabuleux ; j' estois capable de charmer toutes les oreilles oisives ; je tenois en reserve des entretiens pour toutes sortes de differentes personnes, et des amusemens pour tous les âges. Je pouvois agreablement et facilement debiter toutes les fables qui nous sont connu s, depuis celles d' Homere et d' Ovide, jusqu'   celles d' Esope et de Peau D' Asne. Lors que la cour faisoit du sejour en quelques-unes des maisons royales, tous les jeunes princes avoient leur appartement l' un près de l' autre : et c' estoit durant ce temps-là que j' avois plus de liberté de les aller entretenir. Il y en avoit souvent quelqu' un qui se trouvant indisposé, me demandoit   nostre precepteur, pour luy faire passer le tems, et l' endormir avec mes contes. Leur santé estoit si precieuse,

p30

que l' on n' avoit point d' égard en cette occasion au temps que je perdois, et moy j' estois ravy de le perdre. C' estoit lorsqu' estant trouvé necessaire au divertissement de quelque grand, j' entreprenois hardiment des actions qui n' estoient pas necessaires   mon repos : comme j' avois un mediateur assure , j' allois assurement j uer et me battre avec quelqu' un de mes pareils. Mon precepteur avoit quelquesfois des roolles tous entiers des postiqueries que j' avois faites, et pour lesquelles j' avois

merité d' estre fouëtté plus de douze fois ; et
cependant il ne m' en coustoit qu' une larme
ou deux, que la crainte me faisoit repandre,
et quelque dolente supplication que j' addressois
de bonne grace à quelqu' un de ces jeunes
astres. Il me souvient qu' il y en eust un de
grande importance, qui demanda souvent
pardon pour moy durant sa vie, et en la consideration
duquel on me fit souvent grace
après sa mort.

PARTIE 1 CHAPITRE 6

Mort déplorable d' un des maistres
du page disgracié.
Ce jeune soleil entre nos princes n' avoit
pas encore atteint un lustre, et donnoit déjà

p31

de si grandes esperances de ses divines qualitez,
que c' estoit une merveille incomparable.
Il estoit extrêmement beau de visage,
mais il estoit encore plus avantage pour l' esprit,
et le jugement, et disoit presque toujourns
des choses si raisonnables, et si sensées,
qu' il ravissoit en admiration tout ce qui estoit
auprés de luy. Il y a eu de grands esprits
qui se sont employez à remarquer cette belle
vie ; qui fut ensemble si brillante, et si courte,
qu' elle passa comme un éclair. Je n' en diray
point les traits d' esprit qui sont possible en
aussi grand nombre, et aussi dignes de memoire
que beaucoup d' autres que nous estimions.
Je remarqueray seulement icy un traict
enfantin de son naturel enclin à la misericorde.
Un soir qu' il avoit quelque petite indisposition,
sa gouvernante, dame sage et
prudente, et qui rendit son nom celebre par

p32

sa vertu, s' avisa de m' envoyer querir pour
le divertir quelques heures avec mes histoires
fabuleuses : et comme je voulois accommoder
mon sujet à la portée de mon auditeur,
j' eus recours aux fables d' Esope. Cela l' empeschoit
de se divertir à d' autres passe-temps
qui luy eussent donné de l' émotion : et sa

santé demandant qu' il demeurast quelques jours en repos, j' eus l' honneur de l' entretenir plusieurs fois. Après que sa patience et sa curiosité m' eurent espuisé de beaucoup d' autres histoires, où les animaux raisonnaient, je vins à luy conter une certaine aventure d' un loup, et d' un agneau qui beuvoient ensemble au courant d' une fontaine. Je luy representay comme le loup qui beuvoit au dessous de l' agneau le vint accuser de troubler son eau par une malice noire : je luy figuray encore l' humble et modeste repartie de ce doux animal, que l' on querelloit mal à propos. Puis après comme le loup cherchant un autre pretexte pour devorer cet innocent, luy reprocha qu' il

p33

se souvenoit bien qu' il y avoit deux ans qu' il avoit beslé des premiers, en une certaine bergerie, où les pasteurs reveillez avoient assommé son grand pere ; enfin comme l' agneau repartit que cela ne pouvoit estre veritable, puis qu' il n' estoit né que depuis deux mois. Là dessus ce jeune prince voyant où tendoit la chose, tira vistement ses petits bras hors de son lict, et me cria d' une voix craintive, ayant presque les larmes aux yeux : *ah ! Petit page, je voy bien que vous allez dire que le loup mangea l' agneau : je vous prie de dire qu' il ne le mangea pas.* ce traict de pitié fut exprimé si tendrement, et d' une façon si fort agreable, qu' il ravit en admiration toutes les personnes qui l' observerent, et pour moy j' en fus si sensiblement touché, que cette consideration me fit changer sur le champ la fin de ma fable au gré des sentimens de cette petite merveille : et ce fut si adroitement, qu' à peine un autre eust peu deviner l' effet de ma complaisance. En suite de cet honneur que j' avois receu, je ne manquay pas à la premiere occasion à recourir à ce royal azile, et de luy presenter quelque matiere pour me faire du bien ; c' est

p34

à dire pour le supplier d' empescher qu' on me fit du mal. Ce qui me reüssit hautement par un commandement très absolu de ce petit

prince qui se pouvoit bien appeller grand pour son auguste naissance ; mais beaucoup plus pour ses divines qualitez. ô que la plus-part des beaux objets sont fragiles ! Cette divine fleur ne fut pas de ces fleurs qu' on nomme eternelles, ce fut un lys qui ne dura gueres de matins. La terre le rendit au ciel, avant qu' elle l' eust gardé plus d' un lustre. Et l' Europe perdit en sa mort de grandes esperances et de grandes craintes. Les plus excellens medecins furent appelez à sa maladie ; et comme ceux de cette profession ne s' accordent jamais gueres en leurs jugemens, ils donnerent de differens advis sur la maniere de le traiter durant son mal : et ne cesserent

p35

pas leur dispute après qu' il eust cessé de vivre. Cependant ils furent tous contrains d' avoüer qu' il y avoit quelque mauvais principe en la constitution du corps de ce jeune prince, qui l' empescha de retenir long-temps sa belle ame, qui fit connoistre peu devant que d' aller là haut, qu' elle estoit toute lumineuse. Toute la cour en prit le dueil avec raison, et j' en eus en mon particulier un regret fort sensible et fort legitime.

PARTIE 1 CHAPITRE 7

Comme le page disgracié faisoit la cour à son maistre, qui estoit tombé malade d' une fièvre tierce.

Mais il faut que je quitte cette digression, pour revenir au digne maistre à qui l' on m' avoit donné, qui ne manquoit pas de bonté pour moi, que j' employois aussi aux occasions pour me faire pardonner mes fautes. Je sçavois

p36

fort bien prendre mon temps pour le faire agir, quand il en estoit besoin, j' observois les jours où par le progrez qu' il avoit fait à l' étude, et par la sage obeïssance qu' il avoit renduë aux ordres de nostre gouverneur, il estoit capable de tout obtenir ; et lors je luy

faisois porter parole pour ma grace par mon camarade, lequel à la faveur de son bon naturel, lui faisoit dire des paroles pour mon salut qui portoient abolition. Souvent je me trouvois present sans estre veu, lors que mon procez se plaidoit ; mon maistre me faisoit tenir caché derriere une tapisserie, tandis qu' il employoit ses bontez à faire pardonner à ma malice : et que par des prieres ardentes et obstinées il détournoit le juste chastiment de mes pechez. Nonobstant tous ces artifices, nostre precepteur ne laissoit pas de me surprendre parfois si finement, que mon maistre ny pas un autre prince de mes amis n' en pouvoit estre averty. Il dissimuloit pour cet effet de sçavoir les pechez que j' avois commis, et me faisoit bon visage toute la veille du jour de ma punition : et moi ne croyant pas avoir rien sur ma conscience, je me trouvois reveillé le matin à l' improvisiste. Mais quand mon maistre estoit tant soit peu malade, tout ce qui pouvoit prejudicier à sa santé estoit de telle importance, que l' on n' osoit me chastier durant le temps, de peur de provoquer ses larmes : et par là redoubler son mal. Tellement que ses maladies

p37

faisoient augmenter les miennes, et me donnoient l' audace de tout entreprendre insolemment. Il advint une fois qu' il tomba malade d' une fièvre tierce, durant laquelle je n' eus pas seulement le plaisir de n' estudier point, mais encore la liberté de faire tout ce qu' il me pleut. J' estois comme l' intendant des divertissemens de mon malade ; et j' inventois tous les jours de nouveaux secrets pour le réjoüir et le divertir, qui n' estoient pas moins utiles à sa guerison, que les potions qu' il prenoit. Il n' avoit qu' à souhaiter quelque chose de ce qui est en la puissance des hommes pour estre aussi tost satisfait, et c' estoit moy qui selon mes divers sentimens luy donnois envie de toutes choses. L' argent ne manquoit nullement durant cette indisposition ; et je luy en fis consumer en un mois, plus qu' il n' en avoit pour ses menus plaisirs en une année. Comme si ce n' eût pas esté assez de luy faire avoir de toute sorte de jouëts à se divertir sur son lict, comme des tarots,

p39

des jonchets, des triquetracs et autres baguettes
du palais, je luy fis encore employer
de grandes sommes pour avoir des
animaux de different prix, les uns communs,
et les autres rares. Je luy donnay envie d' avoir
des cailles nourries à combattre sur une table,
comme il se pratique en Angleterre ; afin qu' il
eust le plaisir de ce spectacle, et de voir faire
devant luy des gageures par ses serviteurs
à qui demeureroit la victoire. Il eût encore un
grand nombre de beaux cocqs pour le même
effet. En suite, je luy donnay le desir de me
faire acheter des poules de barbarie, afin que
les donnant pour femmes à ces braves capitaines
emplumez, nous puissions voir sortir
de leur amour quelque nouvelle espece de volatille.
Après, j' achetay pour son divertissement

p40

trois perroquets tous differens pour la
grandeur, et pour le plumage, deux petits singes,
une aigle royale, et deux jeunes ours
fort privez. Tellement que l' on disoit que
j' avois fait de la maison une petite arche de
Noé. Ce qu' il y avoit de plus fascheux en cela
pour les domestiques, c' est qu' on leur faisoit
quiter leurs appartemens, pour y loger tous ces
animaux ; lesquels m' avoient cousté beaucoup,
et qui revenoient encore à davantage à mon
maistre. Car ce mesme page mal conditionné
qui m' avoit enseigné à joüer, m' avoit aussi
appris à ferrer la mule : et je ne faisois gueres
de marché d' importance, sans y gagner quelque
pistolet, qui toutesfois ne couchoit pas

p41

souvent avec moy : puis qu' aussi tost que
j' avois rencontré des joüeurs, ils m' en degarnissoient
avec autant de facilité que je m' en
estois accommodé aisement.

PARTIE 1 CHAPITRE 8

D' une linote qui avoit cousté dix pistoles
au maistre du page disgracié, et qui ne
sceut jamais sifler.

Mon maistre avoit passé de mauvaises
nuicts, et comme il estoit d' une fort delicate
complexion, on n' osoit pas se hasarder à luy
faire prendre des potions dormitives. On employa
pour cet effet des fontaines artificielles
qui par leur doux bruit, et la fraischeur
qu' elles exhaloient dans sa chambre, luy causerent
un salutaire assoupissement, et pour
diversifier le remede, on se servit aussi d' un
lut, dont l' harmonie fit le mesme effet. Je me
meslay là dessus d' inventer une autre façon
de l' endormir les matins agreablement ; je luy

p42

proposay d' avoir quelque excellente linote,
qu' on mit dès le point du jour à la fenestre
de sa chambre ; et je fus assez effronté pour
luy dire que j' en sçavois une qui estoit une
merveille entre les autres, tant elle sifflait
agreablement ; et sçachant que la difficulté
accroist souvent le desir des choses, et fait
faire de grands efforts, et de grandes depenses
pour les posseder, je luy dis que la
personne à qui appartenait la linote, en estoit
comme ensorcelée : et qu' on ne la feroit
jamais resoudre à la vendre, à moins que de
luy en offrir beaucoup d' argent, et luy protester
qu' elle estoit necessaire pour avancer la
guerison de son a. Je fis tant en peu de paroles,
que j' eus dix pistoles pour l' acheter, et
je faisois desja mes diligences pour en descouvrir
quelqu' une qui fut de reputation ; lors
que je rencontray par mal-heur trois ou quatre
pages de ma connoissance qui jouoient aux dez
sur les degrez d' une grande porte. Je fus quelque
temps à les considerer sans vouloir jouër ;
mais à la fin la tentation que j' en eus, fut si
forte, qu' elle vint à bout de ma resistance.
Je m' imaginay que je gagnerois ; ou du moins
que je me retirerois du jeu quand j' aurois perdu
la moitié de mon argent, mais je ne fis ny
l' un ny l' autre : je jouay dès le commencement
de crainte, et après avoir perdu une partie de
mon argent, je voulus combattre mon mal-heur
avec une obstination qui me fit perdre
l' autre ; si bien que de la rançon de la linote

imaginée, je ne me vis plus que deux cars-d' escu que j' empruntay sur mon dernier reste. Ainsi gros de douleur, rouge de honte, et sans sçavoir à quoy me resoudre, j' allay courant par la ville sans penser en quel lieu je me conduirois. Enfin après mille pensers desesperez, je pris une forte resolution de payer d' audace en cette aventure, et d' essayer constamment l' orage qui me menaçoit. Je me rendis aussi tost dans une certaine place où l' on vend ordinairement une grande quantité de petits oyseaux : mais je fus si mal-heureux que je n' y en trouvay point, pource que ce n' estoit pas un jour où l' on fit trafic de cette marchandise ; à force de m' informer à beaucoup de gens, où je pourrois recouvrer quelque linote, on m' adressa chez un oyseleur qui faisoit profession de fournir beaucoup de volieres. Il n' estoit pas alors au logis, et sa femme estoit si scrupuleuse, ou si craintive, qu' elle n' osoit mesme me faire voir de ses oyseaux en son absence, ce qui faillit à me faire desesperer. Enfin comme j' estois fort en peine pour avoir un oyseau promptement à cause qu' il y avoit long-temps qu' on m' attendoit avec impatience, je vis revenir l' oyseleur qui apportoit sur son espaule un filet plein de chardonnerets, et de bruyans, parmy lesquels nous rencontrasmes par bon-heur une

assez belle linote. Je lui demanday à vendre, et je l' eus pour trente sols avec une cage. Je revins aussi tost au logis, et prenant un visage plus gay que n' estoit mon ame, j' exposay hardiment ma linote sauvage aux yeux de mon maistre : qui ne fut pas peu resjoüy d' apprendre de moy que j' avois surmonté mille difficultez pour luy faire avoir cet animal incomparable. Il voulut essayer de joüyr au mesme temps du plaisir qu' il devoit recevoir par cette chere acquisition, et fit fermer toutes les fenestres de sa chambre, et retirer tout le monde, afin d' assurer ce petit oyseau qui estoit moins effrayé de voir des personnes auprès de sa cage, que d' avoir senty le bec des bruyans que l' on avoit pris au filet, avec luy. Je trouvay facilement des excuses pour

son silence le premier jour que je l' apportay,
mais quand on l' eut veu muet deux ou trois
jours, on ne recevoit plus mes deffaites. Cependant
je faisois mille voeux secrets au ciel, afin
qu' il lui deliast la langue, car pour peu que
ma linote eust gringnoté quelque ramage,
j' eusse fait passer cela pour une merveille
tout au moins, tant je m' estois préparé d' en
dire de louanges extraordinaires. Mais ne
pouvant recevoir cette consolation qui devoit
couvrir aucunement ma friponnerie et me
trouvant un jour ennuyé de ce que mon

p45

maistre ne faisoit autre chose que de me dire
en la regardant : *que veut dire cela, petit page,
votre linote ne dit mot ?* je luy repartis
ingenuëment : *monsieur, je vous responds que si elle
ne dit mot, elle n' en pense pas moins.* là dessus
toute la compagnie se prit à rire, et mon maistre
mesme qui estoit le plus interessé dans cet
affaire, ne peut s' empescher de faire comme
les autres : il est vrai qu' après estre revenu
de cette plaisante esmotion il en eut aussitost
une autre qui ne me fut gueres agreable,
tesmoignant avoir quelque doute que je ne
l' eusse duppé dans mon achat. Je paray cette
atteinte avec assez d' adresse, protestant toujourns
que cette linote étoit excellente ; et que
si tost qu' elle se seroit asseurée, son petit bec
produiroit de grandes merveilles ; et par
bonne fortune comme je répondois pour elle,
il arriva qu' elle répondit aussi pour moy, dégoisant
quelque petit ramage qui fit taire mes
accusateurs, et fit que mon maistre esbranlé
de croire ma veritable friponnerie, reprit
aussi tost le party de mon innocence imaginaire.
Enfin le temps qui a accoûtumé de decouvrir
la verité, travailloit tous les jours à
me convaincre de mauvaise foy, et j' estois
prest d' en porter la peine : lors que les astres
qui me regarderent favorablement me donnerent

p46

le moyen de me détourner de ce coup.
Un gentilhomme de mes parens me vint
voir durant ce tems-là, qui m' ayant trouvé
d' un esprit et d' une humeur fort agreable,
me donna deux pistolles pour les employer à

jouer à la paume : je les semay incontinent après sur une table si feconde à la faveur de trois dez qui la cultivoient, qu' en moins de rien elles multiplierent jusqu' à vingt-cinq ou trente, et dès que je me fus retiré du jeu, je me proposay de racheter franchement de dix pistolles vingt coups de verges que j' attendois. Pour cet effet, j' allay chercher un acteur pour servir à ma comedie : ce fut un laquais volontaire que j' instruisis admirablement de tout ce qu' il auroit à dire, et à faire pour me mettre l' esprit en repos. De là je vins trouver mon maistre avec un visage assuré, et luy dis qu' il ne se mist point en peine pour le silence de sa linote ; et qu' on en rendroit de bon coeur l' argent qu' il en avoit donné, et que de plus ce seroit faire une grande charité à la personne qui l' avoit venduë, que de luy rendre pour le mesme prix, pource qu' elle avoit conceu un si grand regret de la perte de son oyseau, qu' elle en estoit tombée malade. Là dessus je luy presentay dix pistolles que j' avois tirées entre celles de mon nouveau gain, mais comme nos esperances sont vaines, et comme les apparences sont trompeuses, ce discours et cette

p47

action que j' avois si bien concertez, pour me delivrer d' une juste apprehension, ne servirent qu' à m' embarrasser davantage. Mon maistre conceut au discours que je luy fis une estime toute particuliere de ce qu' il venoit de mespriser, et creut qu' il avoit acheté à vil prix une marchandise precieuse ; plus je fis d' efforts d' esprit pour luy persuader de se detromper, et plus il s' obstina dans la creance que sa linote estoit miraculeuse. Je faillis à enrager de ses refus que je trouvois peu raisonnables, à cause de la science certaine que j' avois de son erreur, et pource que je m' y connoissois interressé. Voicy de quelle sorte je creus enfin venir à mon honneur d' une fusée si fort meslée ; et c' est possible une invention assez subtile, pour avoir esté rencontrée par un enfant qui n' avoit qu' onze ou douze ans. Après m' estre apperceu que je n' avancerois rien de parler à mon maistre de se deffaire de la linote, j' allay trouver nostre precepteur, et luy presentay les dix pistolles qui devoient expier mon

crime : luy faisant croire que ceux de qui
j'avois acheté la linote, les avoient renvoyées
pour en demeurer possesseurs, et luy fis du
mesme temps paroistre le visage que j'avois
pratique pour confirmer mes paroles. Desja
notre precepteur ne s'arrestoit plus qu'à la
difficulté qu'il y avoit d'enlever l'oyseau sans
le consentement du prince, qui estoit assez

p48

ferme à vouloir maintenir les choses qu' il avoit en fantaisie. Lors qu' une femme sanglotante, et qui avoit presque la façon de celles qui sont possédées, se jetta brusquement parmy nous, demandant justice et misericorde ; c' estoit la femme d' un certain maistre d' hostellerie peu judicieux et grand joueur, à qui j' avois tiré quelque argent ; comme il estoit en dérouté, et comme il achevoit de perdre cinq ou six cens escus, sa femme avertie de cette disgrâce n' avoit point deliberé sur sa maniere de proceder ; elle avoit creu qu' il ne falloit qu' aller crier chez ceux qui avoient gagné l' argent, pour le r' avoir asseurement : que l' on auroit aussi-tost égard à son mesnage et au peu de prudence de son mary. Cette demoniaque ayant appris que j' estois un de ceux qui avoient eu part en la somme perdue par son mary, s' en vint faire un tel vacarme en la chambre de nostre precepteur, que j' en perdis le sens et la parole ; il me fut impossible de luy respondre un mot à propos, tant je me trouvay confus dans cette aventure. Notre precepteur s' avisa de mon interdiction, et soupçonna que les dix pistolles qu' il avoit en sa main fussent venuës de ce costé : mais il ne l' eust pas plutost ouverte pour les montrer à cette endiablée, qu' elle se jetta dessus avec un grand cry, remarquant toutes leurs especes et faisant des relations de divers écots

p49

qu' on avoit fait chez elle, pour luy donner le moyen de les assembler. Je fus fouillé tout à mesme temps, et l' on trouva d' autres medailles dans mes poches qui donnerent matiere à d' autres histoires. Le laquais aposté qui se trouva present à ce tumulte, fit ce qu' il put pour s' evader, mais on empescha sa retraite ; et dés qu' il se vid pourpoint bas, il fit voir à mon dam la verité toute nuë. L' intrigue

p50

que j' avois noué à tant de neuds, fut dissous par cet accident, et je fus foüetté de bonne sorte, tant pour avoir ferré la mule, que

pour avoir inventé tant de mensonges, et pour avoir joué à trois dez.

PARTIE 1 CHAPITRE 9

La première connoissance que le page disgracié fit avec un escolier débauché qui faisoit des vers.

Si cette aventure ne me reforma parfaitement, au moins elle servit beaucoup à m'empescher de faire habitude de ces vices de larcin et de mensonge. La confusion que j' en receus, me fut plus sensible que les coups de verges, et fit que je demeuray long-temps après sur mon sérieux, et sur ma lecture. J' employay de là en avant la subtilité de mon esprit à des choses agreables à tout le monde, et qui n' estoient prejudiciables à personne. Tantost je m' appliquois à peindre, ayant beaucoup

p51

d' inclination et de disposition à ce bel art : d' autres fois en mes heures de loisir j' apprenois par coeur quelque piece entiere des plus beaux vers dont on fit estime en ce temps-là, et j' en sçavois plus de dix mille, que je recitois avec autant d' action que si j' eusse esté tout remply des passions qu' ils representoient. Cette gentillesse m' acquit l' amitié de beaucoup de gens, et entr' autres d' une troupe de comediens qui venoient représenter trois ou quatre fois la semaine devant toute cette cour, où mon maistre tenoit un des premiers rangs. Il me souvient qu' entre ces acteurs, il y en avoit un illustre pour l' expression des mouvemens tristes et furieux : c' estoit le Rossius de cette saison, et tout le monde trouvoit qu' il y avoit un charme secret en son recit. Il estoit secondé d' un autre personnage excellent pour sa belle taille, sa bonne mine, et sa forte voix, mais un peu moindre que le premier pour la majesté du visage et l' intelligence. J' aymoys fort

ces comediens, et me sauvois quelquefois chez eux, lors que j' avois quelque secrette terreur, et que notre precepteur m' avoit fait quelque mauvais signe. Ils faisoient grande estime de

moy à cause de mon esprit et de ma memoire, qui n' estoient pas des choses communes ; et lors que je leur allois dire que j' estois en peine, et que notre precepteur me faisoit chercher, ils trouvoient le moyen de me cacher, et m' amenans avec eux au palais, lors qu' ils y

p53

alloient représenter, dès que mon maistre passoit derrière leur theatre pour leur parler en attendant qu' ils fussent prests à joüer, ils ne manquoient pas de luy venir faire en corps une requeste en ma faveur. Mon maistre qui ne m' avoit veu de deux ou trois jours, et qui sçavoit bien que j' estois sur le papier rouge, estoit aussi-tost touché de leur priere, et en addressoit sur le champ une autre à nostre precepteur, qui ne se pouvoit defendre de promettre mon abolition : et lors que j' avois ouy les mots efficaces, je sortois promptement de derrière quelque basse de viole, où je m' estois tenu à refuge, et me venois jeter aux pieds de mon maistre pour le remercier de cette nouvelle grace qu' il avoit obtenuë pour moy. Un jour que j' avois eu quelque demangeaison aux poings, et que je les avois frotez un peu rudement contre le nez d' un jeune seigneur de mon âge et de ma force mais non pas de mon adresse, je m' allay sauver parmy

p54

le cothurne. C' estoit un jour que les comediens ne joüoient point, mais ils ne pouvoient toutefois l' appeler de repos : il y avoit un si grand tumulte entre tous ces débauchez, qu' on ne s' y pouvoit entendre. Ils estoient huit ou dix sous une treille en leur jardin, qui portoient par la teste et par les pieds un jeune homme envelopé dans une robe de chambre : ses pantoufles avoient esté semées avec son bonnet de nuit dans tous les quarrez du jardin, et la huée estoit si grande que l' on faisoit autour de luy, que j' en fus tout épouvanté. Le patient n' estoit pas sans impatience, comme il témoignoit par les injures qu' il leur disoit d' un ton de voix fort plaisant, sur quoy ses persecuteurs faisoient de grands éclats de rire.

Enfin je demanday à un de ceux qui estoient des moins occupez, que vouloit dire ce spectacle, et qu' avoit fait cet homme qu' on traittoit ainsi ? Il me respondit que c' estoit un poëte qui estoit à leurs gages, et qui ne vouloit pas jouer à la boule, à cause qu' il estoit en sa veine de faire des vers : enfin qu' ils avoient resolu de l' y contraindre. Là dessus je m' entremis

p56

d' appaiser ce different, et priay ces messieurs de le laisser en paix pour l' amour de moy ; ainsi je le delivray du supplice. Et lors qu' il eust appris qui j' estois, et qu' on luy eust rendu son bonnet et ses mules, il me vint faire compliment comme à son libérateur, et à une personne dont on luy avoit fait une grande estime. Tous ses termes estoient extraordinaires, ce n' estoient qu' hyperboles, et traicts d' esprit nouvellement sorty des escoles, et tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse, dont il debitoit, estoit agreable, et marquoit quelque chose d' excellent en son naturel. Dés que nous fusmes entrez en conversation, après avoir gagné une allée assez sombre, il me fit entrer tout à fait dans sa confidence, et me fit part d' un sujet qu' il avoit pour une comedie ; il me pria d' en garder étroitement le secret, de crainte que quelqu' un en entendant parler ne le prevint à le traiter ; car disoit-il en me serrant la main, ces messieurs qui se meslent de nostre mestier sont tellement larrons de la gloire d' autruy, qu' ils ne feignent point de s' atitrer ce qu' il ne leur appartient pas, et de s' en venter avec insolence ; il n' y a pas deux jours qu' un certain que je ne nomme point, après avoir recité

p57

dans une bonne compagnie plusieurs pieces qui eurent asseurement de l' applaudissement, il ne se contenta pas de cela pour augmenter encore sa reputation ; entesté de l' encens qu' on luy avoit donné, il vint à reciter un sonnet que j' avois fait ; il se trouva là un de mes amis à qui je l' avois recité plusieurs fois, qui luy dit qu' il n' estoit point de luy, et qu' il en

connoissoit l' auteur ; cela mit en telle colere
notre homme, qu' il en fut venu aux mains si
la compagnie ne l' eust retenu par quelque
demonstration qu' elle fit de ne pas ajouter
foy à ce que disoit mon amy. Nous allions
pousser plus loin nostre conversation, mais
nous fusmes interrompus par un de ces messieurs
qui avoient finy leur jeu ; et incontinent
tous les autres se joignirent à nous, curieux
de sçavoir de quoy nous nous estions entretenus :
le reste de la journée se passa à se
divertir, et puis la nuit nous separa.

PARTIE 1 CHAPITRE 10

p58

De quelle sorte le page disgracié fut
recous des mains de son precepteur.
J' avois fait grande chere avec les comediens,
et nous estions encor à table, où les
uns continuoient de boire des santez, et les

p59

autres s' amusoient à faire des contes pour
rire ; lors qu' un des domestiques du theatre
les vint advertir qu' on les demandoit au palais ;
en mesme temps ils resolurent la piece
qu' ils devoient joüer, et la façon dont ils
m' ameneroient ; ce fut au fond d' une portiere
d' un de leurs carrosses. Et dés que nous
mismes pied à terre, nous rencontrasmes sur
l' escalier par où nous montions, un des plus
grands princes de la terre. Deux ou trois
de mes amis qu' on advertit sur le champ de
ma desolation, luy parlerent en ma faveur,
et pour donner poids à leurs persuasions, je
me jettay soudain à ses pieds le visage couvert
de larmes. Ce grand prince eut pitié de
ma douleur, et de ma crainte, et se retourna
pour voir si mon maistre ne se trouveroit
point à sa suite, afin de commander hautement
à nostre precepteur qu' il ne me donnast
point le fouët pour cette fois. Mais par mal-heur
pour moy, mon maistre ne se trouva
point, et ne vint point à la comedie, à cause

de quelque petite indisposition. Après qu' elle fust achevée, j' allay solliciter pour mon salut au coucher de ce grand prince, qui pour me tenir en seureté attendant qu' il obtint ma grace, me donna en garde à un de ses pages. C' estoit un gentil homme de condition, et

p60

d' une race toute vaillante et glorieuse ; ce garçon fier et redouté de tous ses compagnons me prit en sa garde, et moy je pris un coin de son manteau que je n' abandonnay pas un moment, et cela me fut favorable. Le lendemain au matin il me mena déjeusner avec luy, et nous passames tout le reste de la journée en beaucoup de divertissemens, et c' estoit sans m' en esloigner d' un seul pas : si tost que j' appercevois quelqu' un de nostre maison, je me cachois sous ce manteau de defence. Le soir mon gardien s' advisa de vouloir masser quelque argent, avec deux des officiers du prince dans la salle de ses gardes ; et comme j' estois témoin et juge des coups je me trouvay saisi inopinément par celuy qui estoit ma partie et mon juge, et qui m' empoigna d' une façon si rude, qu' il sembloit encore vouloir estre mon bourreau. Je n' eus pas la force ou le courage de crier en cette surprise, soit par terreur, ou par respect ; mais il arriva que dans ma crainte je fis comme les gens qui se noyent, je ne quittay point ma prise, je serray de toute ma force le pan du manteau que j' avois tousjours dans les mains : et mon gardien, que l' esmotion du jeu empeschoit de s' adviser de mon ravissement, sentit à la fin qu' on le despoüilloit

p61

de son manteau. Là dessus il se retourna pour discerner les filoux qui se donnoient ainsi la licence de voler en maison royale, mais comme il me vid en peril, il travailla d' une estrange sorte à ma delivrance. à peine dit-il un mot sans frapper du mesme temps, et l' impetuosité de son naturel ne luy donnant pas la liberté de s' exprimer autrement, il fit connoistre à nostre precepteur, en luy donnant

un grand coup de poing dans les dents, que j' estois en un seur azile. Le bras du page estoit fort, et la maschoire du bon homme estoit debile, tellement qu' il y eut un grand fracas dans sa bouche. Il fut contraint par cet effort de lascher ma main qu' il tenoit, et d' employer les deux siennes à parer les coups de poing qui commençoient à pleuvoir sur son visage. Enfin les gardes du prince firent les holà, et je me retiray avec mon defenseur, laissant là mon precepteur bien outré, qui gargarisoit sa bouche, et se plaignoit fort de la douleur d' une dent rompuë, et de plusieurs autres fort esbranlées.

PARTIE 1 CHAPITRE 11

p62

De la paix fourée qui fut faite entre le page disgracié et son precepteur. Le lendemain nostre precepteur vint avec mon maistre trouver le prince, pour luy faire des plaintes du mauvais traitement qu' il avoit receu, mais nous l' avons desja informé de cette affaire : et l' action du precepteur passant pour une violence, fit que le prince eust peu d' égard à celle qu' il avoit soufferte. Il eust beau declamer contre moy, il fut contraint d' obéir à cette puissance absoluë qui luy commandoit de me pardonner. Mais s' il fit semblant de ceder à l' autorité de ce pouvoir legitime, il ne laissa pas de contenter effectivement une animosité qu' il tenoit pour fort raisonnable. Il estoit desja dans l' impatience de trouver quelque nouvelle couleur, pour me punir de l' insolence du page, lors que cette occasion se presenta.

p63

Le poëte des comediens ayant appris que j' estois retourné en grace auprès de mon maistre, ne manqua pas de me venir voir, afin que je le luy fisse saluër, comme je luy avois promis. Je le presentay de bonne grace ; il eut l' honneur d' entretenir une demie heure ce

jeune prince, et mesme il eut la satisfaction
d' en recevoir quelque liberalité, ayant fait
sur le champ ces quatre vers à sa gloire :
ma muse à ce prince si beau
consacre un monde de loüanges
qui volent au palais des anges,
et sont exemptes du tombeau.
Quoy que ces vers eussent des defauts,
nous n' estions pas capables de les pouvoir discerner ;
et nous trouvions seulement agreables
ces termes empoulez qu' il avoit recueillis vers
les Pyrenées. Je ne sçay comment, en prenant
congé de mon maistre, ce poëte débauché
dit inopinément quelque mot sale, et qu' il

p64

avoit accoûtumé d' entremesler en tous ses
discours. Nostre precepteur en fut adverty,
qui prit ce pretexte pour se vanger de l' affront
qu' il avoit receu pour mon sujet. Il me
vint surprendre le lendemain au matin, et me
fit une grande remonstration sur la discretion
qu' il falloit garder à faire connoistre de nouveaux
visages à un jeune prince : et m' agrava
fort la hardiesse que j' avois prise de
presenter à mon maistre un homme inconnu
et vicieux. Mais il acheva son exhortation par
tant de coups de verges, que je perdois l' esperance
de les voir finir ; et je reconnus aisement
que cette punition venoit moins de la
langue licencieuse qui avoit blessé les chastes
oreilles de mon maistre, que de la temerité du
poing qui avoit cassé les dents de mon precepteur.

PARTIE 1 CHAPITRE 12

Comme le page disgracié fut prié de donner
son jugement sur une belle ode.
Cette severe remonstration me rendit à
l' avenir fort retenu, mais elle ne m' osta point
le goust du tout de la poësie, et l' affection
que j' avois pour recueillir les plus beaux vers.

p65

Nous avons en cette maison un escuyer fort
galant homme, et qui estoit consideré pour

avoir fait plusieurs combats memorables, et pour estre un esprit adroit, et sensé : ce personnage avoit quelque estime, et quelque bonne volonté pour moy ; et me donnoit quelquefois des avis, qui valoient bien les leçons de nostre precepteur ; aussi j' estois bien aise de mon costé d' entretenir son amitié, par les marques que je luy donnois de mon estime, et du plaisir que je goustois en sa conversation. Il faisoit agreablement un conte ; et comme il sçavoit bien debiter les bonnes choses, il prenoit grand plaisir d' en entendre. C' est pourquoy je m' adressois toûjours à luy, lors que l' occasion s' en presentoit pour luy reciter quelque bel ouvrage des muses, si tost que j' en avois appris de nouveaux par coeur. Un jeune officier de la bouche de mon maistre s' approchoit souvent pour m' escouter, lors que je recitois des vers ; et à force de m' en entendre dire, s' imagina qu' il seroit capable d' en faire à la faveur d' une certaine passion qui le tourmentoit : possible avoit-il oüy-dire qu' amour est un maistre en toutes sciences, qui fait mesme voler les plus pesants animaux. Un jour que l' escuyer et moi nous entretenions, et qu' il cherchoit dans un recueil de poésie une piece qu' il estimoit, cet officier amoureux me vint doucement tirer par le bras, et me dit tout bas à l' oreille qu' il avoit une ode à me faire voir, qui n' estoit point

p66

mal faite ; je lui en demanday l' auteur qu' il refusa de me nommer, me disant seulement que c' estoit un jeune homme qui avoit l' esprit assez joly, et qui estoit amoureux de la fille d' une lingere : et là dessus il me déplia une feüille de papier, où je ne pouvois rien comprendre ; c' estoit une griffonnerie estrange, et des caracteres disproportionnez et mal joints ensemble, et pour tout dire, l' escriture d' une personne qui ne sçavoit point escrire. Nostre escuyer demanda quel estoit ce secret mystere, et s' il ne pourroit pas en estre.

Je luy respondis que c' estoient des vers, qui pouvoient passer pour un enigme, tant ils estoient malaisez à déchiffrer. Mais le jeune officier qui en estoit l' auteur, et l' escrivain tout ensemble, prit la parole pour asseurer nostre escuyer qu' il connoissoit fort bien cette

écriture, et liroit ces vers bien distinctement
si nous desirions de les entendre. Il fut aussi-tost
pris au mot, et palissant et rougissant
auparavant que d' ouvrir la bouche, il leut
enfin son ode qui ne contenoit que ces quatre
vers :
ma Clorie, ma Clorie,
à qui j' ay donné mon coeur,
je seray toute ma vie
vostre très humble serviteur.
En achevant de dire le dernier de ses vers,
il fit une grande reverence, comme pour accompagner

p67

la grace du bien dire de la bien-sceance
de l' action, et nous demanda nostre
jugement sur la petite ode qu' il nous avoit
dite, ajoutant à cela, pour obtenir nostre approbation,
que l' autheur de cet ouvrage avoit
bruit d' avoir de l' esprit. Là dessus nous nous
regardâmes l' escuyer et moy, et fismes un si
grand esclat de rire que trois ou quatre autres
officiers, qui estoient dans une chambre prochaine,
vinrent aussi tost à nous pour en apprendre
le sujet. Après m' estre tenu les costez,
durant un quart d' heure, sans pouvoir dire
une parole, je leur fis comprendre, enfin, que
c' estoient des vers fort polis qu' un de leurs
compagnons nous avoit monstrez, qui me provoquoient
de la sorte à rire. Mais la chose fut
bien plus plaisante quand nous apprismes par
un de ceux-cy que l' officier amoureux s' estoit
enfermé deux jours et deux nuits dans une
cave, et avoit broüillé deux mains de papier
pour mettre au net ce bel ouvrage.

PARTIE 1 CHAPITRE 13

Par quelle aventure le page disgracié
donna procuration à un autre pour recevoir
la discipline au lieu de luy.
Il n' y a point de bonace sur aucune mer
qui ne soit enfin troublée de quelque orage :

p68

et je ne me vis gueres long-temps en tranquillité,

sans que mes propres passions excitassent quelque tempeste. J' avois celle du jeu qui me rendoit toûjours de mauvais offices, car je ne la pouvois quitter ny l' exercer avec seureté. D' une autre part, la lecture des romans avoit rendu mon humeur altiere et peu souffrante ; lors que j' avois quelque legere contention avec mes pareils, je me figurois que je devois tout emporter de haute lute, et que j' estois quelqu' un des heros d' Homere, ou pour le moins quelque paladin, ou chevalier de la table ronde. Ce n' estoient tous les jours que plaintes qui venoient aux oreilles de nostre precepteur des gourmades que j' avois données : et ce qui luy donnoit le plus de peine, c' est qu' il n' avoit gueres de liberté de me punir, à cause des puissans suffrages que je faisois employer à mon salut. Un jour il apprit en s' entretenant avec un bon pere cordelier qu' on faisoit quelquefois cette charité dans son convent d' exhorter, et de discipliner les jeunes garçons qui se monstroient incorrigibles, et que ce remede les avoit souvent gueris de leurs mauvaises habitudes. Nostre precepteur fut ravy d' avoir trouvé

p69

cette commodité de me chastier sans se mettre en colere, et sans que mon maistre eût le moyen de pouvoir interceder pour moy. Après avoir averty ce bon pere qu' il avoit un mauvais garnement à luy envoyer, et qui avoit bien besoin de pareilles exhortations, il m' attendit sur la premiere faute capitale, et cachant le plus adroitement qu' il put la connoissance qu' il en avoit, il me chargea le lendemain sur les onze heures du matin, d' un billet cacheté qui s' adressoit au reverend pere ; je fus ravy d' avoir receu cette belle commission pour la liberté qu' elle me donnoit de me pouvoir promener où bon me sembleroit, pendant une heure ; et comme je descendois par un grand escallier du palais, je voulus masser en passant quelques testons qui me nuisoient dans ma poche. J' avois si peu d' esperance de gagner avec si peu d' argent, que je le hazardois tout à la fois, et la fortune qui me vouloit conserver entre ceux qui la suivent et qu' elle trompe, fit semblant à cette fois qu' elle vouloit m' estre favorable. Je fis un si grand progres en un moment,

que je me vis presque tout l' argent du jeu.
Je me souvins à cette heure-là de la commission
qu' on m' avoit donnée et parlay de faire
retraite, montrant la lettre que je m' estois
chargé de rendre. Mais un des joueurs qui
estoit le plus en mal-heur, et qui avoit encore

p70

quelque argent, et quelques bagues à perdre, me conjura de telle sorte de ne luy quitter point jeu, que je m' accorday à sa priere, à la charge toutefois que je chercherois quelqu' un qui fit cependant mon message. Un grand garçon qui portoit l' espée, se vint offrir tout à propos pour ce bel employ, dont il me promit de s' acquiter avec diligence, à la charge que je luy donnerois un teston : je le mis aussi tost en main tierce, afin que son salaire ne pût courir aucune fortune.

Ce garçon conduit par son mauvais genie, fit ses diligences, et fut pris pour moy. Les execrations et les sermens horribles qu' il put faire pour assurer que la discipline estoit reservée pour un autre, ne firent que confirmer son correcteur en la creance qu' il avoit que ce fut cet incorrigible garçon, qui luy estoit recommandé de si bonne part. Enfin, comme j' estois en impatience de ce courier, et comme le jeu s' achevoit, je le vis revenir tout pasle : j' eus apprehension qu' il eust perdu ma lettre, et que ce fust cet accident qui l' eust fait changer de visage ; mais il ne me laissa pas long-temps en cette erreur, en me monstrant à grands coups de poings qu' il n' estoit troublé que de colere. Ceux qui se

p71

trouverent là se mirent entre nous deux, et m' obligerent à luy donner une demie pistolle pour le penible voyage qu' il avoit fait à ma consideration, après qu' il nous eust conté son aventure.

Pour moy qui me trouvay ravy d' en avoir esté quitte à si bon marché, je vins retrouver nostre precepteur, pour luy porter la responce de sa lettre. Je ne luy dis rien autre chose sinon que le bon pere luy baisoit les mains, et luy fis ce rapport tristement, et tenant toujours les yeux baissez, de sorte que jugeant par là de l' accomplissement de son dessein, il ne put s' empescher d' en sousrire, et ne fut point détrompé de son imagination, jusqu' à ce qu' il revit le bon pere cordelier qui luy dit sur cette matiere que j' estois un grand blasphemateur, ce qu' il ne pût croire, n' ayant jamais appris qu' on m' eust oüy jurer, mais à la confrontation qui fut faite de moy, on apprit toute cette plaisante histoire.

PARTIE 1 CHAPITRE 14

Comme le page disgracié fut pris pour un magicien. Après ce danger eschappé, je me rendis fort circonspect en mes actions, et fis une

p72

ferme abjuration d' abandonner tous les sujets qui me pouvoient attirer l' ire de mon precepteur, et me separer tant soit peu de la chere presence de mon maistre. Je n' eus plus d' autre passion que d' assister diligemment à ses études, et à tous ses passe-temps. Son esprit estoit curieux de toutes les choses agreables, et je me mis à l' entretenir assidument des histoires et des contes qui estoient le plus selon ses sentimens : il me donnoit même quelquefois des secrettes commissions pour acheter des livres, afin qu' après les avoir leus en mon particulier je pusse l' en entretenir tous les soirs à son coucher. Un jour parmy d' autres livres d' histoires, j' ouvris par hazard un livre de Baptiste porta intitulé *magie naturelle* , et trouvant là dedans

p73

des petits sujets qui me sembloient jolis, je l' achetay pour essayer d' en mettre quelques-uns en pratique. Je fis un grand mystere de ce livre au jeune prince que je servois, et lors que nostre precepteur n' y estoit pas, nous en lisions en secret tous les chapitres, pour voir quelle invention plaisante nous en pourrions mettre en execution avec le moins de coust et de difficulté. Nous y trouvasmes la maniere de faire de certaines chandelles à faire voir le soir tous les assistans avec des testes d' animaux, mais leur composition nous parut un peu mal-aisée ; nous aymâmes mieux experimenter un autre secret de mesme espece, qui se pouvoit facilement effectuer et à peu de frais. C' est une composition de canfre et de soufre détrempez ensemble avec de l' eau de vie, dont le feu devoit faire paroistre les visages comme sont ceux des trépasses. Il n' y

eut que mon camarade qui fut averty de
nostre deliberation pour ce beau spectacle, et
je pris fort bien mon temps pour porter en

p74

secret sous le lict de mon maistre, les drogues
que j' avois achetées. Le soir lors que
nous vismes le temps propre pour mettre
nostre entreprise à bout, mon maistre dit
qu' il vouloit dormir, et fit retirer tout le
monde ; lors que nous ne fusmes plus que
nous trois dans sa chambre, je m' allay saisir
d' un grand bassin d' argent pour faire un
fanal de mes matieres combustibles. J' allumay
donc ma flamme mortuaire au milieu de la
place, et j' esteignis tous les flambeaux.
Mon maistre sortit incontinent du lit pour
observer ce beau trait de magie, mais nous
ne pouvions presque rien discerner en nos
visages, tant la fumée estoit obscure ; il
fallut nous mettre fort près de cette sombre
lumiere ; mon maistre s' assit d' un côté sur un
carreau de velours, et nous nous agenoüillâmes
de l' autre, afin de considerer nos visages
pasles, et quelquesfois violets. Nous n' avions
pas esté long-temps dans cette belle contemplation,
lors qu' il se fit un petit bruit derriere
nous, comme si quelque chose eust pressé la
natte sur laquelle nous estions assis : mon
maistre tourna le premier la teste, et vit un
nouveau visage, qui estoit plus laid que les
nostres, et qui estoit habillé d' une estrange
façon : à cette subite vision nous jettasmes
tous trois un grand cry, et mon maistre s' évanoüit
de frayeur.
Ce fantosme espouventable étoit nostre precepteur
que la puante odeur de nostre lumiere
artificielle avoit fait descendre de sa chambre
pour venir voir ce que c' estoit. Il s' estoit

p75

approché de nous sans faire bruit pour nous
surprendre, ayant une serviette nouée à l' entour
du col contre le rhume, sur une camisole
rouge, et son bonnet à la teste qui le faisoit
voir sans cheveux, parce que le bon-homme
portoit le jour une perruque : enfin il estoit

en equipage d' un vieillard qui se met au lit.
Tellement que mon maistre ne l' ayant jamais
veu fait de la sorte, et luy trouvant le visage
have, à cause de la fausse clarté, courut fortune
de mourir de peur : et pour mon camarade
et moy qui estions d' une complexion
moins delicate, nous ne laissasmes pas d' en
demeurer en terre comme glaces. Nostre
precepteur fit un si grand bruit, que des
valets qui estoient dedans une antichambre y
accoururent : on reconnut à la lumiere qu' ils
apporterent que le prince estoit esvanoüy,
et que mon compagnon et moy n' estions
gueres mieux ; ce fut un tumulte si grand,
qu' il est malaisé de le pouvoir représenter :
ce n' estoient que cris, larmes, et plaintes. Il
y eut quelqu' un des domestiques qui se ressouvint
qu' il avoit veu par hazard un de mes
livres, sur le dos duquel il y avoit escrit
magie , et qui dit que j' avois fait en ce lieu
quelque conjuration diabolique qui estoit
cause de cet accident : si bien que toute la
maison estoit sur le point de se jeter sur moy
pour me mettre en pieces. Mais mon maistre
ne fut pas longtemps à revenir de sa pamoison,
et par le veritable recit qu' il fit de cette

p76

avanture il me delivra de ce danger ; mais
quoy qu' il pût dire pour mon excuse, on me
tint pour fort criminel, et j' eus plus de vingt
coups de foüet pour cette malice innocente.

PARTIE 1 CHAPITRE 15

Comme le page disgracié donna six coups
d' espée à un cuisinier qui luy fit peur,
et quelle fut sa premiere fuite.
On fut plus de quinze jours à ne faire autre
chose que de parler de mon traict de magie ;
dont chacun disoit ses sentimens selon la
portée de son esprit. Les plus sages considerant
plustost mon intention, que l' evenement
de ma recepte, excusoient aucunement ma
jeunesse ; mais les ignorans exageroient ma
faute, et faisoient sur un si petit sujet mille
discours extravagans. Entre les autres il y eut
un certain cuisinier d' esprit leger, et qui
estoit en reputation d' avoir quelque pente à

la folie, qui s' advisa de me vouloir faire peur
en revanche de l' alarme que j' avois donnée à

p77

tout le monde. Un soir que mon maistre estoit
allé à la campagne pour deux ou trois jours,
et que je m' estois couché de bonne heure pour
me delasser du grand exercice que j' avois fait
à jöuer tout le long du jour à la paume : ce
maistre fol de cuisinier mit une chemise
blanche par dessus son pourpoint, et la bigarra
toute de tache de sang ; il mit encore
sur sa teste un turban fait d' une serviete, accompagné
d' une grande quantité de plumes
de volailles : avec cela il prit un tison allumé
qu' il mit à sa bouche, et vin tirer le rideau
de mon lit, et me regarder fixement en cet
equipage. Je ne faisais que sommeiller, de
sorte qu' il n' eut pas beaucoup de peine à me
faire ouvrir les paupieres. Si tost que je vis
ce fantosme je me sentis esmeu d' un certain
transport, que je ne sçauois bien dépeindre.
Je ne sçay quelle audace, et quelle collere se
meslerent à mon épouvante ; mais je sçay bien
que je sautay promptement à mon espée, et
que j' en chargeay furieusement l' image qui
m' espouvantoit. Je la reconduisis jusqu' à ma
porte à grands coups d' espée, sans pouvoir
rien comprendre aux paroles qu' elle disoit,
et je luy eusse encore fait plus d' honneur,
n' eust été qu' elle se precipita du haut de l' escalier
en bas. Quantité de gens monterent
aussi-tost à ma chambre avec des flambeaux,
et me trouvant encore tout pasle d' effroy, et
mon espée nuë à la main, me demanderent ce
que je croyois avoir fait ; je respondis que

p78

j' avois chassé un esprit qui m' estoit venu
tourmenter dans ma chambre. Là dessus on
me certifia que c' estoit un cuisinier du logis
que j' avois blessé de six coups d' espée, et qui
estoit en danger de mourir. Vous pouvez penser
si je fus estonné de cette nouvelle, et si
l' image de la punition que j' attendois ne me
servit pas d' un second fantosme pour m' epouvanter
toute la nuit. Le lendemain dès qu' il

fit jour je m' habillay pour me sauver, sçachant bien qu' on ne feroit aucun effort pour m' arrester, n' y ayant personne à la maison qui eust l' autorité de mettre la main sur moy, que nostre precepteur, qui estoit allé à la campagne avec mon maistre. Je m' imaginay qu' ayant esté foüeté cruellement pour des fautes assez legeres, je le serois beaucoup davantage pour avoir ainsi tué un homme ; et ce raisonnement me fut une terreur panique. Je pris ma course au sortir du palais, et ne m' arrestay point que je n' eusse fait dix ou douze lieuës. Mais comme j' estois ardent et dispos, je fis cette traite avec tant de violence que je demeuray comme estropié en une maison d' un village, où je m' arrestay quatre ou cinq jours, sans pouvoir passer plus outre, à cause des ampoules que j' avois aux pieds. J' avois deliberé de me conduire en la province où je suis nay, ou de passer en Espagne pour y voir mes parens, qui estoient les premiers de cet estat et qui avoient souhaité de m' avoir auprès d' eux pour ne revenir plus

p79

à la cour jusqu' à ce que je fusse si grand que l' on ne me parlast plus de verges : mais comme j' estois sur le point de desloger de cette maison, je fus tout estonné que j' apperceus venir un vieillard qui avoit servy autrefois de valet de chambre à mon grand-pere : cet homme extremement advisé, après avoir pris la commission de me chercher, avoit fait sur le chemin de si diligentes perquisitions de moy, qu' il descouvrit enfin où j' estois. Il m' osta d' abord toute l' épouvante que j' avois, me jura qu' elle estoit mal conceüe, et que quand j' aurois tué un plus honneste homme qu' un cuisinier, en pareille rencontre, je ne serois nullement reprehensible. Je crus quelque chose de ce qu' il me disoit, et fis semblant de croire le tout, mais ce fut pour le decevoir mieux. Le bon-homme chercha par tout un cheval pour luy, me voulant accommoder du sien, mais il n' en pût jamais trouver, si bien qu' il fut contraint de me suivre à pied durant ce petit voyage. Mais comme il avoit prés de soixante ans, il ne fit gueres plus de deux ou trois lieuës sans se lasser, et je decouvris par là le moyen de le quitter quand il m' en prendroit la fantaisie : je luy dis lors que je serois bien

aise de faire quelque quart de lieuë à pied, et que la selle de son cheval commençoit à m' incommoder ; le bon-homme s' accorda facilement à monter dessus, et depuis je le faisois

p80

descendre et remonter quand bon me sembloit. Lors que nous ne fusmes plus qu' à une lieuë de la ville, et que je vis que mon conducteur estoit bien las, je demanday d' aller à pied, ce qu' il m' accorda volontiers, et je pris un peu le devant, cependant qu' il rajustoit les estriez à son point. Je luy avois laissé mon manteau, qui m' empeschoit de courir, et luy avoit esté long à l' attacher à l' arçon ; tout cela m' avoit donné temps de m' éloigner beaucoup de luy, les pieds ne me faisoient plus de mal, et je les crûs capables de me rendre un bon office. Je quittay lors le grand chemin, et me jettant à travers les champs, je courus de telle vitesse qu' en moins de rien mon homme m' eust perdu de veuë, de sorte que je fus comme ces lievres que les chiens pensent avoir pris, encore qu' ils n' en ayent enlevé que de la bourre. Ce vieux domestique croyoit bien me ramener au logis, mais il n' y remporta que mon manteau.

PARTIE 1 CHAPITRE 16

Seconde fuite du page disgracié, pour avoir mis l' espée à la main parmy les gardes du prince.
Je rentray le soir dans la ville, et fus coucher

p81

chez un grand seigneur de mes amis, à qui je racontay mon aventure ; il m' en consola charitablement, et r' assura mon esprit espouvanté, me promettant de faire ma paix, ce qu' il executa le lendemain. Mon maistre qui ne m' avoit point veu il y avois cinq ou six jours, me fit des caresses extraordinaires à mon retour ; et nostre precepteur considerant quels avoient esté les dangereux effets de ma crainte, rabatit quelque chose de son accoustumée

severité. Ainsi je vis pour quelque temps du calme en ma vie : mais qui ne fut pas perdurable, comme vous allez entendre. L' âge avoit un peu meury ma raison, sur la treziesme de mes années, et les conseils de l' honneste honte commençoient à me faire rougir des moindres actions que je ne croyois pas bien seantes : je me rendois plus attentif que jamais à la lecture et aux preceptes, et ne jouôis plus, ny ne voyois plus de joüeurs ny de débauchez que rarement. Tout le monde s' estonnoit de ce changement, et commençoit d' oublier mes erreurs passées en faveur de ma probité presente. Lors que la fortune comme indignée de ma revolte, et de ce qu' ayant esté

p82

allaité, et nourry sous elle, je faisais mine de la quitter pour embrasser la vertu, me fit esprouver à mon dam quelle est sa puissance. Elle m' osta nostre precepteur pour l' elever en une qualité plus eminente, et pour avoir plus de moyen, quand je serois privé de son support, de m' abaisser jusqu' aux abismes. Pour ne vous point faire perdre de temps par des narrations trop longues, et pour ne toucher point à des playes qui me sont encore sensibles, je vous diray qu' estant sous un autre gouverneur, j' eus des mescontentemens estranges, et que par des stratagemes inoüis je me vis quelques jours separé de la presence de mon maistre. J' eus opinion qu' on ne me privoit de sa veuë, que pour me priver de ses bonnes graces ; et cela me plongea dans une si grande melancholie, que l' on ne me reconnoissoit plus. Au lieu que j' avois accoustumé de sauter, luter, ou courir avec mes pareils, je ne m' appliquois plus qu' à l' entretien de

p83

mes rêveries. Et comme j' estois un jour en l' une des maisons royales, il arriva par mal-heur qu' un homme qui révoit aussi bien que moy, me choqua en passant fort rudement : je revins aussi-tost de mes profondes pensées ; et luy dis brusquement quelque chose sur son peu de considération. Mais luy prenant ces

paroles pour offensives, tira son espée à moitié
du fourreau, comme s' il m' en eust voulu frapper,
moy qui n' en avois point, et qui estois
d' une autre condition que luy ; son action desraisonnable
m' émeut d' une estrange façon. Il
pût connoistre à mon visage, et à ce que je
luy dis de sa lacheté, que la chose ne basteroit
pas trop bien pour lui, et delibera de
s' esvader ; mais je courus au premier laquais
qui passoit, et luy demandant son espée, j' eus
en moins de rien attrapé cet indiscret. Les
gardes du prince estoient en haye dans la
basse-court attendant qu' il revint de la chasse,
où il estoit allé, et mon homme y creut estre
à refuge ; mais l' aveugle desir que j' avois
de me vanger de cet affront, ne me donna
pas le loisir de raisonner sur cette affaire. Je
ne laissay pas pour les gardes de luy donner
deux grands coups d' espée : et je luy en eusse
peut-estre donné davantage, si trois ou quatre
piques abbaissées ne m' en eussent point empesché.
Cette insolence que je commis, fit

p84

eslever un grand murmure ; trois ou quatre
officiers me saisirent pour me retenir prisonnier,
mais un lieutenant du regiment qui
me connoissoit, me retira d' entre leurs mains,
disant qu' il me tiendrait en sa garde, et que
je n' estois pas un gentilhomme à mal traiter :
et m' amena droit en son logis.
Ma fougue estant passée, la crainte du peril
où j' estois vint refroidir le sang qu' avoit fait
bouïllir la colere : je commençay de me repentir
de mon impatience, et de faire des voeux pour
le salut de celuy que je voulois perdre. Cinq
ou six soldats de la compagnie de ce lieutenant,
qui me fit un tour d' amy, vinrent de
temps en temps les uns après les autres m' avertir
de l' estat où estoit le malade, qui n' estoit
pas bien : et le dernier qui me vint assurer
qu' il rendoit les derniers aboys au logis d' un
chirurgien, fit que je me resolut à la fuite.
J' avois prié le lieutenant qui m' avoit fait un
bon office de m' en rendre un autre, en allant
découvrir au chasteau ce qui se disoit de cette
affaire, et sur tout de visiter l' appartement de
mon maistre, pour voir s' il estoit averty de
cet accident, et s' il pourroit obtenir ma grace.
Mais cette mauvaise nouvelle m' osta tout espoir
d' en pouvoir apprendre de bonnes. Je

crûs qu' il y alloit de ma vie, et qu' il falloit
essayer de la sauver en s' éloignant : je partis
donc secretement, et gagnant un bois d' assez

p85

grande estendue, je ne m' arrestay point que
je n' eusse fait neuf ou dix lieuës, et je les fis
en si peu d' heures que cela ne sembleroit pas
croyable. Je vous diray aussi qu' il y avoit peu
de gens, non pas seulement à la cour, mais
encore en toute la France, qui fussent plus
dispos que moy ; je sautois souvent à la jartière
à la hauteur des plus grands hommes
qui se trouvassent, je franchissois encore au
plain saut des canaux qui ont au moins vingt-deux
pieds de large, et pouvois courre trois
cens pas contre le plus viste cheval du monde.
C' est pourquoy vous ne me tiendrez pas de
mauvaise foy si je vous dis qu' en moins de
douze ou quatorze heures je fis vingt-sept ou
vingt-huict lieuës.

PARTIE 1 CHAPITRE 17

L' estrange rencontre que fit le page disgracié
dans une meschante hostellerie.
Mon dessein quand je me sauvay du lieu où
se tenoit la cour, n' estoit que de m' esloigner
le plus qu' il me seroit possible de toute sorte

p86

de connoissance, et de me desguiser si bien,
que je ne me connusse pas moy-mesme. Je
vins à bout de ces deux choses ; je me rembuschay
dans une grande ville marchande,
que visite la Seine allant vers la mer, et là
je me reposay quelques jours pour prendre
langue, et me disposer à faire un plus long
voyage. Là je m' estudiay à oublier tout à fait
mon nom, et à me forger une fausse genealogie,
et de fausses aventures, afin de n' estre
pas surpris quand on me feroit quelque interrogation.
Je n' avois gueres plus de quinze ou
seize pistoles sur moy, lors que je partis, dont
il ne me restoit plus que sept ou huit. Avec
si peu d' assistance, je me deliberay de passer

la mer pour aller voir cet Albion, où les poètes
font chanter tant de cygnes. J' estois party

p87

de cette grande ville assez tard, et comme je n' estois plus pressé d' une crainte si violente, je ne fis pas lors du chemin à la proportion du jour de ma fuite : je n' arrivay qu' à deux lieuës près du premier port, où je me devois embarquer. Je me retiray dans une hostellerie assez escartée, où je souppay peu, soit par lassitude, ou par tristesse, et l' on me mena coucher dans une chambre, où il y avoit deux assez bons lits.

à peine eus-je reposé une bonne heure, repassant dans mon esprit toutes mes disgraces, que j' entendis mon hostesse parlant à ma porte : celui qui faisoit un colloque avec elle, demandoit une chambre où il couchast seul, mais elle luy protestoit qu' elle n' avoit plus qu' un lit à donner dans une chambre où dormoit un jeune garçon. Sur les difficultez qu' il faisoit à cela, l' hostesse insistoit en ses persuasions, respondant pour moy, et disant que je n' avois pas la façon de faire tort à personne, que j' avois seulement la mine de quelque enfant qui avoit quitté ses parens, pour aller voir le país, mesme que j' estois si lassé du chemin que j' avois fait, qu' elle ne croyoit pas que je me levasse bien matin. Là dessus ils entrerent tous deux, et la maistresse vint tirer le rideau pour voir si je dormois (ce que je fis semblant de faire) et monstrant mon habit qui estoit de soye à ce défiant voyageur, l' assura que je n' estois pas une personne dont il deust craindre la compagnie : il s' accorda à coucher dans

p88

cette chambre, et se fit apporter toutes les choses qui luy estoient necessaires pour soupper, et sur tout il demanda beaucoup de bois, comme s' il eust voulu veiller à escrire quelques memoires d' importance, et parmy ces choses il demanda particulièrement une poesle et quelques oeufs qu' on luy mit dans un plat qu' il vouloit faire à sa mode. Lors qu' il fut pourveu de toutes ces choses, et qu' il eust bien fermé sa porte, il vint porter une chandelle sur mon lit pour considerer exactement si je dormois ; j' en fis toujours semblant, et l' observay à mon tour fort soigneusement. Je m' apperceus qu' après avoir allumé un grand feu il tiroit d' un sac qu' il avoit apporté beaucoup de divers ustenciles qu' il posoit fort doucement

auprès du feu, de peur qu' ils ne fissent du bruit : il tira quantité de charbons du feu, sur lesquels il fit rechauffer quelque chose. En suite de cela il mit sa poesle aussi sur le feu, mais cela ne sentoit point la façon dont on a accoustumé de fricasser : le beurre n' y faisoit point de bruit, il ne s' entendoit qu' un petit mouvement qu' il donnoit à un soufflet, après qu' il eût bien appuyé sa poesle sur le haut de quelque escabeau. Enfin lors que ce mystere commençoit de m' ennuyer, ce galant homme y mit fin de cette sorte. Il tira d' entre ses hardes une platine de fer ronde, qu' il enchassa dans un cercle de mesme matiere, et là dessus il versa sa fricassée. Peu de temps après il mit de l' eau dessus avec une esguiere, et c' estoit

p89

pour rafroidir une matiere assez solide qu' il tira de cet instrument pour la faire entrer dans une autre machine. Icy mes yeux ne peurent penetrer, mes oreilles seulement succederent à l' office d' espion, et decouvriront qu' en tournant une manivelle, il faisoit faire un bruit sourd à certaines roües, qui faisoient par intervale un autre bruit comme coupant quelque chose de dur avec violence. Ce fut là que ma curiosité fut bien éveillée, je me mis à me geindre et m' estendre comme ceux qui sont lassez de dormir sur un costé, et qui se veulent mettre sur l' autre, et je faisois cela pour me dresser, et voir mieux par l' ouverture de deux rideaux, ce que c' estoit que cet ouvrage. Au bruit que je fis en tournant dans mon lit, cet honneste artisan cessa le sien, et ne le recommença point qu' il ne m' eust oüy ronfler bien fort. J' avois esté nourry trop long-temps à la cour pour n' entendre pas la complaisance, je luy rendis celle-là fort adroitement : et vis par cet artifice qu' il avoit fait de l' or monnoyé qu' il serra secretement dans un papier, et puis après avoir remis toutes ses hardes dans son sac, il se coucha sans faire bruit. Je n' eus pas une petite joye de voir que j' avois fait cette rencontre, et m' imaginay que c' estoit un remede envoyé du ciel pour adoucir ma fortune. J' avois leu force livres curieux,

p90

sans excepter ceux qui sont remplis de ces
enigmes confus, que l' on estime des guides
sacrez pour trouver la pierre philosophale.
Je sçavois tous les contes qu' on fait de
Jacques Coeur, Remond Lule, Arnold De
Villeneuve, Nicolas Flamel, et autres jusqu' à
Bragardin. Je creus donc que celuy-cy en estoit
quelque petite copie, et que cet homme-là seul
estoit capable de me mettre mieux à son aise

p91

que tous les princes et les roys. Je ne pensay
plus qu' aux moyens de l' accoster et de le disposer
à me recevoir en sa compagnie ; je passay
toute la nuit à m' entretenir, tantost du
desir de penetrer bien avant dans sa confidence,
tantost de la crainte qu' il ne s' espouvantast
de mon abord, ou qu' il ne s' échapast
de mes mains sans les avoir magnifiquement
garnies.

PARTIE 1 CHAPITRE 18

Comme le page disgracié fit connoissance
avec un homme qui avoit la pierre philosophale.
Le jour ne commençoit qu' à poindre, lors
qu' importuné du chant du coq, ou peut-estre
de quelque terreur secrette, cet homme dont
je faisois desja mon idole, se leva du lit, s' habilla,
et mit son sac sur ses espauls, puis
descendit en bas pour compter avec l' hostesse :
de ce mesme temps, je portay tous mes habits
vers la fenestre, que j' ouvris, afin qu' en les
mettant, je pusse voir facilement quand il sortiroit,
et le chemin qu' il viendroit à prendre.
Tout cela me succeda fort bien jusques là ; ce
nouvel Artefius tendoit où j' avois dessein

p92

d' aller, et je n' eus rien à faire autre chose qu' à
compter avec mon hostesse et à le suivre de
veué. Comme je le vis dans le grand chemin,
je jugeay qu' il ne seroit pas à propos de
l' aborder si promptement de crainte de l' espouvanter,
et qu' il valoit mieux attendre que

je le visse arrester en quelque hostellerie, afin
de pouvoir boire en passant au mesme lieu,
et prendre de là sujet d' aller en sa compagnie.
Le faix qu' il portoit sur ses espauls, en fit
bien tost venir l' occasion ; je le vis arrêté au
premier village, où il demanda chopine, et
s' assit dessus une pierre à la porte de l' hostellerie :
je m' y rendis, comme il estoit prest
d' achever son vin, et demanday demy septier,
dont je n' avois besoin que pour pretexte de
l' accoster. Je luy demanday lors en beuvant
s' il alloit vers le port, mais il ne respondit à
tout ce que je luy dis, que par monosyllabes,
et d' une mine si fort austere que j' en fus
comme au desespoir. J' eus opinion qu' il m' avoit
reconnu pour le garçon qui luy avoit esté
si suspect dans sa chambre, et je fis beaucoup

p93

de raisonnemens sur la maniere dont je le
devois faire parler d' un mystere qu' il vouloit
taire. Mais comme je l' avois toujours devant
les yeux, il disparut presque en un instant :
j' eus le coeur tout glacé de crainte, l' ayant si
tost perdu de veuë, qu' il ne se fut alors servi
de quelque caractere pour s' envoler. Je courus
tout transporté de cette peur, jusqu' au
lieu où j' avois cessé de le voir, et m' apercevant
qu' il y avoit en cet endroit une descente
où le chemin estoit creux, et varié de détours,
je repris aussitost l' haleine avec le courage,
et m' accusay de peu de force d' esprit. Mais
lors que je fus descendu si bas que je pouvois
découvrir toute l' estenduë de la campagne, et
que je ne vis point mon homme, j' eus un desplaisir
que je ne vous puis représenter : je
jettay mon chapeau contre terre, me tiray aux
cheveux, et lançay des cris si furieux que
quiconque m' eust veu de la sorte, m' eust pris
pour quelque demoniaque. Mon homme qui
ne s' estoit escarté du chemin que pour aller à
quelque necessité naturelle, entendit sans
doute quelque chose de mes clameurs, et prevoyant
que je faisois dessein sur luy, fit aussi
dessein de se desrober de moy. Il avoit desja
remonté le chemin creux par où j' estois descendu,
prenant finement des destours, de
peur que je l' aperceusse, lors qu' il s' arresta
dessus ce haut pour m' observer, et voir si je

passerois outre. Il arriva par hazard qu' en pensant à ma perte, je tournay brusquement ma teste vers l' endroit où je l' avois faite, et revis mon homme avec son fardeau. à cet objet les tristes passions dont j' estois remply, quitterent la place à la joye et à l' esperance, et l' audace se mit du mesme temps en leur compagnie. Je ne voulus plus biaiser en mon dessein, et si tost que je pûs atteindre cet homme qui fuyoit de moy, je luy fis hardiment une declaration de ce que j' estois, et de ce que j' avois reconnu qu' il estoit. Mais je luy fis cette ouverture de si bonne grace, et luy exageray de telle sorte l' estat des infortunes où je me trouvois, et celuy du bonheur qu' il possedoit, que si ce n' eust pas esté quelque esprit foible, comme il estoit, il ne se fust pas troublé comme il fit. D' abord il jetta son sac par terre, comme pour avoir plus de liberté de se servir de son espée, qui estoit engagée dans une courroye, et moy qui tenois la mienne à la main, me tins sur mes gardes, pour considerer ce qu' il voudroit faire, et possible qu' il eust tenté quelque coup de desesperé, s' il ne m' eust trouvé si resolu : mais c' estoit un homme de mauvaise taille et aucunement cassé de vieillesse et de travaux, à qui ma jeune hardiesse fit peur : il se contenta de se prendre à sa mauvaise fortune de cette rencontre, et de faire des lamentations meslées de larmes. Quand je vis qu' il n' estoit

p95

plus question que de rassurer son esprit et de consoler sa douleur, je me sentis ravy de joye : il me semble que je ne parlay jamais si facilement ; je fis sur le champ des declamations, consolatoires et persuasives, aussi elegantes que si j' eusse esté quelque Demosthene, ou quelque nouvel Isocrate. Je fis voir aussi clair que le jour à cet esprit aprehensif, que l' aventure qu' il estimoit disgrace, étoit une pure faveur de ses bons destins. Je luy representay que j' estois gentil-homme d' honneur, et que j' avois le coeur si bon, que toutes les tortures du monde ne me pourroient jamais obliger à découvrir son secret, s' il m' en vouloit faire confidence, et que je le suivrois en tous lieux, et le servirois toute ma vie avec une fidelité sans exemple. Qu' il ne pouvoit

faire une rencontre plus avantageuse pour luy, que d' une personne faite comme moy, qui estois ensemble intelligent, fidele et hardy. Que je me mettrois à l' épreuve des services les plus scabreux, et les plus difficiles à luy rendre, et qu' il me souffrit seulement. à toutes ces choses ce visage enfumé qui avoit plustost la mine d' un chaudronnier que d' un philosophe, demeura fort longtemps muet, mais comme il eut repris ses esprits, et resvé quelque temps sur ce qu' il avoit à répondre, il me fit une repartie fort soumise, mais fort adroite ; il m' apprit sous quels maistres il avoit étudié, et quelles peines il avoit euës pour acquerir cette toison d' or dont j' avois envie. Après cette ingenuë confession qui me rendoit desja possesseur de tant de biens imaginaires,

p96

il me representa comme en tremblant le danger que couroient ceux qui avoient un secret pareil, quand ils estoient decouverts par quelque prince. Que le moindre malheur qu' ils en pouvoient attendre estoit l' entiere perte de leur liberté, mais que d' ordinaire on ne se contentoit pas de les faire travailler, et languir en prison, mais qu' on leur ostoit souvent la vie avec de cruelles tortures pour leur enlever leur secret. Que ce benefice si precieux n' estoit pas produit seulement par le soin des hommes, qu' il y avoit une particuliere benediction dans l' accomplissement de ce grand oeuvre, et que ce seroit meriter une eternelle malediction, si l' on n' usoit de cette grace avec grande consideration. Qu' il en falloit secrettement assister les pauvres, et se garder bien de le decouvrir aux grands, qui sont naturellement ambitieux, et qui ne demanderoient que le moyen de porter par tout la guerre, et s' emparer

p97

injustement des estats de leurs voisins. Que ce seroit un crime irremissible, de mettre de la sorte des armes entre les mains des furieux : et que c' estoit pour ces raisons qu' il menoit une vie cachée et penible, apprehendant que

la divine justice le precipitast dans les abysmes
eternelles après une si rare faveur, s' il
l' employoit en mauvais usage. Qu' il avoit
assez reconnu par mes paroles, que je n' estois
pas un enfant mal nay, ny mal eslevé,
mais qu' il estoit necessaire que je montrasse
par les effets, que je ne voulois pas estre
ingrat envers la main toute-puissante qui
m' avoit comblé de tant de faveurs, et qui
m' avoit encore fait trouver l' occasion de le
connoistre ; que si je voulois m' unir à sa compagnie,
comme je disois, il me meneroit avec
luy par toute la terre, dont il me disoit sçavoir
presque toutes les langues, et les coutumes.
Que nous commencerions ces beaux
voyages par celuy de la terre-sainte, afin
qu' ayant adoré le sepulchre, où fut renfermé
celuy qui a fait tout le monde, nous eussions
une benediction particuliere pour le parcourir
sans danger. Qu' il ne souhaittoit de moy que
deux choses, après lesquelles il me tiendrait
pour une partie de son ame, et ne me cacheroit
plus rien.

Je me trouvay si suspendu de joye à ce discours,
qu' à peine je luy pûs demander quelles
estoyent les deux choses qu' il desiroit que je
fisse pour meriter tant de bon-heur. Il m' apprit

p98

enfin que cela consistoit en deux points,
dont l' un m' estoit fort agreable, et n' estoit
point du tout difficile ; mais l' autre m' estoit
aussi cruel que s' il m' eust mis le poignard
au sein. Le premier estoit qu' il vouloit que je
fisse une confession generale, en la ville où
nous allions, entre les mains d' un bon pere
religieux qu' il me nomma, et l' autre estoit
que je me fiasse en sa parole, et que passant
en Angleterre, je l' attendisse à Londres chez
un marchand de ses amis. Je luy promis de
faire de bon coeur la confession, mais pour la
separation, je luy protestay que je ne m' y
pourrois jamais resoudre. Il insista tousjours
là dessus, avec sermens graves qu' il me vouloit
donner pour gages. Durant cette contestation,
nous nous acheminâmes ensemble vers
le port de mer, où je croyois aller tout seul, et
qui n' estoit plus qu' à demie lieuë de nous :
là par son ordre nous allâmes souper et coucher
dans un convent, où l' on nous receut
avec joye.

PARTIE 1 CHAPITRE 19

Comme le page disgracié gousta de ce que le philosophe nommoit medecine universelle, et quelle fut leur separation. Il me souvient d' avoir leu dans la fable, que l' esperance estoit renfermée dans la boîte de

p99

Pandore, et que lors qu' elle en sortit avec tous les maux du monde, on ne sceut jamais discerner si elle estoit un mal ou un bien, ou si c' estoient tous les deux ensemble ; et je trouve quelque chose de fort admirable en cette incertaine description.

Quand nous fusmes retirez le soir, ce grand philosophe et moy, il me fit de grandes et saintes exhortations pour bien vivre selon Dieu, et me fit de grandes promesses de me donner le moyen de paroistre honorablement selon le monde. Parmi ces choses qu' il me dit avec un grand zele, il ne put s' empescher de me découvrir qu' il avoit des visions en dormant qui tenoient de la prophetie, et que la plupart des evenemens d' importance luy estoient tousjours annoncez en cette maniere. Il m' avoüa qu' il avoit toute ma representation dans l' esprit, deux jours auparavant que de me voir, et que je luy estois apparu en songe, avant qu' il vint coucher en l' hostellerie où nous nous estions trouvez tous deux. Qu' il reconnoissoit bien dans la forme, et les lineamens de mon visage, que je n' estois pas né pour luy causer aucun déplaisir, mais que toutefois il avoit essayé d' éviter ma compagnie, et ma connoissance, pource que dans le songe où je luy estois apparu, il avoit eu quelqu' autre vision très épouvantable. à ce discours je respondis ingenuement tout ce qui me pût venir à la bouche, pour rassurer son esprit, et luy représenter vivement la fidelle

p100

affection que j' avois desja conceuë pour luy ; je ne luy fis pas toutes ces protestations sans larmes, et larmes si fort efficaces qu' elles

exciterent les siennes. Après cette tendre conference par qui la confiance fut affermie en nos deux coeurs, il m' avertit qu' il estoit tard, et que j' avois besoin de repos. Je m' allay jeter sur mon lit, mais luy ne fit que se jeter à genoux aux pieds du sien, dont je croy qu' il ne se releva qu' au point du jour. Le matin nous fusmes ensemble nous promener dans un jardin de la maison, et nous nous entretinmes des choses qui concernoient la maniere de me mettre au bon estat, auquel il me demandoit, pour me declarer plusieurs secrets d' un grand poids, et tout le jour fut employé à ce saint exercice. Le jour d' après, ce grand philosophe qui s' estoit levé devant moy me vint avertir que je m' habillasse promptement, et qu' il avoit à me faire voir des plus hautes merveilles de l' art, et d' incomparables moyens de maintenir la nature affoiblie par l' aage, alterée par quelque corruption, ou blessée par quelque violence. Il faisoit un beau jour, et je ne pouvois mieux prendre mon temps, pour voir avec plaisir les plus belles couleurs du monde.

Ce docte alchimiste tenoit entre ses mains un petit pot de grais remply, comme il sembloit, d' une maniere d' onguent commun, mais qui ne servoit qu' à couvrir d' autres marchandises fort rares. Après qu' avec une spatule, il eust enlevé doucement un parchemin sur qui tenoit la vilaine drogue, il tira de là dessous

p101

trois petites bouteilles de verre, qui n' estoient point si grosses que le bout du doigt, et qui n' estoient qu' à demy remplies. Il les essuya les unes après les autres avec un linge blanc, afin que je discernasse mieux à travers le verre les excellentes beautez qu' il renfermoit. La premiere bouteille qu' il me monstra estoit d' une couleur de perles, mais qui avoit un si bel oeil, que je n' ay jamais rien veu de si agreable ; l' esclat du vif-argent bien purifié n' est point si beau, et c' estoit une maniere de poudre unctueuse. Je luy demanday quelle estoit sa propriété. Il me respondit : elle est fort vaine, mais parmy les habitans de la terre qui n' ayment que la vanité, cette poudre est du prix des plus solides richesses, et peut trouver du credit, où l' or et les diamans n' auroient point de force. C' est ce qu' on appelle

huile de talc, et ce que les dames qui sont ambitieuses de beauté souhaitent avec tant d'ardeur ; et en disant cela, il me monstra la seconde bouteille, où estoit enfermée une poudre de couleur de feu si vive, et si lustrée, que j' eusse bien passé deux heures à la contempler sans m' en ennuyer ; et selon la façon dont m' en parla ce philosophe, qui n' en faisoit gueres plus d' estat que de l' huile de talc, c' estoit cette poudre de projection si recherchée par les alchimistes. Mais quand il me monstra la troisieme phiole, ce fut avec un visage riant, et qui ne tenoit rien du mespris dont il avoit consideré les deux autres. Celle-cy estoit presque pleine d' un onguent precieux, tirant à la couleur de pourpre, et

p103

c' estoit ce que les philosophes appellent la medecine universelle. Il me fit verser dans un verre trois doigts du vin qui nous estoit resté le soir, puis ayant tiré avec la pointe d' une esguille d' or une petite quantité de cette drogue, il me la fit mettre dedans, et m' obligea d' en boire une partie, m' assurant que je m' en trouverois fort bien, et que j' y trouverois mesme des delices que je n' avois jamais ressenties. Il m' estoit monté à l' odorat une certaine vapeur fort douce, comme je remuois l' esguille dans le vin ; et cela me donnoit desja de l' envie d' en gouter. Mais lors que j' eus mis le verre à ma bouche, ce fut bien une autre merveille : il me sembla que je perdisse tous les autres sens par un ravissement agreable ; et que mon ame se fut retirée de toutes les parties de mon corps pour estre toute entiere sur ma langue, et dans mon palais. Je n' en avalay qu' une gorgée, et comme je tendois le verre à mon philosophe, qui devoit boire tout le reste, l' excez de la joye me fit ouvrir la main, et le breuvage precieux tomba par terre. Le bon-homme qui s' amusoit à resserrer son elixir, et ses baumes precieux, fut épouventé de cet accident, et l' interpreta possible à mauvais augure : il me demanda si j' avois senty quelque contraction de nerfs en beuvant, et comme je luy eus dit que non, et que je n' avois laissé tomber le verre que par un transport de joye, il me tança de me laisser trop aller à la pente que j' avois à la sensualité, et me dit qu' il falloit que je me souvinsse

que nostre ame estoit creëe pour estre la maistresse de nos sens, et non pour estre leur servante. De mesme temps, il me prit les deux mains, et me les ayant renversées, arresta fixement ses yeux sur une. Puis comme il eust esté quelque temps à parcourir de la veüe une certaine ligne qui s' estendoit en demy cercle depuis le premier doigt jusqu' au dernier, il me dit en branlant la teste : voilà des marques d' une inclination à la volupté qui vous coustera beaucoup de peines. Je voulus l' enquerir curieusement sur ce sujet, mais il me ferma soudain la bouche en me disant que c' estoient des presages d' un mal heur que je pourrois eviter si j' étois sage, et qu' il m' en entretiendroit une autre fois plus particulièrement.

PARTIE 1 CHAPITRE 20

La separation du page disgracié, et du philosophe, et par quel moyen le page passa la mer. Comme nous estions en conversation, un religieux nous vint avertir qu' il y avoit un

homme à la porte qui demandoit un de nous deux. Je paslis à cette parole, m' imaginant que ce pourroit estre quelqu' un que l' on avoit envoyé après moy pour m' arrester : tout à l' instant, l' image de l' homme à qui j' avois donné deux coups d' espée me vint en l' esprit, et bien qu' il n' y eust rien que de franc et de noble en cette action, je ne laissay pas de sentir en moy quelques mouvemens d' une conscience épouventée : mais à la description de l' habit, et la mine qu' avoit celuy qui nous demandoit, le philosophe paslit à son tour, et me vint dire à l' oreille : c' est moy qu' on demande, je voy bien qu' il faudra malgré moy que je vous quitte, mais ce sera pour fort peu de temps, et j' employeray tout le reste de la journée à vous entretenir des choses que vous aurez à faire durant mon absence. Je luy voulus repartir sur ce discours, et luy témoigner combien cette separation me toucheroit, mais

il ne m' en donna pas le loisir, et courut incontinent
trouver cet homme qui l' attendoit.
Je le suivis pour observer de loin quel pouvoit
estre cette personne ; c' estoit un homme
fort maigre, et fort pasle, qui estoit à peu près
de l' âge de ce grand chymiste que je considerois
après Dieu pour l' auteur et la cause
de toutes mes felicitez à venir. Ils furent une
bonne heure ensemble, et selon ce que je pûs
juger à leurs gestes, ils parloient avec contentions

p106

de quelque chose de grande importance :
enfin les derniers complimens se firent
entr' eux, et le philosophe ayant reconduit
l' estrangier jusqu' à la porte, me vint après
prendre par la main pour me dire que c' en
estoit fait, et qu' il falloit necessairement qu' il
se separast de moy pour trois semaines. Qu' il
avoit fait tous ses efforts pour s' en dedire,
mais qu' il n' en avoit pû trouver le moyen.
Cette resolution m' affligea beaucoup, et je
ne me pouvois resoudre à passer la mer sans
cet homme, dont je faisois desja une partie de
moy-mesme. Enfin après des sermens épouvantables
qu' il me fit de se rendre à Londres
dans trois semaines au plus tard, et des conjurations
ardentes de l' aller attendre en ce
lieu chez un marchand de ses amis, auquel il
adressa un billet, je m' accorday à ses prieres.
Il me demanda si j' avois de l' argent, et comme
je luy eus dit que je n' avois que huit ou dix
pistoles, il en tira quinze de sa poche qu' il me
pria de prendre encore, afin que je fisse faire
un habit de drap en l' attendant. Il me donna
de plus treize ou quatorze grains d' une poudre
fort deliée, et qui estoit de couleur citrine :
et me dit que si j' estois beaucoup malade sur
l' eau, j' en avalasse tant soit peu dans une
cueillerée d' eau-de-vie, et que c' estoit une

p107

chose fort cordiale et fort amie de la nature.
Sur tout que c' estoit le glorieux ennemy de
tous les plus pernecieux venins, et que le coeur
ny le cerveau ne pouvoient patir par aucune
sorte de poison en sa presence. Je serray soigneusement

ces dons, et l' accompagnay jusques hors de la ville, et lors que nous nous quitâmes ce fut après de grands embrassemens, et une grande effusion de larmes de part et d' autre.

Lors que je retournay dans la ville, je n' estois plus ce que j' estois auparavant, et j' eus beaucoup de peine à me faire connoistre en la charitable maison où nous avions couché deux nuits. J' en pris congé le lendemain avec beaucoup de remerciemens, pour m' aller embarquer avec quelques passagers dans un vaisseau qui faisoit voile pour l' Angleterre : où je ne fus pas saisi d' une petite apprehension, lors que j' appris qu' une bande de violons qui estoit depuis peu partie de mon ordinaire sejour, faisoit ce voyage comme moi. Je me tins tousjours à fons de cale, de peur que si j' allois me promener sur le tillac j' y trouvasse quelque personne de connoissance qui pust traverser mes desseins.

PARTIE 1 CHAPITRE 21

p108

Comme le page disgracié, après une tempeste, mit en pratique une poudre que le philosophe luy avoit donnée, et quel effet elle produisit.

Nous avons eu vingt-quatre heures de mauvais temps depuis nostre embarquement, après un grain de vent qui nous vint surprendre, et qui faillit à nous perdre : et tout le monde se trouva si mal qu' il y en avoit plusieurs sur le tillac qui passoient pour morts.

Quant à moy j' estois sous un poste, couché de mon long sans faire autre chose qu' ouvrir de temps en temps la bouche sans pouvoir vomir, et je croy que je ne me fusse jamais relevé sans un charitable matelot qui me vint prendre à travers du corps, et m' ayant redressé sur les pieds me mit à la bouche un peu d' eau de vie. Après que je fus revenu par ce remede je donnay quelque teston à mon medecin, à la charge qu' il m' en redoubleroit la dose. J' infusay tout à l' heure deux ou trois

p109

grains de ma precieuse poudre en cette eau de vie, et ne l' eus pas si tost avalée que je me trouvoy tout remis ; elle n' égaloit pas en douce odeur celle dont j' avois gousté dans le monastere, mais elle se faisoit agreablement sentir au coeur, et au nez : et mesme il en resta une telle impression dans la coupe du matelot, que tout le monde y vouloit boire. Le bruit s' epancha dans le vaisseau que c' étoit moy qui y avois mis quelque chose : à cette nouvelle chacun me venoit regarder au nez : entre les autres il y eust un certain musicien que j' avois veu dans tous les ballets des princes, qui m' ayant reconnu me vint embrasser avec un grand cry : ha ! Monsieur, me dit-il, qui vous a fait venir en ce lieu, et comment avez vous quitté vostre maistre ? Et continua de me faire mille demandes importunes : à tout cela je repondis froidement, lors qu' un de ses amis luy dit brusquement : comment, un tel, tu connois donc ce jeune garçon. He ! Je te prie de luy demander un peu de ce qu' il a mis dans la tasse du matelot pour faire revenir monsieur le maistre qui se meurt là haut sur le tillac : il t' aura une grande obligation de cette faveur,

p110

et tu sçais que c' est un homme qui n' est pas ingrat vers ceux qui luy font plaisir. Il falut qu' à la priere du musicien, je redepoyasse encore mon petit papier, et la presse fut si grande de ceux qui vouloient voir ce que c' estoit, qu' elle faillit à m' estouffer. Mon remede fit son operation au contentement de monsieur le maistre, qui pour me temoigner sa reconnoissance, descendit à quelque temps de là où j' estois avec un pot de noix confites à sa main dont il m' en fit avaler trois ou quatre, encore que je l' en remerciasse avec beaucoup d' oppiniastreté. Depuis, nous fûmes grands amis, et je receus des marques d' affection de luy que je n' eusse pas osé esperer d' un proche parent. Lors que nous fusmes debarquez, je me mis en la compagnie de ce galant homme, pour aller gagner cette grande ville qui porte le nom de sa figure. C' estoit un maistre d' hostel d' un prince qui estoit envoyé en ce quartier pour presenter quelques lettres de complimens

à sa majesté britannique, et pour ramener quelques guilledines, et quelques chiens de chasse en France.

p111

N' eust esté que j' avois mon billet d' adresse, et mon logis de rendez-vous, je n' eusse point pris d' autre maison que la sienne ; mais j' avois dans l' esprit d' autres interests qui m' estoient plus chers, et je ne me fusse pas détourné de mon dessein pour la meilleure bonne fortune du monde.

PARTIE 1 CHAPITRE 22

L' arrivee du page disgracié à Londres, et la mauvaise fortune qu' il eust chez un marchand.

Si tost que je fus au logis du marchand, dont mon philosophe m' avoit parlé, et qu' il eust ouvert le billet que je lui portois de cette part, il me fit beaucoup de caresses, et donna ordre qu' on me traitast comme si j' eusse esté quelqu' un des enfans de la maison. Cetuy-cy estoit un homme fort riche, et qui trafiquoit en beaucoup de provinces éloignées. Il avoit au moins deux ou trois vaisseaux bien équippez. Tout ce qui me fit peine en sa maison, c' est qu' il n' y avoit que luy là dedans qui sceust entendre ma langue, tellement que lors qu' il en estoit sorty pour quelque affaire, je ne sçavois comment demander les choses dont j' avois besoin. Je m' allay plaindre de cette incommodité chez un ordinaire françois, où

p112

logeoit le maistre d' hostel, dont j' avois acquis les bonnes graces : il y eust là dedans un honneste homme, qui par compassion de la peine où j' estois, me fournit d' un petit livre imprimé à Londres, qui m' enseigna la maniere de demander tout ce qui me seroit necessaire : en moins de rien je le sçeus par coeur, et mesme avec sa naturelle prononciation, à la faveur de quelques valets du logis, qui prirent plaisir à me l' apprendre. Mais

cette nouvelle connoissance qui me devoit apporter de la commodité me fut extrêmement incommode. Ce marchand avoit un de ses proches parens chez luy pour lui servir de facteur dont la femme estoit assez belle, au moins elle étoit blanche, vermeille et en bon point, n' ayant au plus que vingt-deux ou

p113

vingt-trois ans. Cette femme dont le mary n' estoit nullement bien fait, jetta possible les yeux sur moy pour m' embarquer dans quelque pratique amoureuse ; je m' apperceus qu' elle me regardoit avec de grands yeux, et me lançoit beaucoup de regards à la dérobée, et qu' elle prenoit grand plaisir à m' entendre prononcer les mots que je sçavois de sa langue. Un soir qu' il y avoit peu de gens au logis qui estoient encores occupez à descendre quelques tonnes de marchandise dans une espece de cave, elle me vint trouver en ma chambre, et comme si j' eusse esté capable de l' entendre, elle me fit un discours avec beaucoup d' emotion, qui dura bien demy quart-d' heure ; je ne sçeus rien répondre à tout cela. Mais elle fit semblant de croire que je me mocquois, et reprit ses discours de plus belle. Enfin, comme elle eust bien lassé ma patience, je luy voulus parler par signes, mais elle se retira soudain, et ne me donna qu' un *gdo*boy . Cette femme revint plusieurs fois à ma chambre pour me continuer ses beaux discours, ausquels je n' entendois rien, et ne vouloit point estre interrompuë en les faisant, de peur qu' elle avoit que j' en perdisse la suite. Après qu' elle m' eust long-temps importuné de ses douces conversations, où

p114

je ne pouvois comprendre aucune chose, il se presenta une occasion qui finit nostre comedie. Ce fust qu' un soir son mary revint de la ville après avoir fait grande chere : le boire avec excez, en ce quartier, n' estant pas tenu pour un vice. C' estoit un ouvrage de Bacchus auquel il ne restoit plus rien que la parole, encore ne luy estoit-elle pas demeurée bien

nette : les continuels hocquets la rendoient mal intelligible, et sa teste estoit si pesante que ses jambes mal assurées succomboient souvent sous le faix. Comme c' est la coustume de ceux qui ont trop beu de vouloir encore boire, cet homme ne fust pas plustost entré en son appartement qu' il se fit apporter du vin, et commanda qu' on me fit venir pour luy tenir compagnie à souper. J' y vins et fus present à ce spectacle desagreable. J' appris là qu' il n' y a rien qui puisse mieux donner de l' horreur du vice que la propre image du vice, et que les grecs estoient bien sensez qui faisoient enyvrer leurs esclaves devant leurs enfans pour leur imprimer la temperance. Ce facteur fist à table beaucoup d' actions indecentes, et tesmoigna par ses paroles, et par ses gestes, qu' il ne luy restoit plus rien de cet avantage que nous avons sur les autres animaux. Cependant sa femme n' en faisoit que sourire : et ne se rendant pas plus sage par cet exemple, prenoit le chemin pour arriver au mesme point. Elle vuida plusieurs fois

p115

une grande tasse de vermeil doré, faite en navire, et j' eus quelque doute que sa raison ferait naufrage par cette voie. Enfin son mary tomba de la table, et ce fut tout ce que nous peusmes faire, sa femme, deux de ses serviteurs et moy, que de le porter sur son lit. Je m' estois retiré dans ma chambre après lui avoir rendu ce bon office, lors que sa femme me vint tirer par le bras, et sans me donner le loisir de reprendre mon pourpoint, me ramena avec un flambeau dans la ruelle de son lit. Je ne la suivis que par force, et ne sçavois ce qu' elle vouloit de moy, quand elle s' assit sur le bord du lit, et tirant de dessous un grand pot plein de vin, elle m' invita d' en remplir la navire, qui estoit à terre auprès d' elle. Je luy fis beaucoup de signes du peu d' envie que j' avois de boire : mais elle ne se contenta pas de cela, elle remplit la tasse, et me montrant qu' elle alloit boire à ma santé, elle n' en laissa pas une goutte. Puis elle m' équippa le mesme vaisseau, afin que je le conduisise de pareille sorte ; la main luy trembloit si fort en me le presentant, qu' elle respandit une partie du vin qu' elle me vouloit faire boire ; mais j' avois si peu d' amour

pour cette liqueur, que je ne me pouvois resoudre
à boire le reste. Et comme j' estois en

p116

cette peine, et que j' avois desja la tasse à la
bouche pour prendre à contre coeur cette medecine,
je m' apperceus d' une belle occasion
pour m' en exempter ; c' est que l' angloise
tourna la teste du costé qu' estoit son mary,
pour voir s' il dormoit profondement. Je pris
ce temps avec adresse pour verser doucement
le vin sur mon espale, aymant mieux que
ma chemise en fust tachée, que mon estomach
en fust offensé. Ma bachante ne s' apperceut
pas de cette ruse, et comme transportée de je
ne sçay quelle fureur, me mit les deux mains
dans les cheveux, et m' approchant la teste de
son visage me fit un hocquet au nez, qui ne
me fut point agreable. Je m' efforçay de m' en
dépestrer, mais elle me tenoit si fort qu' il ne
fust pas possible, et là dessus il luy prit un certain
mal de coeur qui deshonora toute ma teste,
tout le vin qu' elle avoit beu luy sortit tout
à coup de la bouche, et je ne pûs faire autre
chose que baisser un peu le front pour sauver
mon visage de ce deluge. J' eus les cheveux
tout trempés de cet orage, et l' horreur que
cet accident m' apporta me fit faire un si grand
effort pour me sauver des mains de cette insensée,
qu' elle fut contrainte de quitter prise.
Le souvenir de cette vilaine action me fit le
lendemain tenir sur mes gardes, pour éviter
les occasions de me rencontrer seul avec cette
belle impudente ; mais elle-mesme mieux

p118

avisée, lors que son vin fut evacué, me donna
bien tost conseil de sortir tout à fait de la
maison.

PARTIE 1 CHAPITRE 23

Comme le page disgracié sortit du logis
du marchand, et de quelle sorte il
fust servy par un maistre d' hostel de
ses amis.

J' avois passé deux ou trois fois devant cette angloise, sans l' oser seulement regarder, tant j' estois honteux de son insolence, et j' estois resolu de ne m' arrester plus un moment aux lieux où je la verrois paroistre. Lors qu' elle prit son temps pour me suivre, comme j' allois chez l' ordinaire françois, et me venant tirer par le manteau, m' obligea d' aller dans la boutique d' un libraire normand, dont la femme estoit de ses amies, et sçavoit fort bien parler anglois. Cette confidente luy servit de truchement pour m' avertir qu' il y avoit eu un grand desordre entr' elle et son mary, pour mon sujet, et que ce brutal à qui la lumiere que nous avons portée en la ruelle de son lict avoit fait ouvrir les yeux, s' estoit fort bien souvenu à son reveil, qu' il nous avoit veus ensemble durant son yvresse ; qu' elle avoit fait tout ce qu' elle avoit pu pour luy oster cette imagination, et lui faire passer cette verité pour un songe, mais qu' il estoit impossible de luy faire perdre cette opinion. De plus,

p119

que sa jalousie estoit arrivée jusqu' à ce point qu' il avoit deliberé de m' assassiner à coups de couteau. La libraresse normande ajouta du sien, que je ne m' y devois point fier : que les anglois de cette condition estoient fort mutins et vindicatifs, et que le mieux que je pourrois faire ce seroit de ne mettre plus le pied dans ce logis. Cette nouvelle ne me fut point agreable, et les avis qu' on me donnoit me semblerent un peu fascheux à embrasser. Il n' y avoit pas quinze jours que j' avois quité ce philosophe, qui m' avoit remply l' esprit de tant de douces esperances, et j' apprehendois que si je m' éloignois tant soit peu du lieu de nostre assignation, il m' y vint chercher selon ses promesses, et qu' on ne luy dit point de mes nouvelles. D' un autre costé, j' avois sujet de craindre que s' il m' arrivoit quelque scandale par la sotte jalousie du facteur, cela ne dégoûtast le philosophe de me mener avec luy. Après avoir bien balancé toutes ces choses en moy-mesme, je pris le party le plus seur, qui fut d' envoyer faire un compliment de ma part au marchand, qui estoit maistre de la maison, et luy dire que quelques-uns de mes amis estoient arrivez à la ville, qui m' avoient obligé de ne les abandonner point de trois ou quatre

jours ; et que je le suppliois de me faire la

p120

faveur, si durant ce temps-là nostre homme arriroit, de m' en envoyer avertir chez l' ordinaire françois. Cet expedient sembla me reüssir, le marchand promit de me donner cet avertissement avec soin, et ne tesmoigna point à celuy qui fit ce message, qu' il eust rien appris de tout le desordre. J' eus l' esprit aucunement en repos de ce costé-là, et ne songeay plus qu' à lire dans des livres de geographie, et de divers voyages, pour considerer là dedans la temperature des climats, et la nature et coustume des peuples, que je me proposois d' aller visiter avec mon docte guide, quand il seroit venu me reprendre là, selon ses sermens. Quelquesfois, lors que j' estois ennuyé de la lecture, je m' allois promener hors de la ville avec ce noble maistre d' hostel, qui m' avoit témoigné tant de reconnoissance d' un petit service, et qui me faisoit voir tous les jours que son affection s' augmentoit pour moy. Il ne se passoit point de jour qui fut serain, sans que nous allassions causer sur ce beau gazon, qui n' a jamais esté renversé par le coutre ; et qu' on respecte depuis un temps immemorial en faveur du divertissement des citoyens de cette populeuse ville. Là je luy racontois bien souvent quelques histoires que j' avois leuës, ou quelques contes divertissans, ausquels il

p121

prenoit un fort grand plaisir, et cet amy genereux et bien faisant se proposa secrettement de me tesmoigner sa bien-veillance, en cherchant pour moy parmy les seigneurs du païs, une condition avantageuse. Un jour que j' estois attaché sur mes livres, il me vint trouver tout transporté de joye, et me dit en m' embrassant étroitement que je me preparasse à le suivre, et qu' il avoit fait ma fortune, pour peu que je fusse heureux. Je fis semblant de luy en estre fort obligé, et de recevoir une grande joye de cette bonne nouvelle ; mais l' esperance que j' avois de voyager avec mon philosophe, et d' apprendre ses beaux secrets, m' avoit rendu

toutes les autres douceurs insipides. Je ne laissay pas toutesfois de mettre l' habit que je m' estois fait faire en Angleterre, et de m' ajuster pour voir les maistres à qui cet amy m' avoit donné, sans connoistre mes sentimens.

PARTIE 1 CHAPITRE 24

De quelle maniere le page disgracié fut fait esclave d' une grande dame.
Ce genereux maistre d' hostel me mena chez un grand seigneur, où je ne vis rien que de magnifique : tous ses gens estoient vestus de velours, et ses estaffiers qui portoient tous

p122

son chiffre sur l' estomach en une plaque de vermeil doré, estoient tous de fort bonne mine ; mais je ne faisois que me mocquer en mon coeur de cette belle magnificence, croyant estre en une meilleure posture que les plus opulens milords. Mon conducteur, assisté d' un de ses amis qui estoit habitué en Angleterre, me fit faire la reverence à une dame, et luy dit tant de bien de moy, que le rouge m' en vint au visage ; il luy parla de la gentillesse de mon esprit avec excez, et l' assurant de ma fidelité me servit de respondant et plege. Tout cela ne me plaisoit gueres, encore que je fisse bonne mine ; je n' avois point de dessein de m' engager que jusqu' au jour que le philosophe dégageroit la parole qu' il m' avoit donnée. Cependant on commença de m' informer de l' employ que j' aurois dans cette maison, qui me seroit fort honorable, et ne me seroit point malaisé : c' estoit pour servir à l' instruction d' une jeune dame, fille de celle que j' avois saluée, et la rendre bien capable d' entendre et de parler ma langue. Je ne commençois qu' à m' excuser avec modestie de me charger de ce digne soin, et d' alleguer sur cela mon peu de capacité, lors que j' apperceus venir ma pretenduë escoliere. C' estoit une fille de treize ou quatorze ans, mais assez haute pour cet âge :

p123

son poil estoit chastain, son teint assez delicat et beau, ses yeux bien fendus et brillans, mais sur tout sa bouche estoit belle, et sans hyperbole, ses lévres estoient d' un plus beau rouge que le corail. Je sentis un grand trouble à son arrivée, et si l' on m' eust à l' heure posé la main sur le costé, on eust bien reconnu aux palpitations de mon coeur, combien cet objet l' avoit esmeu. J' allay luy baiser la robbe avec cette confusion estrange ; et lors qu' elle m' asseura qu' elle estoit bien aise d' avoir un precepteur de mon merite, et qu' il y avoit deux jours qu' elle estoit dans l' impatience de me voir, je me trouvay tout interdit : mon ame estoit tellement occupée à recevoir de delicieux objets par mes yeux et par mes oreilles, qu' elle n' avoit plus de soin de ma langue : il me semble que je ne respondis qu' en begayant, et qu' avec des expressions d' une timidité honteuse. Incontinent après cet abord, ma belle escoliere se tourna vers sa mere, qui nous observoit, pour lui dire quelque chose de ce qu' il luy sembloit de ma façon, ou de la maniere

p124

qu' elle desiroit qu' on me traitast au logis ; puis luy ayant fait une reverence pour se retirer en son appartement, elle me commanda de la suivre. J' entray avec elle, et deux de ses damoiselles, dans un cabinet magnifique ; sa lambrissure estoit faite avec un merveilleux artifice, et parmy l' or et l' azur dont elle esclattoit, on voyoit de petites peintures agreables et bien finies. Sur une espece de cordon qui regnoit tout à l' entour de ce cabinet, on appercevoit de toutes les plus rares et les plus precieuses gentilleses qui se tirent du sein de la mer. D' un costé vous voyez de grandes conques de nacre ; de l' autre costé c' estoient des vases de terre sigelée admirablement

p125

bien fabriqués, et meslez avec des pourcelaines transparentes, quelques petites figures d' or ou d' argent doré, posées sur leur pied-d' estal d' ebeine ; et qui estoient autant

de chefs d' oeuvres de quelques celebres sculpteurs.

Il y avoit encore en ce beau reduit
deux grands miroirs, où l' on se pouvoit voir
tout entier ; et proche de cinq ou six carreaux
de velours posez les uns sur les autres, sur qui
cette belle s' assid, il y avoit une longue tablette
d' argent suspenduë avec des cordons
d' argent et de soye, et où je vis quantité
de beaux livres arengez.

Lors que ma nouvelle maistresse se fut mise
à son aise sur ses oreillers, elle se prit à me
faire des interrogations de ma naissance, de
mon élévation, et de ma fortune : je luy respondis
à cela conformément au dessein que
j' avois pris de cacher adroitement toutes ces
choses. Je luy dis que je me nommois Ariston,
que j' estois fils d' un marchand assez honorable
que j' avois perdu depuis un certain temps :
et que n' ayant plus que ma mere, qui ne se
vouloit plus mesler d' aucun negoce, je l' avois
priée de me donner congé d' aller voir le
monde, puis que je lui estois inutile dans la
maison ; que mon dessein avoit esté de visiter
les Païs-Bas, et la Holande, mais qu' ayant
trouvé compagnie de connoissance, qui passoit
en Angleterre, il m' avoit pris envie de la
suivre. Enfin que mon bon-heur m' ayant fait
rencontrer une si digne maistresse qu' elle,

p126

j' avois perdu tout à coup la volonté d' errer
par le monde, pour borner mon ambition
d' une si glorieuse servitude. La belle angloise
tesmoigna qu' elle avoit pris plaisir à tout ce
discours, et s' adressant aux damoiselles qui
estoit auprés d' elle, leur en demanda leur
avis, mais d' une façon qui estoit si fort en ma
faveur, qu' elles ne lui pouvoient rien répondre
là dessus qui ne fust à ma loüange. Cependant
un page entr' ouvrit la porte, et
comme on luy eust demandé en anglois ce
qu' il vouloit, et qu' il eust répondu là dessus,
ma belle escoliere me dit en me touchant le
bras avec la main : *allez, c' est vous qu' on demande.*

PARTIE 1 CHAPITRE 25

comme le page disgracié et le maistre
d' hostel se separerent.

Lors que je fus descendu avec le page jusqu' au
bas de l' escalier, je trouvay que celui
qui me demandoit, estoit cet officieux maistre
d' hostel à qui j' estois si fort redevable, qui
me vouloit faire quelques leçons sur ma conduite,
en l' honneste condition où je me voyois
placé, et pour me faire aussi ses adieux. Il m' assura
qu' il y avoit deux jours que toutes ses affaires
estoyent faites, et qu' il n' avoit differé de
s' en aller, que pour me voir bien installé dans

p127

cette maison devant son depart ; nous allâmes
boire ensemble dans son logis, et de là je le
conduisis jusque dans son paravos à six
rames, qui le devoit mener promptement à
Gravesines. Avant que de s' embarquer, il
me renouvela les protestations qu' il m' avoit
faites par le chemin de me servir en toutes les
choses où je le voudrois employer, et me força
de garder pour l' amour de luy un petit rocher
de diamans qu' il avoit au doigt, prenant
en eschange un petit jonc d' or que

p128

j' avois au mien ; et fit toutes ces choses là de
si bonne grace qu' il en rehaussa de beaucoup
le prix. Je ne me separay point de luy sans
quelques larmes, et je ne me retiray point de
dessus le bord de la Tamise, jusqu' à ce que
je l' eus perdu de veuë. De là je revins tout
triste au logis de ma belle escoliere, admirant
la generosité de cet amy nouveau, qui dans
une condition servile, faisoit paroistre un
coeur si franc et si noble.

PARTIE 1 CHAPITRE 26

Les premieres amours du page disgracié.
Comme toutes les nouveutez plaisent à
l' abord, je n' eus gueres le loisir tout ce jour
de ratiociner sur mes aventures. Il falut que
je me tinsse tousjours préparé pour respondre
à toutes les demandes qui m' estoient faites
continuellement, soit par la fille, par la mere,
ou par les damoiselles du logis : mais je n' oubliai

pas pour cela l' homme que j' attendois
avec tant d' impatience, et qui me devoit rendre

p129

par ses secrets si sain, si riche, et si satisfait.
Dés qu' il fut jour, et que la porte de la
maison fut ouverte, je ne manquay pas de m' en
aller chez l' ordinaire françois, pour sçavoir
si le marchand chez qui j' avois logé en arrivant,
ne m' auroit point envoyé des nouvelles
touchant l' homme extraordinaire qui devoit
venir me chercher en sa maison. Je n' en
appris rien du tout ; et ne pûs faire autre
chose que de donner de l' argent à un serviteur
de là dedans, qui estoit un garçon intelligent
et adroit, afin que de jour à autre il s' allast
enquerir chez le marchand s' il n' y seroit
point arrivé un estrangier fait comme celuy
que j' attendois. Cependant je commençay
d' exercer la charge qu' on m' avoit donnée, et
je n' eus pas esté trois ou quatre jours dans
cette exercice, que ma belle escoliere trouva
quelque chose d' agreable en ma maniere d' enseigner.
Au commencement je ne faisais rien
que l' avertir quand elle mesloit quelque mauvaise
prononciation dans ses paroles, ou luy
expliquer quelques phrases qu' elle trouvoit
difficiles. Mais comme elle se fut un peu accoustumée
à mon visage, et m' eust témoigné
qu' elle prenoit plaisir à m' entendre, je trouvay
de certains biais pour m' insinuer à luy
faire de petits contes, puis à luy reciter des
aventures de romans. Et tout cela me fit
faire quelques progresz dans le dessein de me

p130

mettre en ses bonnes graces. Elle sçavoit quelques
evenemens particuliers arrivez à des
amans de cette isle, et c' estoient pour moy
des histoires toutes nouvelles. Mais elle sçavoit
fort peu de la fable, et presque rien de
ces romans heroïques dont on fait estime ;
elle n' avoit encore jamais fait de reflexions sur
cet industrieux ouvrage qui fust balancé avec
l' or et les perles d' une mythre, elle n' avoit
jamais rien appris de ces ingenieuses nouvelles,

par qui l' excellent Arioste empescha
 son nom de vieillir ; elle n' avoit encore rien
 sceu de ces glorieux travaux, par qui la sublime
 plume du Tasse rendit sa reputation
 immortelle, en conduisant le grand Godefroy à
 la terre-sainte : et quand je luy découvris
 que j' estois capable de l' instruire aucunement
 de ces agreables matieres, elle crut avoir découvert
 en moy quelque mine fort precieuse ;
 elle se flatta de la vanité de pouvoir bien tost
 devenir sçavante, sans que cette acquisition
 lui coûtast beaucoup de peine, puis qu' elle
 n' auroit qu' à me donner de l' attention pour
 recevoir toute ma lecture. Elle se proposa pour
 cet effet, de ne laisser passer aucune occasion
 où elle me pust obliger, sans le faire de bonne
 grace ; elle me rendit mille bons offices auprès
 de sa mere, et bien qu' elle fust chargée d' années,
 et qu' elle fust d' une humeur fort serieuse,
 cette adroite fille l' obligea souvent
 d' entendre des contes frivoles. Elle me fit
 quantité de petits presens, comme de tableaux
 sur marbre avec des bordures enrichies
 de lapis et d' argent doré, elle me donna
 encore quelque argenterie, comme des chandeliers
 d' estude, et de petites plaques d' argent
 pour mettre à la ruelle de mon lit.
 Un jour mesme après avoir apperceu le diamant
 que je portois, elle s' avisa de commander
 secretement à une de ses filles de me demander
 à voir mon anneau, pour remarquer
 la grandeur de mon doigt, afin de m' en donner
 un autre beaucoup plus riche. Je fus tout
 estonné de l' adresse dont elle se servit, pour

me faire ce present, et du moyen qu' elle trouva
 pour faire imputer au hazard cette liberalité
 qu' elle me fit avec dessein. Cette belle en
 tirant son gand laissa tomber la bague à terre,
 en un temps où il n' y avoit que moy auprès
 d' elle : et lors que je l' eus ramassée, et que je
 luy pensay presenter, elle me dit que cet anneau
 ne pouvoit estre en meilleures mains,
 qu' elle vouloit que je le gardasse pour l' amour
 d' elle. Toutes ces faveurs qui me venoient
 d' une excellente beauté, furent les allumettes
 qui produisirent en mon ame un merveilleux

embrasement : et je trouvois desja tant de charmes en cette agreable escoliere, qu' à peine je me fusse resolu de la quitter, quand bien j' eusse veu venir le philosophe qui me promettoit de si belles choses. à force de considerer cette belle fille, j' en avois peint l' image en mon ame ; et cette agreable peinture erroit continuellement dans ma pensée ; il me sembloit que je la voyois tousjours, encore que je la perdisse de veuë à quelques heures du jour, et tout le temps qu' elle estoit au lit ; et ce poison que j' avois innocemment beu par les yeux, ne fust pas long temps à manifester sa malice dans mon coeur. Je reconnus qu' insensiblement

p133

ce mal avoit gagné ma raison, et que j' aymois plus tendrement cette personne qu' il n' estoit necessaire pour la tranquillité de mon esprit. Elle n' estoit pas seulement presente à mes veilles, je la voyois encore en mes songes, si bien que je n' estois plus un moment sans inquietude.

PARTIE 1 CHAPITRE 27

Quelle fust la premiere preuve d' affection que le page disgracié receut de sa maistresse. Ma belle escoliere s' aperceut bien que je l' honorois cherement, et ne fust pas fâchée de voir ma folie ; jugeant possible qu' elle luy seroit utile, et que cette secrette passion m' obligeroit à me rendre plus soigneux de l' entretenir et de l' instruire. Puis l' amour respectueuse et secrette ne peut estre desagreable qu' aux femmes qui sont prevenuës de quelque puissante aversion. De moy qui m' en voyois estimé, et qui n' avois point perdu le courage par la perte de ma fortune, je me proposay insolemment de luy tesmoigner ma passion par toutes sortes de soins et de services, attendant que je peusse prendre l' occasion de luy descouvrir

p134

ma veritable naissance. Un jour qu' une belle

fille de ses cousines la vint visiter en la compagnie de sa mere, elle voulut la regaler, et tandis que leurs meres s' entretenoient sur des affaires fort serieuses, mon escoliere fit faire la collation à sa parente, et l' ayant conduite dans son cabinet, me commanda de leur venir conter quelque belle histoire. Pour obeïr à ce commandement, et ne m' engager pas en une matiere qui leur pût estre ennuyeuse, j' entrepris de leur raconter les aventures de Psiché, et je ne me trouvay pas alors en mauvaise humeur de debiter ces bagatelles. Entr' autres choses je leur fis une description des beautez d' amour, qu' elles trouverent merveilleuse, pource que je pris un stile poétique. Je ne me contentay pas de leur représenter tout le corps de Cupidon, comme une belle statuë d' albatre qu' on auroit couchée sur un lit, et de faire ses cheveux d' une agreable confusion de filets d' or. Je leur voulus encore depeindre en ce

p135

sujet des choses qu' on ne voyoit pas. Je leur voulus faire voir ses yeux, encore qu' ils fussent couverts de leurs paupieres ; et j' eus la hardiesse de dire que c' estoient deux brillans saphirs, que cachoient deux feuilles de rose. Je leur representay sa bouche de la forme et de la proportion la plus accomplie, et leur dis que le vif corail de ses levres couvroit encore deux rangs de perles plus blanches et plus precieuses que toutes celles que donne la mer.

En suite de cela je figuray l' indiscretion de Psiché dans les transports de sa joye, et comme l' amour nuisit à l' amour, lors que par une aveugle precipitation elle respandit sur son aïse une goutte d' huile ardente. Après je vins à l' épouventable reveil de Cupidon, et luy fis faire des reproches à ma fantaisie, et que ces belles damoiselles approuverent, encore qu' elles tinssent l' autre party. Mais comme je fis les plaintes de cette amante infortunée, qui n' avoit desobéy à ce petit dieu que par surprise, et par de noires sugestions, et qui ne l' avoit bruslé que par une ardeur innocente, les filles qui m' escoutoient en vinrent aux larmes. Ma maïstresse se mit un evantail de plumes devant les yeux, afin qu' on ne s' apperceut pas qu' ils estoient humides ; mais sa cousine moins scrupuleuse ne

feignit point de porter son mouchoir sur les
siens, et de confesser ingenuëment qu' elle

p136

estoit esmeuë de douleur par des expressions
si tendres. Incontinent après cet effet de ma
jeune et folle eloquence, et lors que ces belles
filles revenuës de leur émotion se preparoient
pour oüyr le reste de mon histoire, la vieille
parente de la maison vint à faire ses complimens
pour s' en aller, et l' on en vint avertir
sa fille. Si bien que je n' achevay point lors
ma fable, mais ce fut une partie qui fut
remise au premier jour que les deux cousines
seroient ensemble.

La parente de ma maistresse me fit à ce
depart des complimens fort particuliers, et je
pûs lire dans ses yeux que si je n' eusse pas
esté engagé ailleurs, je n' eusse pas manqué de
maistresse. Je respondis à toutes choses avec
autant de modestie que de tesmoignage de
ressentiment. Cependant mon escoliere qui
fut presente à ce mystere, interpreta malicieusement
une civilité fort innocente. Après que
sa cousine fut partie elle retourna dans son
cabinet, et me commanda de l' y suivre, feignant
qu' elle vouloit sçavoir le reste des
aventures de Psiché ; mais comme je fus auprès
d' elle, elle ne me parla point sur cette
matiere, ou si elle m' en dit quelque chose ce
fut comme un simple accessoire, et non pas
comme le principal de son discours. Elle fut
un quart d' heure en silence, me regardant de
fois à autre, avec des yeux qui faisoient les
cruels et les furieux, et lors qu' elle ouvrit la
bouche ce fut pour me faire une superbe

p137

reproche des louanges que j' avois receuës
d' une autre bouche : comme si je les avois
mandiées avec empressement, moy qui ne les
avois point attenduës.

Cette ame altiere me demanda fierement si
je n' avois pas esté charmé de l' esprit et de la
beauté de sa parente, et si ce n' estoit pas un
sujet capable de me débaucher de son service ?
Elle adjousta encore à ces choses, qu' elle

ne me vouloit pas retenir auprès d' elle avec tyrannie, si j' avois quelque dessein de la quitter, et que je devois agir en ce choix sans nulle contrainte.

à ce discours j' eus le coeur saisi et devins si pasle, que ma belle maistresse put facilement s' appercevoir de ma douleur ; et mesme eust occasion de se repentir de l' avoir causée. Je luy respondis là dessus, lors que je me fus un peu recueilly, que ses soupçons m' estoient outrageux, et qu' il n' y avoit point d' apparence qu' elle eust jamais de telles pensées ; que je n' estois plus libre depuis qu' elle m' avoit honoré de ses premiers commandemens ; et que s' il m' arrivoit le malheur d' estre esloigné de son service, je n' aurois jamais la lascheté de servir une autre maistresse. Qu' elle seule

p138

avoit le merite qui estoit capable de me captiver, et que ses graces et ses bontez jointes à sa rare beauté, estoient pour moy des chaînes indissolubles. Nostre conference dura deux heures, et me fut tellement agreable qu' elle me passa pour un moment ; je trouvay qu' elle estoit de la forme de ces pieces de theatre, où la serenité suit l' orage, et dont le commencement est meslé de matieres de troubles et d' inquietudes, la plus part du reste plein de peril et de douleur, mais qui finissent toûjours en joye. J' avois joué le personnage d' innocent accusé, elle celuy de juge prevenu, et de partie vindicative : mais après un long plaidoyé, nous nous retirasmes en bon accord.

PARTIE 1 CHAPITRE 28

Comme le page disgracié fut en confidence avec la favorite de sa maistresse. Nostre conversation ne fut troublée de personne, mais il y eust toutesfois une damoiselle de la maison, qui en voulut faire son profit ; c' estoit un esprit delié qui penetra bien tost dans nos secrets, mais qui ne fit jamais

p139

rien à mon prejudice. Cette adroite personne qui étoit favorite de ma maistresse, et qui nous avoit veu parler si long-temps ensemble, vint à ma rencontre sur le degré comme je sortois du cabinet, et m' ayant considéré de fort près en une grande croisée, où le jour donnoit encore beaucoup, elle me dit comme en riant : *estes-vous malade que vous me paroissez si changé ? Vous avez les yeux humides et rouges, on diroit que vous auriez pleuré, et mesme je voy sur vos jouës une maniere de trace de larmes que vous n' aviez pas tantost.* je fus tout surpris de ces paroles, et parmy ma confusion, je cherchay de fausses couleurs pour luy donner quelque raison de ce qu' elle voyoit en mon visage ; mais cette fille m' assura qu' elle en connoissoit bien le vray sujet, et me dit qu' elle me conseilloit de vivre en sorte qu' il ne fut point connu de quelqu' autre, pource que cela me seroit fort dangereux. Que je n' avois rien à craindre pour elle qui estoit discrete, et tres-fidele à nostre commune maistresse, mais que toute autre personne, qui descouvrirroit quelque chose de cette temeraire passion, seroit capable de l' esventer et de me perdre absolument. Sur tout que j' eusse pour suspect d' envie et d' inimitié, un certain escuyer de la maison qu' elle soupçonnoit aymer en mesme lieu que moy, et qui ne pouvoit jamais esperer de recevoir de traitemens si favorables. Elle me dit beaucoup de particularitez sur ce sujet, qui seroient trop longues

p140

pour estre escrites ; il suffira que je die que je fus pleinement instruit de la folie d' un jeune homme qui aymoît avec passion, et qui n' osoit découvrir son mal à celle qui en estoit la cause ; mais qui le faisoit deviner presque à tout le monde, par une melancholie extraordinaire, et des soins qu' il rendoit avec tant de diligence, et d' assiduité, qu' ils paroisoient plutôt des marques d' amour que des effets du devoir.

Après ces bonnes instructions, et des protestations de part et d' autre de nous servir à jamais avec beaucoup d' affection et de fidelité, sans toutesfois que je luy découvrisse rien d' important de ma passion naissante, je me retiray dans ma chambre. Mais ce ne fut pas pour y digerer ses bons avis, et pour y tirer

fruit de sa prudence. Ce fut pour m' y pouvoir entretenir en liberté des charmes que j' avois trouvez en la beauté de ma maistresse, et pour y gouster à loisir de ce doux poison qu' elle avoit n' agueres versé dans mon coeur par mes yeux et par mes oreilles. Je fis mille agreables reflexions sur cette petite jalousie qu' elle avoit tesmoigné avoir de moy, et j' en tiray des conclusions qui estoient toutes à mon avantage ; sur tout je flatois mes esperances naissantes de l' agreable souvenir d' une faveur que je n' ay jamais peu oublier ; ce fut un baiser qui me fut possible donné plustost par un mouvement de pitié, que par un transport d' amour, mais qui m' avoit ravy de joye de quelque origine dont il fut venu. C' est une chose estrange que les sensibilitez

p141

que donne l' amour, soit pour la joye ou pour la douleur ; et ceux qui ont vescu sans les ressentir peuvent estre accusez avec raison d' estre morts stupides. Ce feu subtil et vivifiant éveille les ames les plus assoupies, et subtilise facilement les sentimens les plus grossiers ; dès que l' esprit en est embrasé, il prend une certaine activité qui n' est naturelle qu' à la flamme, mais dans cette delicatesse, que l' ame acquiert pour tout ce qui concerne la chose aymée, si l' on est sensible aux moindres faveurs, on n' est insensible aux moindres injures, et ce commerce est un agreable champ, où les espines sont en plus grand nombre que les roses. Comme un regard favorable, un petit soûris, un mot indulgent, ravissent de joye en de certaines occasions, aussi ne faut-il en quelques rencontres qu' un petit refus, qu' un coup d' oeil altier, et mesme qu' une legere froideur, pour faire mourir de déplaisir ? Amour est un tyran désordonné qui fait connoistre sa grandeur sans aucune moderation ; quand il donne ce sont des profusions estranges, mais quand il exige il n' oste pas seulement la franchise, et le repos à ses sujets ; il les dépouille de toute sorte de bien, et ne leur laisse pas mesme l' esperance de voir diminuer leurs maux.

PARTIE 1 CHAPITRE 29

p142

Par quelle innocente occasion le page disgracié
s' attira la haine d' un escuyer de
la maison qui estoit secretement amoureux
de sa maistresse.

Le lendemain je me levay presque aussi
matin que le jour, et m' allant promener en un
jardin, j' allay faire repasser en mon esprit
toutes les aventures de ma vie ; j' y trouvay
dans ma memoire un merveilleux tableau de
l' inconstance des choses ; je m' y vis comme
un fruit nouveau que l' on consacroit au bon-heur,
je m' y retrouvay tel qu' un festu qu' avoit
balayé la fortune ; j' y tremblay au souvenir
des perils passez, j' y soupiray de l' esperance
des biens à venir, et ne m' avisay pas que j' y
servois de jouët à mes passions. Un page
moins fameux que moy pour les disgraces, ou
pour le bon-heur, me vint enfin tirer de mes
profondes reveries, en me venant avertir que
nostre maistresse me demandoit ; et je ne differay
pas un instant à luy rendre cette obeïssance.
Je la trouvay dans son cabinet, plus
belle mille fois qu' elle ne m' avoit jamais paru,
et plus soigneusement ajustée ; elle avoit un
deshabillé de satin de couleur de roses à fonds
d' argent, avec lequel elle eust pû représenter

p143

une aurore ; ses beaux cheveux estoient bouclez
avec autant d' art que si elle eust esté
coëffée de la main des grâces ; et j' apperceus
sur son visage un aussi grand éclat de blancheur,
que si l' on eust étendu dessus de cette
huile de talc si recherchée ; et pour mon
tourment je ne sçay qui avoit mis de nouveaux
brillans dans ses yeux, qui me firent
abaisser la veuë. à l' abord elle me prit par
le bras et s' estant remise dans sa chaise, elle
me demanda comme j' avois passé la nuit, et
de quelle sorte je me trouvois à son service ;
je ne luy celay pas que j' avois fort peu reposé,
mais pour ce qui concernoit l' estat de ma servitude,
je luy protestay que c' estoient les fers
les plus agreables du monde, et qu' il n' y avoit

point de couronnes en l' univers pour lesquelles
j' eusse voulu donner mes chesnes : en suite
de ses complimens poétiques, j' ajoustay le
plus adroitement que je pûs mille traicts d' adoration,
mais avec toutes les circonspections
imaginables, de crainte qu' on ne s' apperceût
de ma temeraire passion. Nostre douce conversation
fut interrompuë trois ou quatre fois
par les allées et venuës des demoiselles du
logis, qui luy venoient dire quelque chose de
la part de sa mere ; mais elle ne finit que lors
qu' on la vint querir pour disner. Et si la bien
sceance des choses l' empescha durant ce temps
de continuer de m' entendre et de me parler,
son adresse me fut si favorable, que j' eus encore

p144

l' honneur de continuer de la voir et de
la servir. Elle s' avisa de donner sur le champ
deux ou trois commissions au gentilhomme qui
la servoit à table, et me commanda de me tenir
auprès d' elle pour la servir en sa place. Ainsi
l' escuyer dont j' avois à me garder fut interdit
plusieurs fois de son office, et je fus choisi
pour l' exercer par commission. Mais cet
homme enragé d' amour, et desesperé de voir
que je faisois sa charge, me la voulut faire
payer bien chèrement, et par une épouvantable
jalousie de ce que j' avois donné à boire
à nostre maistresse pendant son absence, entreprit
depuis de me donner à manger d' une
dangereuse viande.

PARTIE 1 CHAPITRE 30

Seconde jalousie de la maistresse du page
disgracié, et l' invention qu' il trouva
pour n' estre pas soupçonné d' amour, surpris
en pleurant auprès d' elle.
Deux jours ne se passerent point que la
parente de ma maistresse ne l' envoyast complimenter.
Entre autres choses elle la fit avertir
que sa mere estoit indisposée, et conjurer
en cas qu' elle luy rendit visite, de luy faire la
faveur de m' amener à son logis, afin qu' elle
peut apprendre le reste de la fable que
j' avois commencé de leur conter. Le page

qu' elle avoit envoyé estoit françois, et ma maistresse, après avoir leu le billet qu' elle avoit receu, s' avisa qu' il me parloit à l' oreille, et son esprit en fut alarmé. Les choses que le page me disoit n' estoient de nulle consequence ; il me demandoit seulement combien de temps il y avoit que j' estois en Angleterre, et si je trouverois bon qu' il me vint voir à ses heures de loisir, afin de me dire tout ce qu' il sçavoit qui me pourroit estre utile, touchant les moeurs et les coutumes des anglois, avec lesquels il estoit habitué depuis cinq ou six ans, etc. Mais cette jeune beauté, qui commençoit à me regarder de bon oeil, eut mauvaise opinion de cet innocent mystere : elle s' imagina que sa cousine pourroit bien avoir envoyé ce messenger pour me pratiquer et me débaucher de son service, ayant desja pris de l' ombrage de ce qu' elle sembloit me louer avec affectation. Je la vis toute esmuë, et toute inquiétée, soit à cause du message qu' on luy avoit fait, ou de ce qu' elle voyoit que je prestois l' oreille aux discours du page ; elle tint quelque temps les yeux arrezés sur moy, et dès qu' elle apperceut que je m' en prenois garde, elle fit signe au page qu' il la suivist, et courut à la chambre de sa mere. Je demeuray quelque temps interdit, d' avoir veu la mauvaise humeur où se trouvoit ma maistresse, mais je n' en pouvois deviner la cause. Enfin, je la vois revenir avec le page à qui elle achevoit de dire en anglois tout ce qu' elle vouloit qu' il rapportast à sa cousine, et comme si ce garçon eust esté d' intelligence

avec mon mal-heur, pour me mettre mal avec ma maistresse, il s' arresta long temps à la porte du degré, me faisant signe des yeux de fois à autre, comme s' il eust encore voulu parler. Ma maistresse observa curieusement toutes les grimaces, et en tira des conclusions qui la piquerent et qui l' obligerent à me tenir un discours qui me jetta dans un grand trouble. Après la retraite de ce compatriote indiscret, ma belle et chere idole demeura quelque temps pensive, puis m' appellant vers une fenestre de la sale où nous estions, elle me dit

avec un sous-ri amer, et comme une personne outrée de quelque grand déplaisir : *hé ! Bien, mon petit maistre, vous allez estre resjouy ? Vous aurez sans doute peu de regret de changer ainsi d' escoliere ? N' est-il pas vray que ma cousine vous oblige fort en vous demandant à ma mere pour luy rendre les mesmes soins que vous me rendez ? Sans mentir c' est une fort belle fille, et dont l' esprit vous paroistra fort agreable ; mais elle ne vous aymera pas mieux que moy.* à ces mots ses beaux yeux devinrent humides ; et pour ne me laisser rien voir sur son visage de son despit et de sa douleur, elle fit effort pour s' envoler ; mais je la retins par sa robe, et me mettant sur un genou, je luy respondis : *comment, madame, quelle nouvelle est-ce que vous m' apportez ? croyez-vous que je vous puisse jamais quitter pour servir une autre maistresse ? Auriez-vous bien si mauvaise opinion de la grandeur de vostre merite, ou de la bonté*

p147

de mes sentimens, pour croire que je voulusse changer de cheines non pas quand elles me seroient faites de diamans, et quand elles me seroient données pour les gages assurez d' une couronne ? Sachez que j' embrasseray plutost la mort que ce changement, et que le tombeau me recevra, s' il faut que vous m' abandonniez. lorsque j' achevay de dire ces paroles, j' avois le coeur si soulevé de sanglots, et les yeux si fondus en larmes, que ma belle maistresse en eut beaucoup de pitié. Elle m' aida à me relever, me laissa long-temps baiser sa main que j' arousais toujours de larmes, et me dit des choses si favorables que j' eus sujet de benir une affliction qui fut si doucement consolée. Il arriva là dessus que la maistresse de la maison sortit de sa chambre, et venant à nous, elle faillit à nous surprendre, et à voir les pleurs que je repandois ; mais, si tost que j' entendis un peu de bruit je m' avisay d' un assez plaisant stratageme, pour donner quelque faux pretexte à mes yeux tous enflés de larmes, et qui devoient estre très rouges. C' est qu' en portant mon mouchoir dessus, je fis semblant de pleurer de rire, et j' executay ce dessein si naïvement, que la bonne femme y fut trompée. Elle me demanda d' abord ce que j' avois à rire ainsi, mais je fus encore long-temps sans luy rien respondre, me pressant contre la tapisserie, et faisant comme si

par respect j' eusse estoufé un immodéré desir
de rire. Je luy demanday pardon de cette foiblesse
où j' estois tombé à la veuë du plus ridicule

p148

spectacle du monde ; je fus enquis de ce
que c' estoit, et la mere en demandoit desja
l' occasion à sa fille, croyant que je n' aurois
pas la force de lui raconter sans retomber
dans l' excez du rire ? Lors que je luy dis que
c' estoit un fort petit homme, un visage de
singe, bossu devant et derriere, et crottesquement
habillé, qui passant devant les fenestres,
estoit tombé si lourdement sur le col de sa
guilledine, comme son animal avoit bronché,
que son manteau luy estoit volé par dessus la
teste, et que l' équillette de ses chausses s' estant
rompuë par ce grand effort, il avoit montré
son derriere : j' ajoustay à cela que j' estois
honteux de n' avoir pas eu assez de force pour
me retenir de rire si fort de cette aventure,
mais que tout cela estoit arrivé si plaisamment,
que je n' aurois peu m' en empescher,
quand bien j' en eusse deu mourir. La vieille
dame rit un peu de ceste histoire, et donna
ces mouvemens indiscrets à ma jeunesse, mais

p149

sa fille admira mon invention, et me sceut
bon gré de cet artifice.
Après que ce propos fust achevé, l' on en
commença un autre qui ne me fut guerre
agreable : c' est qu' ayant des affaires d' importance
qui l' empeschoient de sortir de tout ce
jour, la bonne mere fut d' avis que j' allasse
faire de sa part quelques complimens à sa soeur,
et quoy que mon escoliere dit pour faire donner
cette commission à quelqu' autre, ce fut
une chose toute resoluë ; j' allay donc faire ce
message, quoy qu' à contre-coeur, me doutant
bien que ce me seroit une nouvelle matiere
de trouble.

PARTIE 1 CHAPITRE 31

Suite de la jalousie de la maistresse du

page disgracié, et quel progresz cela fit
faire à son amour.

Ma maistresse me faisoit tort, lors qu' elle
me soupçonnoit de pouvoir aymer ailleurs,
mais elle ne se trompoit guere quand elle
avoit opinion que sa cousine avoit du dessein
pour moy. Je m' en apperceus bien dans le
message qu' on me commanda de luy faire ; je
fus tout estonné du bon acueil que me firent
tous ceux de la maison, et cela ne devoit venir
que du desir qu' ils avoient de rendre en
cela quelque complaisance à leur maistresse.

p150

Dés que le page françois m' eut apperceu
dans la cour du logis, il courut en avertir sa
jeune maistresse, et je le vis revenir au devant
de moy, avec deux demoiselles. Je demanday
d' abord que l' on me fit la faveur de
me conduire dans la chambre de la mere,
mais on me mena tout droit à l' appartement
de la fille, qui me tesmoigna beaucoup de
joye de me voir, et me fit beaucoup d' honnestes
caresses. à toutes ces faveurs je demeuray
froid comme une piece de glace, et ne
fis qu' insister sur ma retraite : disant qu' on
m' avoit ordonné de ne demeurer pas long
temps à revenir, et que l' on avoit affaire de
moy. Mais ce furent des paroles vaines, je fus
toujours retenu par force, on me fit apporter
des confitures, et l' on m' obligea d' en manger.
Le chagrin que je témoignois avoir ne fut pas
expliqué en son vray sens. La belle cousine le
prit pour une honneste crainte de déplaire à
la personne que je servois, et creut qu' il y
avoit quelque chose de severe en ma servitude.
Là dessus elle me dit mille choses fort
obligeantes, comme souhaitant que l' on me
traitast avec plus de douceur, et meslant
adroitement à ce discours quelques offres
d' affection qui n' estoient point des offres vulgaires.
Tout ce que je peus faire en deux
heures, ce fut de me débarasser de cette conversation ;
et ma maistresse qui sçavoit bien

p151

compter le temps que j' y devois estre pour ne

luy déplaire point, m' en fit porter la penitence.
Après que j' eus vu la malade, et que
je me fus chargé de ses remercimens, je vins
retrouver ma maistresse, et luy fis un fidele
et naïf rapport de toute cette grande courvée :
mais elle eut bien de la peine à se payer de
mes raisons, et tout ce que je peus faire pour
l' apaiser, ce fut de luy promettre de ne l' aller
jamais plus voir chez elle, et de feindre que
j' estois malade pour me dispenser de l' accompagner
le lendemain en cette visite, comme
sa cousine s' estoit promis. Pour rendre la
chose plus vray semblable, il fut arrêté que
je me ferois tirer du sang le matin suivant,
et que je ne sortirois point de ma chambre.
La chose fut faite comme elle avoit esté

p153

arrêtée ; on me vint saigner, je me tins au lict
fort tard, et ma maistresse allant avec sa
mere rendre une visite à sa tante, fit mes
excuses à sa cousine : qui ne peut s' empescher
de tesmoigner le déplaisir qu' elle receut d' apprendre
mon mal, et de m' en envoyer promptement
des marques. Dés que sa tante et sa cousine
furent parties de chez elle, elle m' envoya
le page françois avec d' honnestes compliments,
et une fort belle escharpe pour porter
le bras dont j' avois esté saigné. Je receus
et respondis avec actions de graces aux compliments,
mais je refusay de prendre l' escharpe, m' en excusant
sur ce que je sçavois
bien ne meriter pas un si beau present, et
disant que cela estoit si riche et si fort esclatant

p154

que je ne l' oserois porter ; mais le page
tenoit ce discours pour une petite ceremonie,
et dépliant l' escharpe me la passa autour du
col, quelque honneste resistance que j' y apportasse.
Sur ces entre-faites, un carosse entra
dans la cour où nous estions, et ma maistresse
qui estoit à la portiere, vit fort bien le page
de sa cousine, et l' escharpe qu' il m' attachoit.
De vous dire ce que je devins à sa veuë, c' est
une chose du tout impossible, mais je vous
puis bien asseurer que je fusse mort alors

subitement, si l' on pouvoit mourir de douleur
et de honte.
Aussi-tost je m' avançay du costé qu' elle devoit
descendre, afin de luy presenter la main,
mais elle ne voulut point se servir de moy, et
lors que je pensay la suivre en son appartement
afin de me justifier, elle commanda
qu' on fermast la porte. Tellement que sans
avoir fait aucune faute, je me vis puny d' un
supplice épouvantable. Je ne perdis point toutefois
l' esperance de flechir cette belle inhumaine, et
tirant conseil en ma confusion d' un
assez bon proverbe qui porte que *qui quite la
partie la pert* , je me resolut à me tenir toute
l' après disnée jusqu' au soir à la porte du cabinet
de ma maistresse. Sa favorite en sortit
quelque temps après, et me voyant sur le
degré posé comme un terme, elle me dit en
passant que je ne m' affligeasse pas, et que
nous avions à gouverner un esprit assez difficile,
et qu' il falloit gagner par adresse et par
patience ; et lorsqu' elle vint à rentrer dans ce
temple qui m' estoit clos, elle me promit encore

p155

de m' y favoriser de ses suffrages. Environ
une heure et demie après, ce bon genie,
qui m' avoit si genereusement offert ses conseils
et son assistance, entrouvit la porte
pour passer vers l' appartement de la dame de
la maison, et sortant brusquement me fit
signe que j' entrasse dans le cabinet. Ma maistresse
y estoit demeurée toute seule, et je ne
pouvois mieux prendre mon temps pour faire
l' effort qui me remit en ses bonnes graces. Je
l' experimentay à l' abord fort severe, mais
l' aspreté de son coeur fut à la fin adoucie par
la force de mes protestations, et par la quantité
de mes larmes. La premiere chose qu' elle
me dit en me repoussant de la main, comme
je me jettois à ses pieds pour luy demander
pardon, fut à peu près en ces paroles : *quoy,
mechant, avez-vous bien la hardiesse de vous presenter
devant mes yeux, après la trahison que vous
m' avez faite ? Avez-vous quelque autre sorte
d' infidélité à commettre qui vous donne ainsi
l' impudence de me desnier la derniere ? Pouviez-vous
en estre mieux convaincu ? Voulez-vous reprocher mes
yeux qui l' ont veuë, et me faire passer cette vérité
pour quelque vaine illusion ? N' estes-vous pas devenu
publiquement l' esclave enchainé de ma cousine ?*

qu' avez-vous fait de l' escharpe qu' elle vous vient d' envoyer ? Ce n' est pas une faveur à vous faire honte, puisque vous faites gloire de la servir en me desobligeant au dernier point ?

p156

je laissay passer toute cette impetuosit , puis quand elle m' eut fait ces reproches, je luy soustins hautement que j' estois innocent de toutes ces choses, et luy fis tant de sermens que je ne trempois point dans cette pratique, que cet esprit revint enfin. Le soupçon s' estoit rendu bien fort en son ame, mais les marques de l' affliction qu' il me donna furent assez fortes pour le destruire. Bien loin que la bonne volonté qu' elle avoit pour moy diminuast par cette aventure, elle s' augmenta de beaucoup ; mon amour outragée   tort leva tout   fait le masque, et me fit dire   ma belle maistresse ce que je luy avois cel  de ma naissance jusqu' alors ; elle apprit ce jour-là comme j' étois nay gentil-homme, et dans quels honneurs j' avois esté eslevé. De plus, comme la jeunesse est audacieuse et fole, tenant bien souvent pour des biens solides les biens qu' elle ne possede qu' en esperance, j' osay l' asseurer qu' avant qu' il fut trois mois je la viendrois demander en mariage   ses parents, avec un equipage, et un esclat qui seroit esgal   ceux des plus grands d' Angleterre. Et j' estois si simple de me promettre toutes ces prosperitez sur la parole de l' alchimiste que je ne revis plus jamais. Cependant ma maistresse fut

p157

toute persuadée de mon mérite et de ma fortune   venir, et s' imprima si bien l' opinion que je luy en avois donnée, qu' elle ne fit plus aucun scrupule de s' abandonner   m' aymer, ne me regardant pas seulement comme un domestique agreable, mais me considerant

p158

mesme comme quelque seigneur deguis , qui

la devoit bien-tost espouser. Depuis cette conference nous en eusmes beaucoup d' autres agreables et secrettes, et ce qui faillit à me perdre, c' est qu' à la faveur de nos esperances imaginaires elle fit esclater de là en avant une affection trop visible.

PARTIE 1 CHAPITRE 32

Comme le page disgracié fut empoisonné. Depuis ce jour qui me fut heureux et mal-heureux tout ensemble, ma maistresse s' avisa de mille inventions pour faire que je fusse incessamment en sa presence ; elle ne prit plus la peine de donner des commissions à son escuyer, afin que j' eusse lieu de la servir à table ; elle luy commanda d' autorité absoluë de me laisser exercer sa charge, et cet homme si mal traité par cette belle se resolut à s' en venger par ma mort. Un soir que je ne m' estois pas trouvé à l' heure du souper, m' estant arrêté trop longtemps vers le logis où devoit arriver le philosophe, et qu' on m' avoit apporté

p159

à manger en ma chambre, je fus tout estonné qu' après avoir avalé tant soit peu d' une salade qu' on m' avoit servy, je sentis une estrange cuisson dans ma gorge, et dessus ma langue, les lèvres me devindrent enflées, et la fièvre me saisit du mesme temps. Ce prompt et violent effet ne laissa personne en doute que je n' eusse avalé quelque poison, et ceux qui avoient interest à ne l' avouer pas si franchement que les autres, disoient au moins qu' il s' estoit fortuitement trouvé quelque aragnée pamy les herbes de la salade. Cependant il falut recourir aux remedes : on me fit avaler de l' huile tiede, afin de m' exciter à vomir. Mais comme le medecin de la maison me voulut presenter dans une cuilliere je ne sçay quelle espece d' antidote, j' allay me ressouvenir qu' il me restoit encore de la poudre

p160

merveilleuse du philosophe, et je ne voulus point

prendre d' autre contre-poison. Si tost que j' en eus pris trois ou quatre grains, j' en ressentis promptement le miraculeux effet, et le venin quitta la place à cette vertueuse composition. Je demeuray seulement lassé du grand effort que j' avois fait, et les lèvres aucunement enflées et noires, ce qui m' obligea de garder la chambre ; car je ne me pouvois resoudre à me produire devant ma maistresse en un si desagreceable estat : mais elle ayant appris cette avanture, ne differra gueres à me venir voir. Elle fit semblant de se vouloir aller promener avec sa favorite sur une grande terrasse qui estoit auprès de ma chambre, et de là s' introduisit à me venir voir, pour me consoler de cette disgrace et me tesmoigner combien elle y prenoit de part. Je ne pûs gueres luy répondre que des yeux, à cause de l' incommodité qui me restoit, et les siens me repartirent souvent avec des larmes. Ensuite de cette visite, elle vouloit faire faire une exacte et rigoureuse recherche de ce manifeste empoisonnement, fulminant contre les auteurs de ce malheureux attentat : mais sa favorite plus judicieuse que elle ny moy, la détourna de ce dessein, luy faisant connoistre que cette recherche seroit vaine, et qu' elle ne serviroit qu' à faire découvrir des choses qu' il estoit besoin de tenir cachées. Le meilleur

p161

pour nous fut de dissimuler ce crime, et d' empescher mesme que ce bruit ne vint jusqu' aux oreilles de la bonne mere. Durant cette indisposition ma belle maistresse m' envoya de son cabinet quantité de confitures, et commanda toujours à sa favorite de m' apporter à manger elle-mesme des plats qu' on luy avoit servis, et pour me tesmoigner davantage la tendresse de son amour, elle me vint apporter un soir pour me regaler une quantité de petits bijoux de pierrerie avec un brasselet de ses cheveux qui avoit pour fermoir une table d' emeraude fort belle, que j' acceptay plutost en consideration de la main qui me les donnoit, que pour l' estime de leur richesse, faisant peu d' estat de toutes ces besongnes de prix, lors que je songeois aux immenses thresors que j' attendois du philosophe. Aussi piqué de vanité, et souhaitant de respondre bien-tost prodigalement aux liberalitez de ma maistresse,

je ne passois gueres de jours sans
envoyer deux ou trois fois chez le marchand,
où ce merveilleux homme se faisoit attendre,
et je commençois d' estre en peine de ce qu' il
ne se rendoit point à Londres au temps qu' il
m' avoit promis, veu qu' il y avoit plus de
trois semaines que j' avois marqué le logis.

PARTIE 1 CHAPITRE 33

p162

Le parlement du page disgracié avec sa
maistresse, et comme il receut une lettre
de sa cousine.

La mere de ma maistresse n' estoit venue à
Londres que pour y voir la decision d' un
grand procez, et toutes ses affaires estant
faites elle se delibera de s' en retourner en une
de ses maisons, qui est un superbe chasteau
situé sur le bord d' un ruisseau vers la frontiere
d' Escosse, et je fus tout surpris un soir
que la favorite de ma maistresse me vint
avertir qu' il falloit se tenir tout prest pour
partir le lendemain.

Cette nouvelle me troubla fort, je ne pouvois
me separer de ma maistresse de la moindre
distance du monde sans mourir, et je ne pouvois
aussi m' éloigner sans beaucoup de difficulté
du lieu où reposoit l' esperance de mes
richesses imaginaires. Je n' avois pas la force
de demander à demeurer, et n' estois point
capable de partir sans une extresme melancolie.
Enfin le plus fort l' emporta, je me mis
en carrosse avec ma maistresse, après avoir
laissé toutesfois des ordres et de l' argent, afin
qu' on me vint avertir quand le philosophe

p163

chimique seroit venu. Je ne vous ay point dit
avec quels empressemens la cousine de ma
maistresse s' informa de moy tout le temps
que je fus malade, ny combien de fois elle
envoya son page à nostre logis, sans qu' il pût
trouver moyen de me voir à cause des precautions
qu' on y apportoit ; je vous diray

seulement que dès que nous fusmes sortis de la ville, un homme à cheval courut après nous, dont le visage n' estoit connu d' aucune personne de nostre train. Ce courrier s' informa tout haut d' un jeune garçon françois qui devoit estre dans cette troupe, disant qu' il avoit un paquet de lettres à luy donner qui venoient nouvellement de France. Je l' entendis de la portiere où j' estois, et luy fis signe que c' estoit à moy qu' il devoit donner le paquet, tirant en mesme temps de ma poche quelque piece d' or pour le recompenser de sa peine. Il me donna les lettres, et le carrosse s' étant arrêté par le commandement de ma maistresse, il me dit que c' estoient des nouvelles de consequence qu' on luy avoit fort recommandées, et qu' il viendroit jusqu' à la disnée pour apprendre si j' aurois rien à luy commander là dessus. à ces paroles mon coeur fut tout soulevé de joye, je crus que c' estoit absolument mon philosophe qui estoit venu, et dont on me donnoit avis, et je fus sur le point de faire instance à ma belle maistresse de me faire donner le cheval d' un de ses domestiques qui prit ma place, attendant que j' allasse

p164

faire un tour jusqu' à Londres. Ma maistresse s' apperceut bien de mon inquietude, et portant avec peine mon impatience, me commanda d' ouvrir mes lettres : je ne tarday gueres à luy obeïr, et les ayant dépliées je les parcourus de la veuë en un moment, et devins tout pasle à cette lecture. Ma maistresse s' en apperceut, et me demanda quelle mauvaise nouvelle j' avois reçue, qui me changeoit ainsi le visage : mais je luy repartis avec beaucoup de couleur qui venoit d' une jeune honte, que c' estoit des lettres de ma mere, qui estoit un peu indisposée. Comme j' eus replié ma lettre pour la serrer diligemment, cette belle en voulut lire le dessus, pour voir la maniere du caractere, ou pour connoistre quelles qualitez on me donnoit : je luy presentay librement, et dès qu' elle eut veu le dessus, elle se douta aussitost de ce qu' il pouvoit y avoir dedans, et de la part dont elle venoit. Cependant elle me la rendit, et dissimula adroitement le soupçon qu' elle en avoit pris. Pour me surprendre toutefois, et verifier mieux mon infidelité, elle me demanda toujours de fois à

autre quelque chose touchant cette lettre, tantost d' où elle estoit dattée, puis quelle estoit l' indisposition de ma mere, et quelles autres nouvelles elle me mandoit de celles que je pouvois luy dire avec bien sceance ; à tout cela je respondais avec trouble et confusion, ma rougeur redoublant toujours, et la peine où ma maistresse me mettoit par ses

p165

interrogations fut si grande, qu' elle en eut pitié, reconnoissant bien que c' estoit me mettre à la torture que de parler sur ce sujet. Enfin nous arrivasmes en un certain chasteau, où le disner nous attendoit ; et en attendant que l' on mit sur table, je demanday une escrtoire et du papier au dependier pour renvoyer avec response le messenger qui m' avoit suivy. Comme j' escrivois en secret dans une chambre écartée, ma maistresse me vint surprendre, et ne me donnant pas le loisir de serrer la lettre qui estoit ouverte sur la table, elle trouva qu' elle estoit ainsi.

j' ay creu vous avoir assez tesmoigné mon affection pour meriter de vous quelques marques de ressentiment. cependant j' ay languy huict jours en attendant de vos nouvelles, sans avoir eu le bien d' en apprendre ; j' avois à souhaitter que vous m' eussiez esté toujours invisible, comme vous l' estes à tous mes gens, et que je n' eusse pas conceu les esperances qui m' ont trompée. Si vostre silence pour moy est affecté ne le rompez point, mais s' il est forcé par quelque rigueur estrangere, cherchez les moyens de me faire sçavoir de vos nouvelles, ou trouvez ceux de me venir voir, puis que je suis avec passion, vostre affectionnée servante, et meilleure amie.

ma maistresse leut cette lettre avec un peu d' émotion, y reconnoissant d' abord l' affection

p166

de sa cousine ; mais comme elle n' y vid point de marques que j' eusse de grandes intelligences avec elle, elle ne me fut pas difficile à satisfaire ; tout ce dont elle se plaignoit, c' est que je ne luy eusse pas découvert la chose, et qu' au contraire je luy eusse déguisé ce mystere

avec des mensonges. à ces reproches, j'opposay la reverence que j'estois obligé de porter à toutes celles de son sexe, et cette sage et inviolable discretion que les honnestes gens ont accoustumé de conserver pour les dames, tellement qu'elle receut cette excuse, et m'ordonna seulement pour penitence d'écrire ces mots à sa cousine :

responce du page disgracié à la cousine de sa maistresse.

encore que vostre merite soit rare, et que vos bontez pour moy soient grandes, je vous supplie très-humblement

p167

de ne vous estonner pas si les ressentimens que j'en témoigne sont mediocres : la maistresse que je sers est telle qu'elle m'oste tout moyen comme tout loisir d'y respondre. C'est pourquoy vous me feriez en vain l'honneur de m'obliger par tant de soins, puis qu'à peine je me trouve capable de prendre assez de temps pour vous escrire que je suis,

votre très-humble serviteur.

ainsi l'expedition du courrier fut faite, et ma maistresse eut la malice de vouloir que je le despeschasse devant elle, soit pour observer si je l'entretiendrois long-temps, ou pour avoir la satisfaction de voir le mespris que je faisois de ce message.

PARTIE 1 CHAPITRE 34

Les présens que le page disgracié receut de la part de sa maistresse, ainsi qu'ils faisoient voyage ensemble.

Nous continuasmes paisiblement nostre voyage ; et durant ce temps j'entrepris de conter à ma maistresse tout ce que j'avois leu de

p168

l'Astrée. Personne n'ignore que c'est un des plus sçavans, et des plus agreables romans qui soient en lumiere, et que son illustre autheur s'est acquis par là une reputation merveilleuse. J'en entretenois tous les jours cinq ou six

heures ma maistresse sans que ses oreilles en fussent fatiguées, non plus que celles de sa favorite, et c' estoit un charme dont j' endormois la mere et une de ses confidentes, afin qu' elles ne peussent prendre garde aux oeillades que nous nous lancions, et aux petits mots que nous nous disions souvent à l' oreille. Cependant l' escuyer qui m' avoit empoisonné, et qui poussoit souvent son cheval par curiosité devant la portiere où j' estois, enrageoit de toute

p169

sa force d' appercevoir l' estat de ma gloire, et de la bonne intelligence où j' estois avec cette belle maistresse, qu' il adoroit secretement, et dont il n' estoit point favorisé. Je luy voyois souvent lever les yeux au ciel, et faire d' estranges grimaces, et quoy que je me doutasse bien que c' estoient autant d' imprecations qu' il faisoit pour moy, je ne me pouvois empescher d' en rire. Un soir que nous estions arrivez au giste en un certain chasteau qui appartenoit à un des parens de la maison, et où nous devons sejourner deux ou trois jours, un garçon irlandois du logis qu' on m' avoit donné pour me servir, me vint avertir qu' on avoit fait apporter à ma chambre une male qui n' estoit point à moy, me demandant si je voulois permettre qu' il la receut ; et comme j' estois en peine de ce que ce pouvoit estre, la favorite de ma maistresse nous entendit, et me dit en riant que je ne trouvasse point cela estrange, et que c' estoient des hardes qui appartenoint à un de ses meilleurs amis. Je luy fis beaucoup de civilitez sur cette declaration, et commanday aussi tost à mon valet de prendre le soin de cette valise ; mais comme je me fus retiré pour m' aller coucher, cette mesme personne m' en envoya les clefs, et me fit dire que tout ce qui estoit dans ma chambre estoit à moy. Je me trouvay tout surpris à cette nouvelle, et voulus voir quelles estoient ces hardes dont je ne me souvenois point : j' ouvris aussi tost le coffre et trouvay dedans deux habits

p170

fort beaux et pliez bien proprement avec leur

petite oye fort esclatante ; je defis encore plusieurs paquets, où il y avoit une quantité de linge, et dans une boîte quarée qui estoit de celles qu' on fait en la Chine, couverte de laque

p171

luisante et d' or, je trouvay des bouteilles magnifiques d' essence et de poudre de senteur ; parmi ces choses je découvris une boîte de pourtraict couverte de diamans, dans laquelle estoit représentée la divinité que j' adorois, et le pourtraict étoit couvert d' un petit papier fin, plié en quatre, dans lequel je trouvay ces mots :

si vous considerez ce present par sa seule valeur, vous n' en ferez gueres d' estat ; mais si vous prenez garde en le recevant à l' affection de celle qui vous l' envoie, vous ne le mepriserez pas ; portez ces choses pour l' amour de moy, qui veut tousjours porter vostre image dans mon âme.

ce billet n' estoit point signé, mais il estoit accompagné d' un certain chiffre que je connoissois, et que ma maistresse avoit gravé cent fois devant moy sur les vitres de la fenestre avec la pointe d' un diamant. Je baisay long-temps et l' escriture et ce pourtrait, et fus tout émeu du ressentiment d' une amour que je reconnoissois si soigneuse et si tendre. Cependant comme on ne trouve pas les roses sans espines, je ne pus gouster entierement

p172

cette joye, sans quelque espece de desplaisir, m' inquietant pour lors plus que jamais du retardement du philosophe, dont je souhaittois l' arrivée avec passion, afin de l' obliger à me faire part de ses excellens secrets pour avoir après le moyen de me ressentir des generositez de ma maistresse, et faire aussi de grandes liberalitez à sa favorite.

PARTIE 1 CHAPITRE 35

D' une favorable nuict ou le page disgracié receut d' autres gages de l' affection de sa maistresse.

Dés que ma maistresse me peut estre visible,
je ne manquay pas de m' en approcher, pour
luy rendre de très humbles graces de ses presens,
mais elle me ferma la bouche dés que je
commançay d' en parler, de peur que je fisse
souffrir sa modestie, ou que cela ne me donnast
quelque espece de confusion. J' admiray
dans cette genereuse discretion ces sentimens
d' ame bien née, et depuis j' ay fait là-dessus
des reflections qui ne sont point à la gloire de
ces grands, qui ne considerent qu' eux-mesmes
et leur vanité, lors qu' ils font quelque liberalitez :
et qui departent souvent des biens-faits

p173

sans obliger parfaitement ceux qui les
reçoivent. Après avoir receu beaucoup d' importunitez
ils donnent une espece de pain
meslé de pierres, et qui seroient bien faschez
de ne point affliger par leur insolence ceux
qu' ils pretendent gratifier par vanité.
Ma maistresse passa presque tous les jours
sans vouloir prester l' oreille aux choses que
je pensois luy dire tout bas, et me fit tousjours
connoistre que je ne luy pouvois rien
dire sur cette matiere, sans luy donner trop
de confusion ; enfin je vainquis sa resistance
en luy faisant signe que je luy voulois parler
de son pourtrait, qui estoit d' une miniature
excellente, et où le peintre avoit employé tout
son art, à faire connoistre que sa beauté ne
pouvoit estre jamais flatée. Nous eusmes de
grands discours sur ce sujet, qui fut tousjours
un combat entre mon amour et sa modestie ;
mais son honneste retenuë fut contrainte
de se rendre, et de laisser triompher
mon zele, et ne me pouvant alors faire une faveur
plus grande, elle me donna sa main à
baiser, faisant semblant de la vouloir mettre
contre ma bouche pour me faire taire.
Cependant tous ceux de la maison, excepté
l' escuyer qui me haïssoit fortement, venoient

p174

considerer l' habit neuf que j' avois pris ce jour
là, et me trouvant si bien vestu me demandoient
le nom de mon tailleur, et s' il estoit anglois

ou françois, ce que m' avoit cousté ma petite oye, et beaucoup d' autres choses, à quoy j' avois grand peine à respondre. Ma maistresse et sa favorite mesme se mesloient aussy de m' en dire quelque chose, pour faire croire aux autres qu' elles n' en estoient pas mieux informées, mais elles ne m' en disoient qu' un mot en passant.

Le soir de devant le jour de nostre depart de ce beau chasteau, où nous avons esté traitez avec beaucoup de magnificence, ma maistresse se retira de fort bonne heure, se trouvant fatiguée des complimens qu' elle avoit receus de tous les nobles du voisinage : et possible qu' elle faisoit scrupule en ma faveur d' escouter plus long-temps quelques seigneurs qui la cajoloient. Dés qu' elle fut dans son lict elle m' envoya querir par sa favorite, qui me dit tout haut en presence de sa mere, qui s' appuyoit sur mon bras, que sa maistresse ne pouvoit dormir, et que je luy vinsse dire quelque histoire, qui pût servir à cet effet.

La bonne mere à qui la santé de sa fille estoit precieuse, m' en donna tout aussi-tost la permission, sans y trouver rien à redire, et je fus conduit par la main vers le comble de mes delices. Je ne vous diray point ici des choses qu' on peut mieux ressentir que dire, et que l' on n' est pas digne de ressentir, lors qu' on est capable d' en parler. Je fus six ou sept heures sur un genou dans une ruëlle de

p175

lict, recevant toutes les honnestes faveurs qu' on peut donner pour gages d' une honneste amour. Il y eut de part et d' autre cent protestations reïterées d' une fidelle passion, mille objections faites par la crainte, et dissoutes par l' amour, et toutes ces inquietudes eurent leur repos sur la fermeté d' une foy donnée et receuë. Je ne

p176

me retiray point d' auprès de ma maistresse qu' après en avoir obtenu beaucoup de solides preuves d' une inviolable affection ; je luy dis quantité d' adieux, par qui nostre conversation ne fut point rompuë, pource qu' elle me

retenoit encore après, ayant toujours quelque chose à me dire ; et si sa favorite qui mouroit d'envie de dormir, ne fut point venuë nous avertir qu' il estoit bien tard, le jour nous auroit pris ensemble.

PARTIE 1 CHAPITRE 36

Le sejour que fit le page disgracié en la maison de sa maistresse, et quelle estoit l' habileté de sa favorite.

En suite de cette heureuse nuit j' en eus beaucoup d' autres agreables, sans avoir aucune inquietude, fors celles que me donnoit la grandeur de ma felicité, et l' impatience où j' estois d' apprendre des nouvelles de mon philosophe, qui me sembloit si necessaire à faire reüssir mes amoureuses entreprises. Lors que nous fusmes arrivez en cette belle demeure, où nous devions sejourner trois ou quatre mois, nous eusmes plus de liberté de nous voir et de nous parler, que lors que nous estions à la ville. Ma maistresse disoit à sa mère

p177

qu' elle avoit peur de devenir trop grasse, et pour ne tomber point dans cette incommodité dont elle feignoit estre menacée, elle faisoit habitude de s' aller promener dès le matin dans un grand verger qui s' estendoit en terrasse sur les bords d' une petite riviere. J' estois toujours appelé pour l' accompagner en cet exercice, tant pour l' ayder à marcher, que pour la divertir tandis qu' elle se promenoit. Sa favorite sçavoit fort bien les sentimens que sa maistresse avoit pour moy, et je n' avois point feint de luy dire confidemment que j' estois de fort bonne naissance, que j' avois été nourry parmy des princes, et que ma fortune n' estoit point si mauvaise, que je ne luy puisse bien donner dix mille escus, avant qu' il fut cinq ou six mois, sans que cela m' incommodast, ou que je fisse un grand effort, et je croyois ces choses là si veritables que je ne l' en asseurois pas faiblement.

Ces fausses images qu' elle receut, comme je me les estois imprimées, la rendirent fort facile à m' obliger, et à me servir. Cela fut cause en partie qu' elle se dispensoit souvent

de venir servir de tiers, où elle voyoit que nous serions bien aises de n' estre que deux. Et lors que nous nous estions esgarez bien avant dans ce grand jardin, où il y avoit du bois fort touffu, cette adroite fille tournoit quelquefois la teste vers quelque grand arbre, dont elle estoit un assez long temps à considerer la beauté, pour me donner la hardiesse

p178

et le loisir de recevoir quelque faveur de ma maistresse. Une autre fois que nous estions assis sur l' herbe auprès d' une fontaine fort solitaire, et qui estoit au centre d' un petit dedale, elle faisoit semblant de s' endormir au bruit de l' eau, et c' estoit pour n' estre point suspecte à deux personnes bien eveillées. S' il arrivoit quelquefois que ma maistresse voulut jouer à une election de serviteurs, qui se fait par sort avec des brins d' herbe, elle faisoit toujours que j' estois pris pour le mieux aymé, et quand ma maistresse rougissoit, et faisoit semblant qu' elle trouvoit mauvais qu' elle m' eut proposé entre ses galans, cette spirituelle confidente ne s' en excusoit que mollement, et disoit pour raison que j' estois un estranger, dont on ignoroit ma naissance, et qu' elle avoit un certain soupçon que je valois bien des seigneurs, dont on faisoit beaucoup d' estime. Ainsi mon amour en voguant avoit le vent et la marée, et je voyais desja le port, lors qu' il s' éleva des vents contraires, qui me firent perdre ma route, et me porterent sur des escueils, où je faillis à faire naufrage.

PARTIE 1 CHAPITRE 37

p179

Le procedé qu' eut le page disgracié avec l' escuyer de la maison. Il y avoit desja huit jours que nous nous estions establis dans cette maison enchantée, sans que j' eusse receu aucunes nouvelles de Londres, et rien ne troubloit la douceur de

mes songes que l' importun desir que j' avois de revoir mon philosophe chimique, qui, ce me semble, estoit tel en effet que ces chimeriques esprits, qu' on a surnommez Rose Croix, se sont insolemment vantez d' estre. La favorite

p180

de ma maistresse m' estoit venu voir un matin comme je m' habillois en ma chambre, et faisant semblant qu' elle vouloit voir quelque chose dans un de mes coffres, elle y mit une bourse de peau d' Espagne, où il y avoit cent jacobus, qu' elle m' apportoit de cette façon par le commandement de sa maistresse. Je crus qu' il ne seroit point mal à propos d' employer une partie de cet argent à m' assurer parfaitement de la prompte arrivée de mon homme. Je fis perquisition pour cet effet d' un messenger qui fut propre, et j' en trouvay bien-tost un assez intelligent et bien fidele ; c' estoit un homme marié, mais qui avoit voyagé toute sa vie, et qui n' eut pas de peine à quitter sa femme et enfans pour me servir, voyant que je luy donnois d' abord vingt livres sterlins, et que je le deffrayois encore durant son voyage et le sejour qu' il feroit à Londres. Il me promit qu' il se logeroit auprès du marchand chez qui le philosophe devoit prendre son logis, et qu' il en useroit si bien, faisant connoissance avec quelqu' un de ses domestiques, qu' il seroit adverty des premiers de l' arrivée de cet estranger. Le temps qu' il devoit attendre à Londres estoit l' espace de huict jours, mais je m' avisay de luy mander par un autre messenger qui s' en alloit au mesme lieu, qu' il fust plustost là quinze jours, que de revenir sans m' apporter des nouvelles assurées de l' homme que je demandois.

p181

L' esperance que j' avois de ce costé là m' avoit tellement enflé de vanité, que je ne me connoissois plus moy-mesme, et je m' estois mis si avant dans l' esprit que j' allois devenir grand seigneur, que je ne vivois plus comme un page disgracié. J' estois devenu beaucoup plus long à m' habiller qu' à l' ordinaire, affectant ridiculement

une propreté qui ne m' estoit point naturelle. Je portois tant de plumes au tour de mon chapeau, qu' il sembloit que ce fut une capeline. Je marchois d' un pas aussi grave que si j' eusse esté quelque senateur, et tirois souvent ma main de mon gand, comme pour toucher à mes cheveux, et c' estoit seulement pour faire voir qu' elle estoit belle, ou pour faire montre d' un beau diamant que m' avoit donné ma maistresse. Cette sottise vanité m' eut rendu tout à fait insupportable à tous ceux de nostre maison, n' eut esté qu' elle estoit accompagnée d' une humeur assez franche et liberale ; il n' y avoit pas un domestique qui m' eut fait quelque plaisir en vain, et je servois avec chaleur dans les occasions qui se presentoient ceux qui m' avoient traité seulement avec quelque civilité. Vous allez entendre comme il est quelquefois avantageux d' avoir de bonnes qualitez parmy de mauvaises, et que ce n' est pas un art inutile que celuy de se faire aymer.

Un matin que ma maistresse dormoit encore, et que sa confidente n' estoit point sortie de sa chambre, j' allay me promener en

p182

resvant dans une prairie que l' on void au pied du chasteau, et d' aventure les serviteurs du logis avec l' escuyer jaloux y jouïoient au balon en partie ; je croy que leur jeu n' estoit pas de grande consequence, mais l' escuyer prit au criminel une action que je fis sans y penser ; c' est que le balon venant à moy, qui pensois profondement à autre chose, je le repoussay d' un coup de pied, et luy fis par là perdre une chasse ; il vint à moy pasle de colere, et me regardant avec des yeux pleins de furie, me fit un grand discours où je n' entendois que fort peu de mots. Je luy respondis à tout cela que je ne pensois pas à luy nuire, ny à le servir, encore que j' eusse plus de sujet de faire l' un que de me porter à l' autre, et là dessus je le laissay faire ses imprecations et ses murmures. J' avois desja perdu le souvenir de cette mauvaise humeur, et me promenant derriere une saulsaye, qui estoit assez éloignée des jouëurs de balon, je m' estois remis dans le train des premieres rêveries : lors que j' entendis la voix d' un homme qui m' appelloit de toute sa force ; je

me retournay pour le voir, et reconnus que c' estoit un jeune officier de ma maistresse, qui me venoit avertir d' une partie qui estoit faite pour me tuër ; l' irlandois qui me servoit, arriva aussi-tost auprès de moy, qui me confirma le mesme avis, et me pressa de remonter dans le chasteau, de peur qu' il ne m' arrivast quelque disgrâce. Mais comme la jeunesse

p183

a le sang bouillant, et donne ordinairement à l' esperance, plus qu' à la crainte, je ne vouldus point me retirer, de peur que l' escuyer ne prist avantage de ma retraite ; encore qu' il vint à moy le plus fort. Et je fis paroistre une resolution si ferme à ceux qui me conseilloyent la fuite, qu' ils se resolurent à mesme temps à mourir avec moy, plustost que de souffrir qu' on m' assassinast. Sur ce temps l' escuyer parut accompagné de quatre domestiques de sa cabale, et leur criant en sa langue main basse au françois, vint à moy l' espée à la main ; les deux garçons qui me vouloyent servir, me voyant aller à luy avec assez de hardiesse, s' opposerent aux autres, en faisant grand bruit ; pour moy qui ne manquois pas de disposition et d' adresse, et qui me sentoie le coeur enflé de je ne sçay quelle envie de bien faire en cette occasion, afin que cette action respondist à la bonne estime que l' on avoit conceuë de moy, je serray mon homme de prés. Le lâche dessein qu' il avoit fait de me prendre avec avantage, me rendra moins suspect de vanité, si je dis qu' il lascha le pied devant moy, ne se voyant pas assisté de ses compagnons au point qu' il se l' étoit promis. Par mal-heur pour luy il reculoit toujours vers le bord de la riviere qui estoit proche, et je le pressay si fort qu' il y tomba de son haut ; à l' instant de sa cheute je tournay teste vers les autres qui estoient aux mains ensemble, mais qui se battoient de sorte qu' il n' y avoit gueres d' apparence qu' ils se voulussent faire beaucoup de mal. Ils se

p184

touchoient à peine de la pointe de leurs

espées, parlans sans cesse de part et d' autre, comme s' ils n' eussent voulu combatre que de raisons, et lors qu' ils me virent tout seul revenir à eux, les quatre satelites de l' escuyer avoient refroidy leur chaleur. J' appellay mon irlandois, et luy commanday d' avertir promptement ces meschans là, que l' homme qui les avoit employez couroit fortune de sa vie, s' il n' estoit bien-tost secouru, et qu' il s' estoit laissé choir dans l' eau. à cette nouvelle tous coururent vers l' endroit où l' escuyer estoit tombé, pour l' aider à se sauver, et moy je remontay au chasteau pour me faire panser d' un doigt où je m' estois un peu blessé, en allant à la parade de son espée de la main gauche. Tout le chasteau estoit desja averty qu' il y avoit des espées tirées dans la prairie, et que j' y estois meslé, quelqu' un nous ayant aperceu par les fenestres, si bien qu' en entrant dans la court je rencontray la plus grande part des domestiques qui couroient voir ce que c' estoit. Parny cette foule, la favorite de ma maistresse s' avançoit aussi coëffée de nuict, avec deux autres demoiselles, pour empescher ce grand desordre ; et lors qu' elle vid que je n' estois blessé qu' à la main, et qu' elle se fut un peu remise de ce trouble, elle m' obligea de venir dans l' antichambre de ma maistresse, afin que je fusse en lieu de respect, jusqu' à ce que cette émotion de gens mutins fust appaisée ; me disant toutefois pour pretexte, qu' elle avoit d' un baume excellent, qu' il falloit mettre sur mon doigt blessé.

p185

Je ne fus pas si-tost arrivé en ce doux azile, que ma maistresse avertie de cet accident, sortit en peignoir pour me voir, et pour apprendre comme la chose s' estoit passée ; ce que je luy contay en peu de mots, et comme l' action de l' escuyer luy sembla mauvaise, la mienne luy parut toute heroïque. Elle me dit des choses en particulier, sur l' effroy qui l' avoit saisie à ma consideration, qui ne m' estoient pas peu favorables, pour monstres combien mon salut luy estoit cher. Elle fit depuis venir en sa chambre l' officier qui m' avoit servy, et luy donna vingt jacobus de fort bonne grace avec des marques de son estime, qui le devoient encore plus obliger ; mon irlandois mesme vid sa fidelité recompensée d' un autre present qu' on luy

porta de cette part, et quoy que l' on prist quelque soin pour rendre cela secret, toute la maison en fut avertie. Cependant il vint des nouvelles de l' escuyer à une demie-heure de là, et ma maistresse sceut qu' estant tombé à la renverse dans la riviere, il avoit laissé aller son espée, et s' estoit sauvé à la nage à l' autre bord ; que ceux qui l' estoient allé querir avec le bateau, et qui l' avoient observé en le repassant, ne l' avoient trouvé blessé que d' un coup de pointe au visage : mais qu' il estoit tellement stupefié de la confusion de son lasche procedé, qu' il en avoit quasi perdu la parole. Les mauvaises actions portent leur degoust dès qu' elles sont executées, comme les vins gastez ont leur déboire : et pour les ames

p186

que la quantité des crimes n' a point encore endurcies, et qui sont capables de quelque raisonnement, il n' y a gueres de plus grands supplices des fautes qu' elles commettent que leurs remords propres. Après que ma maistresse se fut habillée, elle me donna la main pour descendre en l' appartement de sa mere à qui elle me presenta, comme une personne qui lui estoit fort necessaire, et dont elle faisoit estime, exagerant fort la malicieuse envie que son escuyer avoit conceuë contre une jeune garçon estranger, qui n' avoit point d' autre support que le leur, et qui n' estoit ainsi mal voulu qu' à cause de son trop de merite, et de l' honneste lieu qu' il avoit en leurs communes bonnes graces. La bonne dame à ce discours entra bien avant dans les sentimens de sa fille. Sur tout, elle trouva fort mauvais que des gens d' une nation si superbe, et qui paroist naturellement brave, eussent fait une supercherie honteuse à un estranger vivant avec eux. Et lors qu' elle se mit à table elle fit appeler l' escuyer et ceux de sa cabale pour les en blasmer en presence de toute sa maison ; et comme l' escuyer après avoir essayé de s' excuser devant la mere, me donnant le tort de cette querelle, et qu' il en voulut aussi dire quelque chose à ma maistresse, elle ne luy permit pas de parler, et luy dit en le regardant d' une façon mesprisante :

p187

il vous a bien servy de sçavoir nâger, ce qui luy fut une attainte plus dangereuse que la blessure que je lui avois faite, et qu' il ne me pardonna jamais.

PARTIE 1 CHAPITRE 38

Des felicitez nouvelles du page disgracié,
et du sage avis qu' on luy donna.
C' estoit au temps que le soleil entre au
Lion, et que l' ardente canicule qui l' accompagne,
produit une bruslante chaleur ; il est
naturel à tout le monde en cette saison d' aymer
la fraîcheur, mais il est ordinaire aux
femmes de condition et qui sont d' une complexion
delicate, de la rechercher curieusement.
Ma maistresse qui estoit de celles là,
et qui n' estoit jamais contredite en rien par
sa mere, s' avisa de passer alors les nuicts
delicieusement. Il y avoit dans son jardin
une grotte assez spacieuse, qu' elle choisit
pour en faire un appartement. Elle y fit dresser
un beau lict, dont le tour agreable et leger
estoit de gaze rehaussée d' or, avec son
chiffre couronné de myrthe et de roses ; on y
porta encore le reste de cet ameublement,
excepté la tapisserie, qui ne se pouvoit ajuster

p188

à des parois faites de coquilles en figures de
personnages, qui respandoient tousjours de
l' eau dans de larges coquilles de marbre.
Ce fut en ce lieu delicieux que cette belle
s' establit pour passer agreablement les nuicts,
et la plus grande partie des jours. Sa favorite
et deux autres demoiselles y eurent aussi
pour elles un grand lict caché dans un refondrement
de la grotte, et je receus le commandement
de faire la charge d' huissier du
jardin, et de n' y laisser entrer personne ; ce
qui m' attira de plus en plus l' envie et la
haine de l' escuyer, et de tous ceux qui estoient
jointes d' amitié avec luy. Ma maistresse
avoit fait apporter en ce beau lieu quantité de
livres divertissans, qu' on voyoit au tour de
son lict sur des tablettes suspenduës, mais ils
ne lui servoient gueres que de pretexte pour
se pouvoir entretenir particulièrement avec

moy. Si ce n' estoit que sa mere qui venoit parfois la visiter dans cette fraische demeure, me commandast de la desennuyer en lisant quelque bel endroit de l' histoire.

Mais cela n' arrivoit que rarement, et tous les jours dès que ma maistresse estoit visible, jusqu' à ce qu' elle eust envie de dormir, nous nous entretenions de nostre amour, ou nous nous divertissions à mille petits jeux de son invention, ou de la mienne. Elle donnoit presque toûjours des commissions pour aller au chasteau à ses deux autres demoiselles,

p189

mais pour sa favorite elle ne sortoit guere d' auprès d' elle. Si parfois elle sortoit de la grotte, c' estoit pour travailler à des ouvrages à l' entrée où le jour estoit plus grand, et ma maistresse avoit quelquefois la malice de pousser une porte de fer à jour qui fermoit la grotte, et de tourner à mesme temps un robinet qui faisoit jouer un parterre d' eau sur cette entrée, si bien que la favorite ne pouvant r' entrer estoit contrainte de s' enfuir dans le jardin, jusqu' à ce que ce petit orage fust cessé. Elle s' avisa bien de ces petits stratagèmes, mais comme elle avoit l' esprit fort adroit, et qu' elle craignoit extrêmement de choquer les sentimens de sa maistresse, elle feignoit de les ignorer. Les grands ne veulent pas bien souvent qu' on fasse l' habile auprès d' eux, lors qu' une trop grande penetration dans leurs secrets leur est incommode, et c' est quelquefois une grande adresse, que de leur tesmoigner une stupide ignorance. Cependant estant une fois r' entrée dans la grotte, et trouvant ma maistresse couchée sur son lict, la main estenduë sur son visage, et en l' action d' une personne qui s' abandonne au sommeil, elle soupçonna que ce fut un artifice pour luy cacher quelque émotion, qui pouvoit paroistre sur son teint. Et craignant de nous quelque chose qu' elle ne me declara point, elle me dit seulement à l' oreille en passant auprès de moy : *Ariston, il faut estre sage* ; ces mots me furent dits d' un air capable

p190

de leur donner du poids, mais je n' étois pas d' une humeur ny d' un aage à balancer aucune chose ; mon propre desir me dictoit les conseils que je voulois suivre, et j' estois arrivé dans une si grande erreur, que je tenois toutes les choses agreables pour estre permises.

PARTIE 1 CHAPITRE 39

Les generositez amoureuses de la maistresse du page.

Ainsi je vivois plus heureux dans ma servitude, que les plus grands potentats ne font dans leur souveraine autorité ; je contemplois douze ou quatorze heures par jour une des charmantes personnes du monde dans une demeure enchantée, et je me voyois beaucoup aymé de ce que je voyois icy bas de plus aymable. Dans cette molle volupté, où je n' avois presque rien à desirer, sinon qu' elle fut de longue durée, j' estois quelquefois réveillé de ce paresseux sommeil, par le soin piquant et vif de r' acoster mon philosophe ; c' estoit le solide plege, et le seur garant des promesses que j' avois faites à ma maistresse par amour ou par vanité : et je voyois fort bien que si cet homme me manquoit, je luy

p191

passerois pour un imposteur detestable. Les amans ne se celent rien, car la mesme passion qui leur ouvre le coeur, leur delie ordinairement la langue : j' avois toûjours esperé que mon Artefius me viendroit trouver à Londres, comme il s' y estoit engagé en me quitant avec sermens inviolables, et sur cette esperance j' avois promis à ma maistresse des tonneaux de perles, et de toutes sortes de meubles d' or. Elle avoit un jour voulu aprofondir davantage dans ce secret, et pour me rendre plus considerable auprès d' elle, je lui avois dit que cet excellent personnage qui scavoit operer ces petits miracles, estoit un vieux precepteur mon serviteur domestique, qui m' aimoit extrêmement, et qui ne manqueroit pas de me venir bien-tost trouver, et de me faire tenir de quoy me mettre en un superbe equipage.

De plus, qu' il m' apporterait asseurement
une petite boite pleine de bouteilles d' eaux,
et de poudres si precieuses, que je ne les donnerois
pas pour toute l' isle. Sur tout, je luy
avois parlé de la vertu de l' huile de talc,
qu' elle attendoit avec une etrange impatience,
et pour laquelle ce bel objet se seroit possible
donné lui-mesme. Une après disnée que ma
maistresse revenoit avec sa favorite de l' appartement
de sa mere, elle me surprit comme
j' estois appuyé contre un arbre du jardin,
dans une profonde resverie ; elle m' en retira
doucelement, et ne laissa pas de faire plusieurs

p192

reflections, sur cette humeur melancholique.
à quelques heures de là, elle prit son temps
comme sa favorite travailloit à quelque
lassis à l' ouverture de la grotte, et me demanda
ce qui me pouvoit faire entrer dans le
chagrin, auquel elle m' avoit n' aguere surpris ;
je ne luy celay pas que c' estoit l' apprehension
que j' avois qu' il fust arrivé quelque accident
à mon precepteur, qui ne devoit pas tarder
si long-temps à me venir chercher à Londres.
Et j' ajoustay à cela que s' il faloit que ce personnage
fust mort par quelque mal-heur, je
ne serois pas consolable de cette perte, quand
on me donneroit un million d' or. Cette genereuse
fille me répondit là dessus que je sçavois

p193

fort bien quelle estoit la fragilité des
choses du monde, et le peu d' assurance
qu' on devoit establir sur la vie des hommes ;
qu' elle participeroit à mon desplaisir si mon
precepteur s' estoit perdu, mais que ce seroit
pour ma seule consideration que ce mal-heur
luy seroit sensible, et non pas pour son interest.
Qu' elle estoit née assez grande dame, et
se trouvoit assez riche des biens paternels
pour vivre toûjours en personne de qualité, et
que ne m' ayant jamais consideré pour mon
bien, elle ne changeroit pas de sentimens pour
moi, quand je n' aurois aucune richesse. Qu' au
contraire elle auroit le contentement dans mes
disgraces, de me faire mieux connoistre sa

franchise, et la pureté de son affection desintéressée,
ayant lieu de me pouvoir partager
sa fortune, après m' avoir donné son cœur.
Que ce à quoy elle auroit le plus de regret si
mes précieuses essences estoient perduës, ce
seroit à cette huile de talc si merveilleuse,
qui devoit embellir son teint, mais qu' il me
seroit facile de l' en consoler, pourveu que je
la trouvasse assez aimable. Si ces tendres et
généreuses expressions d' une véritable amour
me touchent, vous pourrez aisément vous
l' imaginer, cher Thirinte, et si j' eus lors
quelque moyen de pouvoir retenir mes larmes.
Je tombay à l' instant aux pieds de ma
belle maîtresse, et les arrosay de mes pleurs
en les embrassant ; mais elle me força bien-tôt
de me relever en m' embrassant étroitement
elle-mesme, et nous demeurâmes après
long-temps nos visages collez ensemble avec

p194

l' eau de nos larmes. La favorite r' entrant
dans la grotte, nous vint separer ; et pour
n' estre pas veus en cet estat, nous nous retirâmes
dans l' obscurité près d' une fontaine
où ma maîtresse feignit de se jouer à me
jetter de l' eau au visage, et c' estoit pour empêcher
que sa confidente ne s' apperceust pas
que j' eusse pleuré.

PARTIE 1 CHAPITRE 40

De l' ordre que le page disgracié donna pour
avoir des nouvelles du philosophe, et
comme il fut empoisonné dans une omelette
sucrée.
à quelques jours de là, je receus un paquet
de Londres, et celui à qui j' avois donné
charge de me venir avertir, quand l' étranger
que je luy avois dépeint viendroit descendre
chez le marchand, fit par cette voye le premier
acte de ses diligences. Il me manda que
le principal maître de la maison s' en estoit
allé à Plemout, pour y faire voile sur un
de ses vaisseaux, et tirer vers la nouvelle
France, où il y avoit des habitations angloises ;
mais que son parent estoit demeuré à Londres

pour prendre garde à son commerce, et qu' il avoit trouvé des personnes de sa connoissance qui luy rendroient bien tost de bons offices selon mon souhait, de sorte qu' il esperoit dès le lendemain que le facteur leur donneroit à disner chez luy. Tellement que ce seroit un moyen pour ne manquer pas nostre homme, en cas qu' il y vint loger ; de plus que s' estant trouvé en la compagnie de quelques domestiques de la tante de ma maîtresse, il avoit veu un page qui l' avoit fort prié de me faire tenir une lettre enfermée avec la sienne dans le paquet qu' il m' envoyoit. Tout cela ne me plut gueres, j' eus apprehension que mon messenger ne parlast de moy à ce facteur, et qu' il me ruinast toute l' affaire, quand il apprendroit à ce jaloux violent quelque sujet de se vanger d' un tort qu' il n' avoit point receu. Cependant j' ouvris la lettre qu' on m' envoyoit de la part de la cousine de ma maistresse, et trouvay dedans ce qui suit :
ingrat estranger,

je vous ay déclaré trop clairement ma bien-veillance, pour ne recevoir de vous que des enigmes au lieu de responses. Si je vous avois aymé pour vôtre visage, vous auriez pû mespriser mon affection, et la soupçonner d' estre brutale ; mais puisque ce fut vostre esprit qui fit naistre ma bonne volonté, vous la pouviez considerer comme une flamme toute pure.

et quelque imagination que vous en eussiez, vous en deviez user avec la civilité que tous les honnestes gens rendent à mon sexe. Essayez d' oublier mon erreur, de mesme que j' oublie la vostre, et vous assurez que si vous perdez le respect, qui m' est deû, vous me donnerez occasion de vous faire perdre la vie.

cette lettre me piqua sensiblement, et je reconnus à la honte qu' elle me fit, que je devois estre moins complaisant aux sentimens de ma maistresse de ce costé-là, puisque je n' en pouvois user de cette façon sans m' attirer de justes reproches. Je supprimay soudain cet authentique tesmoignage de ma procedure incivile, et ne dis rien qu' une partie de ce qu' il y avoit dans la lettre du messenger, à ma maistresse, luy faisant accroire que je l' avois

déchirée en cent morceaux ; de dépit que j' avois eu de n' y trouver point de bonnes nouvelles. Cependant je fus toute l' aprésdinée melancholique, et ma maistresse donnant ordre qu' on luy apportast la collation, commanda qu' il y eust entr' autres choses une omelette au sucre, sçachant que je les aymoïs ; et sans doute la demoiselle qui eut cette charge, fit trop paroistre que ce plat estoit pour moy seul. Les demoiselles de ma maistresse furent les officiers qui mirent le couvert sur une table de marbre posée au milieu de la grote, où nous eûmes huict ou dix plats de fruict ou de pastisserie, sans oublier cette

p197

omelette au sucre qui meritoit bien d' estre oubliée. Ma maistresse dit tout haut en riant de la meilleure grace du monde, qu' il falloit faire une petite débauche, et qu' elle estoit en trop belle humeur pour vouloir souffrir que ma melancholie me durast. Que j' estois suspect d' estre sujet au mal de rate, et qu' elle vouloit que je noyasse ma rate dans de l' excellente biere en beuvant à sa santé. Sa favorite qui estoit veritablement sujete à ce mal, et qui beuvoit par l' avis de son medecin dans un petit baril de bois de tamarin, s' offrit à

p198

me donner à boire dans cette machine. Ainsi nostre secrette débauche commença avec joye, mais elle ne finit pas de mesme façon. à peine eus-je mangé tant soit peu du mets qu' on avoit appresté pour moy, que je trouvay sa douceur cuisante : il s' alluma par cet aliment un grand feu dans ma gorge et dans mon estomac, que je ne sceus jamais esteindre en beuvant, et je me trouvay fort mal, quoy que je me chargeasse à tous coups de la santé de ma maistresse. Cependant rien ne m' estoit suspect en ce banquet, et je ne pouvois m' imaginer qu' on voulût rien produire de mauvais en une si bonne compagnie : mais il y eut un petit accident qui fit connoistre mieux la chose. Ma maistresse avoit sur sa jupe une petite chienne fort jolie, et qu' elle appelloit

sa mignonne, à qui elle donna de mon omelette, et cette sorte de viande fut un peu rude à cette mignonne ; car elle en mourut incontinent après dans le giron de sa maistresse. Cet accident nous allarma tous, et moy tout particulièrement qui dis tout bas à la favorite ma confidente, que j' en tenois absolument, et que c' estoit une nouvelle procedure de mes ennemis : mais elle sans songer à la consequence de ce secret le dit tout à l' heure à ma maistresse, et ce fut une seconde emotion, qui luy fit oublier la premiere. La plus pressante chose à quoy il fallut penser, ce fut à recourir aux remedes, qui n' estoient pas trop éloignez, puis que je les portois sur moy, ayant encore environ trois ou quatre grains de cette poudre qui m' avoit garanty du premier empoisonnement.

p199

Lors que j' eus assuré ma vie avec ce souverain antidote, dont il ne me resta plus rien, ma maistresse tint conseil avec sa favorite pour prendre les resolutions necessaires pour descouvrir et faire punir exemplairement un si detestable attentat, dont elle s' imaginoit bien connoistre l' autheur et les complices. Il y avoit un certain cuisinier au logis qui leur estoit suspect, pource qu' il estoit de la mesme province de l' escuyer, et s' estoit déclaré de ses amis au desordre qui estoit arrivé dans la prairie. Il fut resolu de l' accuser et de le faire saisir au mesme temps que l' escuyer, si la mere de ma maistresse le trouvoit bon : mais pource que cet éclat estoit un peu chatoüilleux, il fut besoin de concerter en quels termes l' on feroit la plainte à la mere, qui estoit une femme grave et judicieuse, et qu' on auroit de la peine à faire agir avec violence.

PARTIE 1 CHAPITRE 41

Comme le page disgracié faillit d' estre assassiné dans sa chambre, et de la prison ou il fut renfermé.

Ma belle maistresse toute troublée de cet accident, me commanda de me retirer en ma chambre en attendant de ses nouvelles, et toute en larmes s' en alla trouver sa mere accompagnée de sa favorite, portant dans son

mouchoir sa mignonne morte. Je ne sçay pas quelle fut leur harangue, mais je sçay bien qu' elle produisit un grand tumulte dans la maison. à quelque temps de là mon irlandois me vint trouver dans ma chambre tout esmeu, et fermant la porte sur luy, m' avertit que je prisse garde à moy, et que l' on parloit en bas de me perdre sur le champ, et me dit ces paroles en bandant et amorçant un pistolet qu' il mit sur la table pour ma deffence. Je me trouvay fort estonné de cette nouvelle, à laquelle je ne m' attendois pas, et beaucoup plus de n' en recevoir point de ma maistresse, qui m' en avoit fait esperer : et comme je m' informay particulièrement à l' irlandois de ce qu' il avoit ouy dire de moy, j' appris que sur le bruit de la mort de la petite chienne empoisonnée, l' escuyer et ceux de son intelligence faisoient une esmeute dans le logis, disant qu' il n' y avoit point de doute que c' estoit moy qui voulant empoisonner leur maistresse avois fait mourir sa mignonne, et qu' il n' y avoit point d' apparence que cela pût venir d' un autre. Que tous les autres domestiques estoient sujets fideles et affectionnez à la maison, qui n' auroient jamais eu la méchanceté d' en vouloir faire perir l' unique heritiere, et que je pourrois bien avoir esté pratiqué par quelques personnes qui avoient interest à cette mort. Ces particularitez me troublèrent fort, je les

trouvay fondées en pretexte, si elles ne l' estoient en raison, et comme je meditois sur ce que j' avois à faire, il s' éleva un certain bruit dans la court qui me fit mettre la teste à la fenestre, et je vis dix ou douze domestiques en bas armez d' espées et de broches, qui s' encourageoient les uns les autres pour venir enfoncer ma porte. Je ne perdus point le jugement en cette occasion, et faisant entendre à mon valet qu' il en falloit aller avertir promptement ma maistresse ou sa favorite, je le mis aussi-tost hors de ma chambre, et fermant la porte sur moy, je me barricaday le mieux qu' il me fut possible. Ceux que j' avois apperceus en bas, ne tarderent gueres à monter l' escalier, mais ils avoient pris conseil en

marchant d' essayer à me prendre sans faire
bruit : tellement qu' estans venus à ma porte
ils y frapperent tout doucement, et moy, qui
connus leur artifice, et qui ne demandois qu' à
gagner du temps, je demeuray dans le silence.
Ils tinrent de nouveaux conseils là dessus,
qu' il ne me fut pas possible d' entendre, pource
qu' ils parloient assez bas, et que c' estoit toujours
en anglois. Enfin un certain domestique
qui escorchoit un peu le françois frappa plus
fort à la porte que l' on n' avoit encore fait, et
m' appellant par mon nom, me dit que j' ouvrisse
de la part de madame, et de sa fille, et
que si je n' ouvris promptement ils alloient
enfoncer la porte. La colere dont je fus saisi
à ce discours faillit à estre cause de ma perte,

p202

et je fus sur le point de retirer un coffre que
j' avois traîné contre la porte pour l' ouvrir,
et me jeter l' espée à la main sur cette canaille ;
mais je pris un meilleur avis, et qui me fut
sans doute plus salutaire : j' ouvris ma fenestre
en menaçant hautement ces coquins, et tiray
le pistolet que je tenois sur les regards d' un
vestibule, où ils s' estoient tous assemblez. Le
coup ne blessa personne, mais il fit assez de
bruit, pour allarmer toute la maison, et rendre
chacun adverty du mauvais tour qu' on
me vouloit faire. Cette audace anima mes ennemis,
et si la porte de ma chambre n' eût
esté bonne, elle eut esté bien-tost enfoncée
tant ils y donnerent de coups de pieds, et je
rechargeois mon pistolet, pour en attendre
l' ouverture avec quelque sorte de satisfaction,
lors que tout à coup je les entendis descendre
les degrez de toute leur force, et bien-tost
après j' ouis la voix de ma maistresse, qui parloit
à sa mere sur ce desordre. Je ne m' estois
point barricadé si promptement que j' essayay
d' ouvrir ma porte dès que cet agreable bruit
eut passé jusqu' à mon oreille. Si-tost que ma
maistresse m' appella, j' ouvris en luy respondant,
et me jettay aux pieds de sa mere pour
luy demander justice. La bonne dame me respondit
sans s' esmouvoir beaucoup, qu' il la
falloit faire à tout le monde, et s' estant assise
dans un fauteuil, me demanda quelle estoit la
cause de ce tumulte ; je luy dis là-dessus tout
ce que mon irlandois m' en avoit appris,

qu' elle interrogea elle mesme, et ma maistresse vouloit toujours parler sur ce sujet, mais sa mere qui tenoit ce qu' elle disoit pour suspect dans cette grande emotion, luy imposoit toujours le silence. Après ces interrogations, la bonne femme me fit passer en son appartement avec elle, et commanda qu' on me fit dresser un lict dans un cabinet de son anti-chambre, afin que j' y puisse estre en seureté, en attendant qu' elle eut donné ordre à cette sedition tumultueuse. Mon irlandois fit porter mes coffres dans ce cabinet, et je receus un commandement de la part de ma maistresse, de n' en sortir pour aucune occasion que ce fust, tellement que si je ne fus assassiné dans cette aventure, j' y fus au moins fait prisonnier, et dans un lieu assez estroit.

PARTIE 1 CHAPITRE 42

Comme la mere de la maistresse du page disgracié agit contre luy au lieu de travailler à faire punir ses assassins.

Il estoit onze heures du soir que je veillois encore, resvant sur la fortune que j' avois couruë : lors que mon irlandois vint gratter tout doucement à ma porte ; je l' entr' ouvris aussi-tost, et pris de sa main un billet où je vis qu' il y avoit ainsi :

on tient un conseil secret où ma maistresse et

moy sommes suspects de vouloir vous favoriser. C' est pourquoy l' on nous en cache une grande partie ; cependant vos amis vous serviront, quand il iroit de leur vie ; asseurez-vous en, et vous deffaites promptement et adroitement de toutes les choses qui vous pourroient nuire, si l' on venoit à vous visiter.

je reconnus d' abord ce billet, pour venir de la part de la favorite de ma maistresse, et bien que l' orthographe en fut tout à fait étrange, j' eus bien-tost déchiffré ce qu' il y avoit de plus essentiel dedans ; je devinay incontinent que ce qu' il falloit oster avec adresse et qui causeroit du scandale, s' il arrivoit que j' en fusse saisi, c' estoit la boëte de portrait,

le brasselet de cheveux, et les bijoux que m'avoit donnez ma maistresse. J'ostay aussi-tost le portrait que j'avois sur moy, et prenant un petit coffre d'acier où estoient quelques jacobus, et le reste de ces bagatelles, je mis le portrait avec cela, et enveloppay le petit coffre d'une chemise de mon valet, qui fut bien liée tout alentour, puis donnay l'ordre à mon irlandois dont la fidelité m'estoit connuë, qu'il allast porter ce paquet au bout d'une certaine galerie qui respondoit sur le fossé, et qu'il jettast par là le paquet, en prenant garde auparavant qu'il ne fust entendu de personne ; et qu'il ne dormist gueres cette nuict, afin qu'à la pointe du jour il trouvast moyen de sortir et d'aller enterrer ce depest en quelque lieu bien écarté. Ce fidele

p205

serviteur comprit fort bien toutes ces choses, et de quelle importance elles estoient, et me donnant le bon soir en pleurant, m'asseura qu'il en feroit bien son devoir : il me dit aussi devant que de se separer de moy, qu'il y avoit beaucoup d'estrangers au logis qui estoient assemblez dans la chambre de la mere de ma maistresse, et que l'escuyer, le cuisinier et deux autres de leur cabale y estoient aussi. Ce qui me mit fort en inquietude, puis que je ne pouvois trouver d'apparence à cette sorte de procedure, veu que j'estois l'innocent persecuté que l'on tenoit comme en prison, lors que l'on tenoit conseil avec mes assassins et mes ennemis mortels. Je me vis bien-tost dans une autre peine, car environ demie heure après, on me vint appeller de la part de madame, et je fus conduit en sa presence dans une chambre où il y avoit douze ou quatorze visages, que je ne connoissois point du tout. La damoiselle qui m'avoit conduit en ce lieu, me fit signe que je me misse sur un genoüil devant la maistresse de la maison pour luy repondre en cette occasion avec bien-seance, et lors elle commença de me demander qui j'estois, et quel estoit mon nom, comme si jamais elle ne m'eut veu. Après que j'eus respondu à ses interrogations, elle m'en fit encore d'autres assez inutiles, puis elle vint à s'enquerir de moy si je n'avois aucunes intelligences à Londres à qui j'escrivisse, et de qui je receusse

des lettres : je repartis à cela que je n' y connoissois
qu' un marchand chez lequel j' avois

p206

logé, à qui je n' escrivois point, et qui ne me
mandoit point de nouvelles : qu' il estoit vray
que j' avois envoyé un homme exprés pour
attendre chez luy un certain estranger de mes
amis, afin de luy donner avis du lieu de ma
residence ; pource que nous avions quelques
affaires d' importance ensemble. à cette responce,
la dame regarda un vieil anglois assis
auprés d' elle, et qui estoit un de ses proches
parens, ainsi que je sceus depuis, et luy s' approchant
de son oreille, luy dit quelques mots
assez bas : là dessus elle reïtera sa derniere
enquete, et me commanda de jurer si
ma response estoit veritable ; je le protestay
avec émotion ; mais elle sousriant de cette
assurance, fit signe qu' on fit avancer une
femme qui tenoit une lettre à sa main que le
vieux seigneur anglois prit, deplia, et leut
tout haut. à la fin de cette lecture, tout le
monde me regarda au visage avec apparence
de colere, faisant une espece de murmure,
qui me fit imaginer qu' on me tenoit pour
suspect de mensonge et d' effronterie, et moi
qui m' asseurois sur mon innocence, et qui
tenois que cette lettre qu' on avoit leuë, estoit
quelque nouveau stratagesme de mes ennemis,
je protestois de mon costé contre cette
méchante imposture. En suite de ces choses,
la dame qui faisoit l' office de juge, me commanda
de me lever, et s' estant levée de sa
chaise presque en mesme temps, elle tint un
nouveau conseil avec le vieillard et deux autres :

p207

puis elle commanda à deux de ses damoiselles
de prendre des flambeaux d' argent,
qui estoient dessus son buffet, et de luy
éclairer vers l' antichambre. Ainsi elle se conduisit
avec quatre de ces estrangers dans le
cabinet où je croyais faussement devoir reposer
cette nuict, mais où je ne fermy pas les
yeux.

PARTIE 1 CHAPITRE 43

De quelle sorte on travailloit au procez du page disgracié, et comment la favorite de sa maistresse le vint visiter. Je ne me troublay gueres de cette visite, dont j' avois desja receu l' avis, croyant avoir donné l' ordre necessaire pour n' estre pas surpris avec rien qui me pût faire tort, mais je me trouvay bien loin de mon compte. J' ouvris mes coffres librement à ces messieurs, qui faisoient office de commissaires, et je ne m' imaginois pas qu' ils y peussent rien trouver qui me deût porter prejudice. Toutesfois après avoir visité par tout, il y en eut un qui s' avisa de fouïller dans les pochetes de mes habits, et qui parmy d' autres papiers qui n' estoient de nulle consequence, trouva la premiere lettre que j' avois receuë de la part

p208

de la cousine de ma maistresse. Elle n' estoit pas signée, mais elle estoit escrite d' un caractere qui n' estoit pas inconnu à la dame, qui presidoit à mon procez. Après qu' elle eut arresté quelque temps ses yeux sur cette escriture, elle me demanda qui m' avoit escrit cette lettre ; je m' approachay pour la reconnoistre, et voyant que c' estoit une lettre de sa nièce, je devins tout rouge, et puis tout pasle de honte et de regret que ce papier fust ainsi tombé mal-heureusement entre ses mains. Cependant il falloit respondre, je n' avois pas le temps d' inventer quelque deffaite, et n' avois gueres d' envie d' en déclarer la verité. Enfin j' avouay que c' estoit une lettre de sa parente, et l' on ne me demanda rien davantage : la dame du logis se retira avec la lettre, s' appuyant sur le bras de son cousin, à qui elle parloit tout bas, et tous les autres les suivirent : pour moy qui eusse bien voulu aussi les suivre en esprit, et entendre bien leur langage, afin de sçavoir particulièrement ce que j' avois à deviner ; comme j' estois dans ces inquietudes, ayant l' esprit combatu de mille differentes pensées, j' entendis un petit bruit à ma porte ; j' allay l' ouvrir incontinent, croyant que c' estoit mon irlandois qui me venoit donner quelque avis ; mais je reconnus que c' estoit la favorite de ma maistresse, qui

s' estant conduite jusqu' à mon cabinet, à la faveur d' une petite bougie qu' elle couvroit d' une main, de peur d' estre apperceuë, me venoit apprendre de grandes choses, dont je n' estois point informé. L' on avoit fait coucher

p209

un homme devant ma porte, pour me garder, qui s' estoit endormy profondement, à qui l' officieuse fille qui me venoit visiter ne prenoit pas garde, tellement que rencontrant ce corps avec le pied, comme elle voulut passer en ma chambre, elle faillit à tomber le nez devant : je soustins sa cheute, et nous fusmes tous deux bien allarmez, quand nous eusmes apperceu cette pierre d' achoppement, qu' on avoit nouvellement posée en ce lieu. Après que Lidame (c' est ainsi que j' appellois la favorite) eut un peu repris ses esprits, elle me conta tout le particulier du changement que j' avois veu dans l' estat de ma fortune. Elle m' apprit que la mere de ma maistresse avoit envoyé querir un de ses parens, qui estoit son voisin de deux lieuës, et quelques autres de ses amis, pour luy prester main forte à faire arrester les coupables du desordre qu' on avoit fait : que tous ces gentils-hommes estans arrivez, elle avoit procedé à faire tenir en lieu seur l' escuyer et tous ses complices, en attendant qu' elle pût voir s' ils devoient estre livrez entre les mains de la justice. En suite de cela, qu' un de ces gentils-hommes qui estoit allié de l' escuyer, et que l' on ne soupçonnoit pas d' estre si fort son amy, l' avoit servy merveilleusement. C' estoit un confident du cousin de la maison, qui s' estant abouché avec l' escuyer s' estoit proposé de le tirer hautement de cette affaire, et de me plonger s' il estoit possible dans un extrême

p210

malheur ; celui-cy sur les fausses relations qu' on luy avoit faites, s' estoit introduit à donner secrettement d' estranges impressions à son amy : il luy avoit protesté de luy faire voir clairement que j' estois un homme aposté pour faire mourir sa parente, et qu' il en rendroit

tesmoignage par des lettres qu' il luy
fourniroit dans peu de temps. Ainsi tous deux
s' estoient employez à jeter des soupçons de
moy dans l' esprit de la vieille dame du chasteau,
et l' avoient instruite du subtil moyen
de me surprendre, et de me faire trouver
menteur, m' interrogeant sur les connoissances
que je pouvois avoir à Londres : l' assurant
que j' avois des intelligences secrettes avec
quelqu' un de la maison de sa belle-soeur, qui
possible m' auroient pratiqué pour faire retourner
de grands biens en leur maison par la
mort de cette heritiere, l' interest faisant faire
tous les jours des projects fort abominables.
Ils avoient sceu de l' escuyer, ou de quelqu' un
de ses complices, comme j' avois envoyé un
homme à Londres pour des affaires de grande
importance, ne lui plaignant point l' argent
pour ce voyage, et que ce messenger avoit
escrit à sa femme qu' il m' envoyoit des lettres
de quelqu' un de cette maison : de sorte qu' estimant
ces conjectures assez fortes pour me
faire tenir pour suspect, ils avoient fait venir
promptement la femme avec sa lettre, et

p211

c' estoit la cause de toutes les grimaces que
j' avois veuës faire durant mon interrogation,
et ce qui avoit porté la mere à faire visiter
mes hardes pour voir si l' on rencontreroit
quelques pieces convaincantes dans mes papiers.
J' escoutay toute cette relation avec un
estonnement merveilleux, mais j' estois toujourns
en impatience de sçavoir ce qu' elles
estoint devenuës, elle et ma maistresse, durant
toute cette procedure. Lidame vint bien-tost
là, m' apprenant que le confident de son
parent, instruit par mes ennemis de l' affection
qu' elles avoient pour moy, s' estoit servy de
tout son esprit et de toute sa faveur pour me
rendre leurs soins inutiles, qu' il avoit travaillé
d' abord à rendre suspect à la mere la
tendresse du naturel de sa fille, qui par une
molle pitié fort coutumiere à celles de son
sexe, et de son aage, pourroit indiscretement
s' opposer à la verification d' un crime de cette
importance : de sorte que par ces raisons ils
avoient porté cette bonne dame à leur faire
un commandement absolu de ne bouger d' un
cabinet, où elle les avoit renfermées, pendant
que l' on travailloit à mon procez ; que tout ce

qu' elle avoit pu faire pour mon service dans cette cruelle conjoncture, c' étoit de m' avoir fait tenir par mon irlandois le billet d' avertissement que j' avois reçu, qu' elle luy avoit jetté dans la cour par une fenestre : après luy avoir fait signe qu' il me l' apportast. Elle me fit encore des protestations de l' ennuy qu' en

p212

avoit eu sa maistresse, et du hazard qu' elle couroit en contrevenant par cette visite aux commandemens severes qu' on luy avoit faits de n' avoir plus aucune communication avec moy, et me pria sur son depart d' attendre avec patience de ses nouvelles.

PARTIE 1 CHAPITRE 44

Les consolations que le page disgracié receut durant sa captivité. Après cette secrette conference, la fidelle Lidame se retira, et je demeuray tout confus et tout outré de douleur dans mon honneste cachot : je m' y promenay jusqu' au jour, parlant en moy-mesme, et faisant quelques fois de si hautes exclamations, que le valet, qu' on avoit commis à ma garde, s' en réveilloit par fois en sursaut : enfin les fatigues de la nuict, et la foiblesse de ma complexion, me firent assoupir une heure ou deux, et j' estois dans quelques visions espouvantables qui devoient tirer leur origine de mes craintes, lors que me debotant sur mon lict, j' ouvris les yeux, et vis devant moy mon irlandois ardent et fidele : je lui demanday aussi-tost de quelle sorte il s' estoit acquité de sa commission secrette ; il me respondit que le tout estoit en lieu de seureté,

p213

mais qu' il n' en avoit pas usé de la sorte que je luy avois dit, pour ce qu' il avoit apprehendé qu' on n' ouvrist pas la porte du chasteau si matin, et que quelqu' un passant d' aventure sur le fossé, ne s' avisast de découvrir ce que je voulois tenir caché. Je sceus de luy qu' il avoit esté mettre ce depost dans la basse-court,

parmy un grand monceau de briques, et de pierres du reste de la demolition d' une vieille tour, et que je ne devois point m' en mettre en peine : de plus que Lidame et ma maistresse avoient gagné depuis long-temps une des femmes de madame qui l' avoit introduit dans l' antichambre, et qui me feroit sçavoir bien-tost de leurs nouvelles. Cela me consola tant soit peu, mais ne remit pas mon esprit tout à fait, car il falloit de plus grands remedes pour adoucir un mal si cuisant, et que je croyois presque incurable. Lidame avoit tesmoigné tant de crainte d' estre surprise en me parlant, et s' estoit retirée si vite, que je n' avois pû luy demander les particularitez de mon affaire, et quel ordre ma maistresse vouloit tenir pour me retirer de ce peril, où mon innocence estoit grande, mais où la calomnie estoit si puissante à me nuire, que j' avois besoin d' un bon suport. Cela me donna sujet d' escrire cette lettre à la favorite qui me venoit de quitter, après avoir tesmoigné à mon irlandois que je n' apprehendois nullement l' artifice de mes ennemis, et l' avoir fortifié par de grandes esperances en la resolution qu' il avoit de me servir fidelement.

p214

à Lidame.

Vous avez passé devant mes yeux comme un éclair, et m' avez dit si peu de chose en cet instant, que je doute si vous ne m' estes point apparuë en songe. S' il est vray que ce trait de ma mauvaise fortune vous touche, écrivez-moy bien amplement par ce garçon des nouvelles de nostre maistresse : ce qu' elle dit du traictement que l' on me fait, et de quelle sorte elle a résolu d' agir pour mon salut, j' aurois dit pour ma liberté, mais j' aurois craint que vous eussiez mal expliqué le terme d' un homme qui veut toute sa vie estre son esclave, et vostre tres-affectionné serviteur.

PARTIE 1 CHAPITRE 45

Suite du procez du page disgracié, et comme sa prison fut changée.

Ce fidele messenger estoit à peine sorty de mon cabinet, quand une demoiselle angloise me vint appeller, et comme je la suivois j' apperceu

dans l' antichambre deux gentils-hommes
des voisins de la maison qui s' y promenoient,
et parloient assez haut de ma trahison
pretenduë, et qui m' accompagnerent
dans une chambre, où la vieille dame de la
maison estoit assise dans un fauteuil, et son

p215

venerable parent assis auprès d' elle : derriere
eux estoient tout debout, et nud teste, les
principaux du logis, et je penetray d' un regard
par tout pour voir si je n' y découvrois
point ma maistresse ou sa favorite : et ne les
appercevant ny l' une ny l' autre, je sentis une
espece de glaçon qui me penetra jusqu' au
coeur. Toutefois je me recueillis un peu en
moy-mesme, et m' estant mis sur un genoux
devant ce petit tribunal, j' escoutay d' une
façon modeste, mais assurée, ce qu' on avoit
à me dire. La bonne dame qui tenoit la lettre
de la cousine de ma maistresse, et qui estoit
nièce de feu son mary, me proposa d' abord de
confesser ingenuëment de qui j' avois receu
cette lettre ; et comme je l' eus reconnuë pour
estre venuë de la part de son alliée, elle me
pressa d' avouer quelle somme on m' avoit
donnée, et quelles promesses on m' avoit faites
pour m' obliger au detestable dessein que
j' avois entrepris d' executer. Je luy demanday
quel dessein, et comme elle m' eut dit que
c' estoit d' empoisonner mal-heureusement sa
fille, en faveur de ceux qui pretendoient d' en
heriter, je luy protestay que cela estoit faux,
et que c' estoit une calomnie que mes ennemis
avoient inventée afin de me perdre. Mais elle
continua ses interrogations en branlant la
teste, et me dit en suite que la lettre qu' elle
tenoit estoit escrite d' un stile fort affectionné,
et de la main d' une personne de condition,
qui témoignoit desirer d' apprendre de mes

p216

nouvelles avec un grand empressement, et
qu' il estoit facile de juger que je n' avois pas
une si grande intelligence avec elle pour
quelque affaire de peu d' importance. Comme
je me vis pressé de ce costé, je ne balançay

plus l' honneste honte de declarer l' affection de sa cousine, avec la crainte du mauvais traitement dont je me voyois menacé ; j' avoüay franchement que cette parente m' avoit témoigné quelque affection, et qu' elle m' avoit fait present d' une escharpe un jour que j' avois esté saigné, qui estoient tous les presens que j' avois receus d' elle, et qu' elle ne m' avoit point tesmoigné cette bonne volonté pour me faire entreprendre rien de mauvais contre sa cousine, comme mes ennemis avoient avancé fausement ; mais bien possible pour m' attirer à son service, afin que je l' instruisse en la pureté de ma langue, dont elle se monroit amatrice, et que c' estoit le seul sujet qui l' avoit portée à m' escrire cette lettre, à qui l' on vouloit donner des explications qui m' estoient si fort desavantageuses. Là dessus j' appellay Dieu à tesmoin de mon innocence, et de l' innocence de la parente de la maison que l' on vouloit noircir par une supposition si detestable, et qui meritoit qu' on en fist punir severement les auteurs. La dame du logis se leva lors de sa chaise, et prenant son vieux parent par la main, s' en alla tenir conseil avec luy prés d' une fenestre : à la fin de leur conference secrette, le concierge de la maison fut appellé pour me conduire dans une vieille tour qui estoit separée de tout le reste du bâtiment.

p217

Là je me trouvay beaucoup plus au large que dans le cabinet où j' estois, j' eus de vastes chambres à me promener et l' escalier libre jusqu' à la porte d' en bas qui fut fermée sur moy à plusieurs tours ; ce fut en ce lieu que j' expérimentai combien les heures sont longues à la mesure de l' impatience et quelles inquietudes apporte une captivité dont on ne connoist pas la fin. Après m' estre bien lamenté, et m' estre pris cent fois à mes cheveux de ma mauvaise fortune, j' entendis ouvrir, et peu après, je vis monter un officier, et mon irlandois qui vinrent m' apporter à disner. La veuë de mon valet me donna quelque consolation, mais la viande qu' on m' apporta ne me donna point de nourriture, car je n' en voulus jamais manger tant soit peu, tant j' apprehendois le poison. Je ne tesmoignay pourtant point ma deffiance à l' officier, qui n' estoit point de ceux qui m' estoient suspects, et me

servant en cette occasion de mon irlandois pour truchement, je luy fis entendre que je luy estois beaucoup obligé de la peine qu' il avoit prise, et que j' esperois de me voir encore en estat de reconnoistre ce bon office. J' accompagnay ce compliment d' une embrassade, et de deux ou trois pieces d' or qu' il fit un peu de difficulté de prendre. Après l' avoir ainsi gagné, je tiray mon irlandois à l' escart pour luy demander des nouvelles de ma maistresse. Ce fidele serviteur m' apprit qu' on m' avoit apporté à disner, par le soin qu' en avoit pris Lidame, qui donnant les ordres dans la cuisine, l' avoit subtilement chargé

p218

d' un papier qu' il me mit à la main. Je loüay sa fidelité, et luy commanday de se fournir d' un peu de pain dans le bourg, et de me l' apporter dans sa poche quand il reviendrait me voir, parce que j' avois grand sujet d' estre en deffiance des autres viandes qu' on me preparoit au logis, comme il en avoit veu les preuves. Si-tost que l' on m' eut laissé tout seul, j' ouvris la lettre que l' on m' envoyoit, qui contenoit à peu près ces paroles : je ne connois rien de plus épouvantable que la malice de vos ennemis ; il n' y a pas eu moyen que la force de la raison ait pû resister jusqu' icy à celle de la calomnie : ma maîtresse et moy faisons mille efforts pour maintenir vostre innocence, que l' injustice veut oprimer : et nous nous trouvons presque épuisées dans cet employ, et de larmes et de paroles. Tout ce que nous avons pû faire pour vôtre salut, c' est qu' on differast encore de vous mettre entre les mains de la justice, comme on estoit prest d' en prendre la resolution. Voyez quelle est vostre misere et la nostre, et quel danger vous pourriez courir si vous n' estiez point protégé. Ne vous desesperez point toutefois de sortir de ce dedalle ; nostre maistresse est resoluë d' y mettre le tout pour le tout, et je n' apprehende rien tant pour vous que l' excez de son affection, qui a desja failly deux ou trois fois de faire un éclat à tout perdre. ô que je trouvay cette lettre touchante ! Et qu' elle me donna tour à tour de differentes

p219

passions. J' y découvris la malice de mes ennemis
qui me fit grincer les dents de colere, j' y
reconnus la constante foy de ma maistresse
qui me fit soupirer d' amour, j' y trouvay des
matieres qui me glacerent tout le sang d' effroy,
et parmy tout cela quelques sujets d' esperance
qui restablissoient en moy les desordres
de la crainte et de la douleur.

PARTIE 1 CHAPITRE 46

De quelle sorte Lidame vint retirer
le page disgracié de prison.
Je passay toute la journée à relire la lettre
que j' avois receuë ; et donnant des gloses à
ce texte, qui m' en rendoient le sens plus rigoureux
ou plus favorable, et ne m' occupay qu' à
jetter une partie des viandes qu' on m' avoit
apportées par une fenestre, d' où je voyois
battre après les poissons et les plongeons qui
se nourrissoient dans l' eau du fossé. Sur le
soir mon valet revint avec l' officier qui retourna
chargé de ma nourriture, et je le fis venir parler
à moy sur l' escalier, tandis que
l' autre mettoit sur table ; il tira d' abord de
ses poches un pain qu' il avoit pris hors du
logis, et de la viande envelopée dans un linge
blanc, que m' envoyoit la favorite de ma

p220

maistresse, avec un papier, où je trouvay ces
mots :
notre maistresse a fait un dessein, que vous
n' approuverez non plus que moy, encore qu' il soit
fort genereux. L' evenement en pourroit estre bon,
mais j' en trouve l' execution tres-difficile : j' espere
de vous voir cette nuict, pour vous en dire
davantage ; essayez de ne vous affliger point, nos
esperances sont fort affoiblies, mais elles ne sont
pas encore mortes.
Lors que les deux garçons se furent retirez,
et que j' eus releu ce billet, je repris un peu
de courage ; j' esperay que Lidame en me
venant voir, m' apporterait de bonnes nouvelles,
ou du moins que nous trouverions
ensemble quelque expedient pour me faire
sortir de cette tour, et me donner les moyens
de me conduire en quelque lieu de seureté. Je

mangeay d' un grand appetit, durant ces agreables pensées, des mets dont je n' avois point de soupçon, et puis après avoir fait quelques promenades durant lesquelles mon esprit repassoit sur beaucoup de choses, je m' allay jetter sur un lict que l' on m' avoit là préparé. Je n' y dormis pas d' un somme si profond, que je n' eusse esté capable d' estre réveillé par le moindre bruit, et cependant je ne fus retiré de mon assoupissement que par l' approche de Lidame qui me vint tirer par le bras. Cette genereuse et fidele amie m' apparut alors de la façon qu' apparoissent les bons anges ; elle m' effraya par son arrivée, mais elle ne me laissa pas sans consolation. Elle

p221

tenoit une petite lanterne sourde à sa main, dont elle entre-ouvrit tout à fait le regard, afin que je la reconnusse, et que je ne m' espouventasse point : puis elle me dit tout bas, tant elle avoit peur d' estre entenduë durant la tranquillité de la nuit : he ! Bien Ariston, vous voyez comme je vous ay tenu ma promesse : ce n' a pas esté sans courir un grand danger d' être apperceuë, et si je l' avois esté de la moindre personne du logis, je serois absolument perduë. Je pris sa main pour la baiser, en luy tesmoignant le tendre ressentiment que j' avois de ses bontez, mais ne me le voulant pas permettre, elle continua de cette sorte : vous n' aviez eu garde de deviner les choses que vous avez leuës dans le billet que je vous ay fait tenir ; sçavez-vous bien que nostre maistresse a voulu prendre en vôtre faveur le party le plus temeraire du monde ? Si je ne l' eusse destournée par mes conseils, elle estoit sur le poinct de s' aller jetter aux pieds de sa mere, comme une personne folle d' amour, et luy protester hautement qu' elle vous avoit donné la foy, et qu' elle avoit receu la vostre, pour n' estre à jamais tous deux qu' une mesme chose. Si bien qu' elle auroit fait paroistre par cette action, que vous auriez contracté avec elle un mariage clandestin, et vous pouvez juger en quel desordre elle eust mis l' esprit de sa mere. C' est une dame sortie d' une des plus illustres maisons de cette isle, et qui pretend un grand party pour sa fille, mesprisant mesme l' alliance de beaucoup de comtes. Jugez ce qu' elle seroit devenuë,

quand elle auroit appris que sa fille auroit fait choix d' un estrangeur inconnu, comme vous. De quelques hautes esperances dont je me fusse flatté jusqu' alors, je me trouvay fort interdit à ces paroles, et plus encore quand elle continua son discours, en me protestant que quand mesme je serois nay prince, on ne s' arresteroit point pour ma qualité dans cette premiere colere ; et que me tenant pour un imposteur, on me feroit perir sur le champ : j' avoüy ces vérités en pleurant, je blasmay l' inconsiderée affection de ma maistresse, et loüy la prudence de sa favorite. Cependant, Lidame me dit qu' il y avoit encore une autre grande resolution à prendre ou à quitter ; c' estoit d' essayer à me sauver tout seul, ou d' enlever encore ma maistresse, qui vouloit prendre un de mes habits pour cela, et me charger d' une cassette, où il y avoit une grande quantité de pierreries : Lidame en disant cela me regarda comme en soûriant, et me faisant assez juger que cette derniere proposition estoit ridicule ; je fus d' accord avec elle de ce sentiment, et la suppliy les mains jointes, par l' affection qu' elle portoit à nostre commune maistresse, de la détourner de ce desir, qui nous seroit à tous si funeste. Car quelle apparence y auroit-il eu qu' un estrangeur eust fait un coup de cette importance avec impunité, sans amis, sans intelligence,

et dans une isle où les ordres sont si bons, et tous les ports si bien esclairez ? Après avoir consulté long-temps ensemble, il fut arrêté que je m' esvaderois tout seul, n' emmenant que mon irlandois avec moy pour me conduire par l' Escosse et me faire sauver en son pays. Que cependant elle feroit entendre à ma maîtresse que je serois allé m' asseurer d' un vaisseau dans quelque port pour la venir enlever après, travestie en homme, quand on seroit prest à faire voile. Je demanday lors à Lidame, ce qui pressoit si fort mon depart : et je sceus d' elle qu' une espece de prevost de la province devoit le lendemain s' emparer de moy. De sorte que nous n' avions pas beaucoup de temps à nous

entretenir : de plus, que ma maistresse me seroit venu voir aussi bien qu' elle, n' eust esté que par je ne sçay quelle humeur, sa mere l' avoit fait coucher en son lict. Au reste, qu' elle avoit corrompu le portier, et que moyennant une certaine somme qu' il avoit receu, je pourrois sortir quand il me plairoit, et que pour couvrir son infidelité, et donner une autre apparence à ma fuite, il avoit esté resolu entr' eux que j' attacherois les draps de mon lict à la fenestre de ma chambre, qui regardoit sur le fossé. Je trouvay cet expedient le meilleur du monde, j' attachay promptement les linceuls à une croisée, et sortis de

p224

la tour avecque Lidame. Nous trouvasmes mon irlandois dans la court, qui avoit esté adverty par elle d' y demeurer toute la nuit, et ce fidele garçon ne manqua pas de retrouver le coffre d' acier qui m' appartenoit, et qu' il avoit adroitement caché dans une mesure. Lidame me mit hors du chasteau, le visage baigné de larmes, me priant de chercher un moyen pour me mettre en seureté, et pour lui faire sçavoir de mes nouvelles. Après y avoir un peu pensé, je luy demanday s' il y avoit moyen d' avoir du pain, et une bouteille, et que cela seroit fort necessaire à l' expedient que j' avois pris : elle retourna avec mon irlandois dans la chambre du portier, et revint avec toutes ces choses. Je luy dis lors adieu, luy promettant qu' elle apprendroit seurement de mes nouvelles, et que je luy donnerois lieu de me pouvoir avertir le lendemain de tout ce qui se passeroit. Je la priay de faire en sorte que le portier ne fermast point la porte, que mon irlandois ne fut rentré, que je devois renvoyer dans deux heures au plus tard.

PARTIE 2 CHAPITRE 1

p225

Comme le page disgracié coucha deux nuicts

sur un arbre d' une forest.
Après ces tristes adieux qui furent accompagnez
de beaucoup de larmes,
je m' en allay gagner la riviere qui
court au pied du chasteau : et
m' estant promptement deshabillé, je la passay
en un certain gué que me montra mon
irlandois. La lune nous favorisa beaucoup
en ce dessein ; toutefois mon guide pour
avoir pris un peu trop haut, faillit à nous
faire perdre tout nostre équipage. Cela m' eust
esté bien fâcheux ; n' ayant plus d' autre ressource
pour me faire sortir de l' isle, que l' argent
qui estoit dans mon petit coffre d' acier.
Enfin nous arrivâmes à bord heureusement,
et nous estant r' habillez avec diligence, nous
allâmes prendre un chemin qui nous conduisit

p226

dans une grande forest. Dès que nous
y fusmes entrez, j' entray au conseil avec mes
propres pensées, pour donner à mon irlandois
les ordres qu' il devoit garder pour ne
donner point de soupçon aux domestiques,
qu' il eust aucune connoissance de ma fuite,
et luy dire avec quelle adresse il devoit
acoster Lidame, pour apprendre d' elle en
quel estat estoient mes affaires, et quelle
route on prendroit pour m' atraper. Lors que
j' eus bien raisonné sur toutes ces choses, je
pris le coffre où estoient les reliques de ma
fortune, et le fondement de tout ce qui me
restoit d' esperance ; avec ce petit fardeau que
je passay par la fente de ma chemise, et
fis aller derrière mon dos, je montay sur un
fort grand arbre à la faveur de mon fidele
valet, après l' avoir instruit de tout ce qu' il
avoit à faire, et luy avoir fait de grandes
promesses de l' en recompenser dignement. Ce
garçon zélé pour mon service me quitta en
pleurant pour aller repasser la riviere, et se
rendre dans le chasteau, selon mes ordres
secrets ; et moy je m' enchassay le mieux que
je pus entre deux branches de l' arbre,
après y avoir lié mon manteau avec mes
jartieres, afin qu' il me servist de dossier.
Mon lict n' estoit ny mol ny commode, mais

p227

je n' eusse pas laissé d' y dormir d' un assez bon somme, n' eust esté les images effroyables de ma crainte qui m' en empeschoient, et le bruit continuel que faisoient certains animaux qu' on me dit depuis estre des boeufs sauvages. Aussi-tost que le jour commença de poindre, je descendis de cet arbre, qui m' avoit servy de lict, et comme de fort inaccessible, et j' en allay choisir un autre plus commode, et en un lieu plus eslevé ; mais avant que de l' aller reconnoistre en montant dessus, je m' advisay d' aller enterrer le coffre d' acier où estoit le portraict de ma maistresse, après avoir tiré les jacobus qui estoient dedans ; je pensay qu' il n' y avoit point d' apparence d' emporter ainsi des choses sur moy, si soupçonneuses et si remarquables, pouvant estre fouillé aux lieux où je passerois par les officiers de la justice. Après avoir consigné ce depost en un endroit qui me sembla seur, et dont je consideray fort long-temps les particularitez, et les distances des arbres dont il estoit environné, j' allay m' établir chez le nouvel hoste que j' avais choisi dans la forest : delà je decouvris le chemin par où mon irlandois pouvoit venir, et si je l' eusse apperceu fort accompagné à son retour, je pouvois avoir le loisir de devaler et de me perdre bien avant dans la forest. Ce mal-heur ne m' arriva point, et j' estois chargé de tant d' autres, que je n' eusse pas eu la force de le suporter. Je passay tout

p228

le jour dans des inquietudes estranges, et ne mangeay gueres du pain que mon irlandois m' avoit apporté, sans qu' il fut detrempé de mes larmes. La nuict vint pour moy avecque des pieds de laine, et je la trouvay si paresseuse en cette triste conjoncture, que j' eusse alors escrit une satyre contre elle, si j' eusse esté capable de faire des vers. Enfin lorsque le silence regnoit par tout, et qu' il n' y avoit plus que le mugissement de quelques boeufs sauvages qui troublassent la tranquillité de ma solitude, j' entendis le cry de mon irlandois, qui avoit un certain signal pour se faire connoistre à moy ; je fus ravy de la joye de son retour, esperant de recevoir par son moyen quelque nouvelle favorable : je descendis aussi-tost de l' arbre sur lequel j' estois

pour l' aller embrasser, et luy demander en quel estat estoient mes affaires : et quand ce fidele garçon me sentit approcher de luy, il me vint embrasser les genoux avec tant de pleurs et de plaintes qu' il me transsit presque d' effroy ; je luy pensay demander les particularitez de son voyage, mais il me dit qu' il ne vouloit point perdre de temps, qu' il falloir que nous eussions fait trois ou quatre lieües avant que le soleil fut levé, qu' il avoit des lettres et de l' argent pour moy, que je verrois à la lumiere : je ne resistay point à partir, jugeant bien que l' espoir de mon salut consistoit

p229

en une extrême diligence, et ce me fut un grand avantage d' avoir un bon guide pour me mener parmy ces bois où il y avoit de rudes montées et de dangereuses descentes.

PARTIE 2 CHAPITRE 2

Des nouvelles que receut le page, et comment il alla trouver la tante de Lidame qui demouroit à Edimbourg.

Le jour commençoit à naistre, et les premiers rayons du soleil penetraient desja la forest dans les endroits où les feüilles estoient le moins pressées, lors que nous descouvristmes une grande esplanade, qui nous fit voir avec un peu de joye que nous sortions de la forest : ce fut lors que je demanday à mon irlandois les lettres qu' il avoit pour moy, et que m' estant assis sur l' herbe pour reprendre haleine, je l' obligeay de me dire ce qu' on avoit fait dans le chasteau depuis mon depart. J' appris de luy qu' on l' estoit venu resveiller dans son lict dès le matin, lors qu' il ne faisoit encore que commencer son premier somme : et qu' on luy avoit demandé s' il ne sçavoit point où j' estois, et qu' il avoit respondu à cela que tous ceux de la maison le sçavoient aussi bien que luy, qu' il m' avoit laissé dans la tour où j' estois enfermé, et pourquoy l' on luy demandoit ces choses. Que

p230

là dessus ceux qui l' estoient venus trouver
l' avoient jugé innocent de la rupture de ma
prison, disans des choses entr' eux qui luy
firent juger que lors qu' ils estoient venus
dans sa chambre, ils n' avoient pas esperé de
l' y trouver, croyans qu' il pourroit avoir esté
complice de ma fuite, mais que son sommeil,
et ses paroles, estoient des marques qu' il en
estoit fort innocent. Qu' après cela il avoit
fait fort l' empesché avec ceux qui alloient regarder
les draps pendans à la fenestre de la
tour, et qui disoient leurs sentimens sur la
maniere dont j' avois pû sortir du fossé, et sur
les chemins que j' avois pû prendre. Tout le
monde fut enfin d' accord à s' imaginer que
j' avois pris celuy de Londres, veu que j' estois
un estranger qui ne sçavois presque point la
langue du pays, et qui n' avois aucune connoissance
que de ce lieu où l' on tenoit qu' estoient
les principaux auteurs de mon crime
pretendu : que sur cette pensée il y avoit eu
plus de vingt hommes à cheval, qui estoient
allez après moy battans l' estrade sur toutes
les aisles de ce chemin, et faisans advertir les
majeurs des bourgades, afin que l' on arrestast
un estranger de l' aage, de la mine, et
vestu de la sorte que j' estois descrit. J' eus ce
bon-heur qu' il n' y eust personne qui s' advisast
jamais de la route que j' avois prise.
Aussi n' y avoit-il gueres d' apparence de

p231

soupçonner qu' un homme qui s' estoit precipité
par une fenestre durant l' obscurité de la
nuict, se fust advisé d' aller passer une riviere
à nage, et qui estoit assez dangereuse ; nul
aussi n' auroit pensé que j' eusse connu le gué
que j' avois passé.

Il me dit encore que Lidame, qui se promenoit
par toute la maison, pour voir et
entendre ce qui s' y faisoit, luy avoit dit en
passant auprès de luy, qu' il ne jettast nullement
les yeux sur elle, et qu' il se gardast
bien de faire soupçonner à ceux du logis qu' il
eust quelque chose à luy dire, et que lors que
tout le monde seroit couché, il se vint rendre
à la porte de la chambre de sa maîtresse. Il
avoit observé ponctuellement tout cet ordre,
il avoit esté introduit par Lidame dans la
chambre de ma maistresse, qui toute outrée

de deslaiser pour mon infortune, et toute transsie de la crainte qu' elle avoit pour moy, ne pust s' empescher d' en faire de grandes expressions en sa presence : elle pesta contre l' aveuglement de sa mere, et contre la malice de ses parens et de ses amis, et l' ayant bien exhorté de me servir fidelement en cette occasion, elle luy donna trente jacobus par avance du bien qu' elle promettoit de luy faire ; et le chargea de deux pacquets pour moy, tous deux cachetez soigneusement, l' un plein d' or, et l' autre de trois lettres, dont il y en avoit deux qui s' adressoient à moy, et l' autre à la tante de Lidame.

p232

Lettre de Lidame au page disgracié.
Vostre mal-heur est dans l' excez, puis que les meschans qui vous persecutent, vous font ainsi quitter les personnes qui vous aiment, et que vous aimez. Mais c' est quelque sorte de consolation qu' ils n' ayent fait que troubler vostre felicité, sans attenter plus avant sur vostre vie ; gagnez promptement Edimbourg, et portez la lettre que je vous envoye à la personne à qui je l' adresse ; c' est le plus seur expedient que vous puissiez prendre pour vostre salut, et vous connoistrez s' il y a de la generosité, et de la fidelité dans la race de Lidame ; mais ne manquez pas de chercher des moyens pour me faire sçavoir de vos nouvelles, quand vous serez hors de danger.

Lettre de la maistresse de Lidame au page disgracié.
Prenez soin de vous conserver, si vous avez soin de ma vie ; nos mal-heurs se peuvent adoucir avec le temps, mais rien ne me consoleroit de votre mort ; j' ay fait tous mes efforts pour dissiper l' orage qui vous menaçoit, et je me suis trouvée impuissante ; ma mere a tenu le party de la calomnie contre l' innocence, et n' a pas voulu escouter sa fille. Ainsi pour vous faire perir, on a corrompu la source d' un sang assez clair, et qui ne s' est jamais souillé d' injustice ny de lascheté, et dont la plus saine partie est à vous. Mais il n' y a rien de perdu, puis que vous vous estes

p233

sauvé ; Lidame escrit à sa tante pour vostre salut,

et pourveu que vous la trouviez, vos ennemis ne vous trouveront point, mais attendez là mes advis : ou si vous estes obligé de vous en esloigner, faites qu' on sçache toujours de vos nouvelles, si vous ne voulez bien tost apprendre celles de ma mort.

Je ne peus lire toute cette lettre sans l' arroser de beaucoup de larmes, et sans m' abandonner aux mouvemens de la douleur. Puis quand j' eus allegé mon coeur par cette sorte de remede, je ne me proposay plus que d' entrer dans cette superbe ville d' Edimbourg, dont on m' avoit dit autrefois tant de merveilles, et qui devoit pour lors estre mon azile. Je ne vous diray point quelles montagnes je franchis ny quels ruisseaux je passay, avant que de voir cette ville capitale de l' Escosse : il suffira que je vous die que je l' apperceu enfin sur un haut, et que je vis aussi sur un rocher cet inexpugnable chasteau des pucelles, dont il est tant parlé dans les romans.

PARTIE 2 CHAPITRE 3

p234

Comme la tante de Lidame dépescha un messenger à sa nièce pour aviser avec elle comment on feroit sauver le page disgracié.

Nous ne fusmes pas plustost entrez dans Edimbourg, que nous allasmes chercher le logis de la tante de Lidame, et nous trouvâmes qu' elle y estoit nouvellement revenuë d' une sienne maison des champs où elle avoit passé plus d' un mois. Lorsque j' eus présenté la lettre que j' avois à cette venerable damoiselle, elle fit fermer les portes de sa maison, et commanda à ses domestiques de ne laisser entrer personne : puis après avoir relû deux ou trois fois la lettre, elle se mit à m' interroger sur le sujet de l' empoisonnement que l' on m' avoit supposé. J' essayay de la contenter là dessus, et luy fis entendre clairement à la faveur de mon irlandois, dont elle sçavoit fort bien la langue, comme j' avois esté envié par l' escuyer, quels procedez j' avois eu avec luy, et de quels stratagesmes il s' estoit servy pour me perdre. *et bien (me dit-elle), vous n' estes pas le premier qu' on a persecuté sans raison : et*

vous n' en estes pas moins digne d' estre servy, puis que ce n' est qu' une marque de vostre vertu. Nous donnerons l' ordre qu' il faut pour vous sauver, quelques

p235

puissans ennemis qui vous vueillent nuire ; et bien que le soin soit grand que l' on apporte en cette isle, lors qu' il s' agit de quelque affaire comme la vostre, j' espere avec la grace de Dieu, de vous tirer de ce peril : vous n' avez rien qu' à vous confier à sa paternelle providence, et me laisser faire le surplus.

puis elle adjousta à ces paroles que la crainte que j' avois eüe, et les deux mauvais gistes que j' avois pris sur l' arbre de la forest, comme la fatigue du chemin, demandoient bien que je prisse un peu de repos, lors que j' aurois mangé quelque chose. Et là dessus, elle donna les ordres pour me faire apporter à manger, et pour me faire apprester un lict. Je reconnus aisement au premier abord de cette femme que c' estoit une personne de grand sens et de grand courage : et cela me donna beaucoup plus d' assurance que je n' en avois eu depuis quatre ou cinq jours. Toutesfois j' y goustay peu les viandes, encore qu' elles fussent bonnes, et ne dormis profondement que pource que je ne pouvois plus veiller. Le lendemain mon hostesse me vint voir au lict accompagnée de mon irlandois qu' elle avoit fait regaler le mieux qu' elle avoit pû ; elle me dit qu' elle estoit d' avis d' envoyer un de ses gens à sa niepce, avec une lettre de compliment à l' ordinaire, qui pourroit estre veuë de tout le monde, dans la maison de ma maistresse, et qu' avec cela le messenger se chargeroit de quelque billet secret pour faire sçavoir mon arrivée en son logis, et pour demander à sa

p236

nièce une plus ample instruction des moyens qu' il faudroit tenir pour me faire sortir de l' isle. Je trouvay cela fort à propos, et luy demanday la permission d' escrire à sa nièce, et à sa maistresse, si elle estoit bien assurée de la fidelité du messenger ; voici ce que j' escrivis

à ma chere maistresse, et à sa genereuse confidente.

Lettre du page disgracié à sa maistresse.

Je suis beaucoup moins sensible aux traicts du mal-heur, qu' à ceux de vostre bonté, et je pleure beaucoup davantage du ressentiment des generositez de ma maistresse, que de l' injuste persecution de mes ennemis. Je puis satisfaire à leur cruelle animosité en perdant la vie, mais je n' ay rien qui puisse dignement satisfaire aux faveurs que vous m' avez faites. Quand je pense aux ennuis que vous n' avez eu que pour l' amour de moy, je m' en hay moy-mesme, et je courrois à la mort pour m' en punir, si vous ne me commandiez de vivre : mais je ne suis plus maistre de ma volonté, depuis que je vous ay reconnuë pour ma souveraine maistresse, et je n' ay plus rien à souhaiter, si ce n' est de vous obeïr parfaitement. Commandez donc tout ce qu' il vous plaira à vostre très-humble et très-obeïssant serviteur.

Voici celle que j' escrivis à Lidame.

à Lidame.

Ma fortune est entre vos mains, vous en pouvez disposer comme il vous plaira : et je m' assure que

p237

ce sera toujours fort favorablement pour moy. Vous avez esté desja l' ariane qui m' a retiré d' un fascheux dedale, et vous serez encore le phare qui me conduira dans le port. Achevez donc, s' il vous plaist, l' ouvrage que vous avez si heureusement commencé, et vous assurez que j' en auray toujours le ressentiment qu' une ame noble peut avoir d' un si bon office. Vous m' avez recommandé si puissamment à vostre tante, qu' elle m' a receu comme son enfant ; mandez luy qu' elle acheve de prendre soin de ma vie, si vous le trouvez à propos.

Après que ces deux billets furent escrits, et pliez assez proprement, j' en fis un petit paquet que je cachetay d' un cachet que connoissoit ma maistresse : puis je le fis coudre devant moy dans le busc du pourpoint du messenger, qui partit aussi tost après. Ma sage hostesse après cette expedition, prit le soin de me consoler souvent de mes disgraces, et pour ce qu' il n' estoit pas à propos pour ma seureté que je sortisse de sa maison, ny mesme que j' y fusse veu de ses voisines, elle me fit tenir dans une chambre fort haute, et fort esloignée de son appartement, et me donna pour conversation quantité de bons livres françois, italiens et espagnols, ayant sceu de mon irlandois que j' entendois aucunement

ces langues.

PARTIE 2 CHAPITRE 4

p238

Comme le page s' embarqua dans un navire marchand, qui s' alloit charger de poisson aux costes de Norvegue.

Je fus deux jours en inquietude du messenger de mon hostesse, qui tardeoit plus à revenir que nous ne nous estions proposé, et qu' il ne nous avoit promis, et je commençois à tenir cela pour un très mauvais augure ; lors que nostre homme nous vint trouver : il dit pour raison de son retardement, que ma maîtresse estoit malade, et que Lidame occupée à la servir, n' avoit pû luy donner plustost ses dépesches. Mon hostesse se mit à lire les lettres de sa nièce, et moy je dépliay celles de ma maistresse, et de cette digne favorite, qui estoient telles.

Response de la maistresse du page.

Comme si nous n' estions vous et moy qu' une mesme chose, je suis malade de vos maux, et ne ressens pas seulement ceux que l' on vous fait, mais encore ceux que l' on pretend vous faire. Esloignez

p239

vous promptement d' un pays où l' on vous cherche pour vous perdre, mais ne vous separez pas de moy. Il n' y a point de tyrannie qui puisse forcer les volonte, et la distance des lieux n' a point de pouvoir sur les ames. Lidame escrit à sa tante tout ce qu' il faut que vous fassiez pour vostre salut ; je vous conjure de ne m' aymer que pour mon repos.

Lettre de Lidame.

Vous estes l' innocente cause de tant de maux, qu' il n' y auroit point d' assez grands supplices pour vous, si vous en estiez tant soit peu coupable. L' empoisonnement qu' on vous suppose, va mettre en trouble une partie des grandes maisons d' Angleterre : et de la façon que le feu s' allume icy, l' on peut juger que sa violence ira bien loin. Suivez soigneusement les ordres que j' envoye à ma tante, et vous gardez bien d' estre pris, car aucun effort humain ne seroit

capable de vous sauver.
Ces deux lettres estoient bien succinctes,
mais elles n' en estoient pas moins touchantes ;
l' une estoit toute pleine de tendresse et
d' amour, et l' autre de douleur et d' espouvante.
J' eus le loisir de les relire trois ou quatre
fois avant que mon hostesse eut leu la

p240

sienne, car elle estoit de plus de deux feüilles
de grand papier. Et quand elle eut bien consideré
les choses qui estoient là dedans, elle
secoüa quelque peu la teste, et prenant mon
irlandois par le bras, afin qu' il luy servit de
truchement, elle me dit que la maistresse de
sa nièce estoit une fole, et qu' il n' y avoit
guere d' apparence que l' on appliquast son
esprit à ses indiscrettes propositions. Qu' elle
demandoit si l' on pourroit acheter un vaisseau
en quelque port, pour me faire promptement
sortir de l' isle, comme s' il n' y avoit
point d' autres moyens plus commodes, et plus
presens que celui là. De plus, que sa nièce
avoit eu beaucoup de peine à l' empescher de
se vouloir travestir en homme pour venir
avec elle à Edimbourg. Ces extravagances
m' estonnerent fort, et me firent beaucoup de
pitié, pour ce que j' en aymoïs l' auteur qui
estoit l' amour, mais elles ne firent que redoubler
mes justes apprehensions. à la fin de
nostre conference, mon hostesse me dit que le
retardement me seroit dangereux, et qu' il
falloit promptement travailler à ma retraite.
Elle envoya un de ses domestiques au port
prochain ; et après l' avoir instruit fort
long-temps de la façon dont il devoit agir en cette
affaire, et m' ayant fait porter toutes les
choses qui m' estoient necessaires pour me
deguiser en ma chambre, elle m' y fit aussi
apporter à souper, m' avertissant de me bien
recommander à la garde de celui qui a un

p241

soin paternel de toutes choses. Je m' accommoday
selon son ordre d' un gros habit à
l' escossoise, et dés que le messenger qu' elle
avoit envoyé fut revenu, on alla querir un

chirurgien qui me coupa les cheveux fort
prés, afin qu' on ne me reconnust pas à la
chevelure qu' on pourroit avoir depeinte assez
belle. En cet équipage, je pris congé de mon
hostesse, pour aller faire un voyage auquel je
ne m' attendois nullement. Pour ce que celui
qu' on avoit envoyé au premier port pour découvrir
si quelques vaisseaux n' estoient point
prests à mettre à la voile, avoit retenu place
pour moy dans un certain vaisseau marchand
qui s' alloit charger de poisson sec à la coste
de Norvegue. Il avoit dit au maître du navire,
que c' estoit un estrangier qui estoit malade,
et qui devoit aller sur mer, par ordonnance
des medecins : au reste que je payerois bien
ma nourriture, et que je le gratifierois encore
d' un honneste present, pour cette faveur. Le
patron fut content de cette proposition, et
luy promit de ne faire point appareiller jusqu' à
ce que je fusse venu : si bien que je n' eus
pas le temps de deliberer sur mon depart ; il
falut sortir d' Edimbourg, et s' aller embarquer
promptement. Mon irlandois ne me voulut
point abandonner en cette occasion, quoy
qu' il eust grand dessein de retourner en
Irlande : il voulut courre ma fortune, et pour
cet effect, il changea ses jacobus aussi bien
que moy, en quelque marchandise qui nous
estoit propre en ce voyage, et en d' autre
monnoye qui ne nous estoit pas defenduë

p242

d' emporter : nous prismes aussi quelque peu
de raffraichissemens, selon le conseil qu' on
nous en donna, et à la proportion du loisir
que nous en eusmes, et nous embarquasmes
en louant et benissant nostre seigneur, resolu
de nous resigner parfaitement à sa divine
providence.

PARTIE 2 CHAPITRE 5

Le voyage que fit le page disgracié en la
Norvegue.

Je ne m' amuseray point à vous dire icy
comme nous fismes le matelotage, le lendemain
que nous eusmes mis à la voile : ny sur
quels rums nous courusmes pendant nôtre
navigation, à quelle hauteur nous avions le

pole, lors que nous appareillâmes à la rade, ny de quels dangers nous eschapâmes, en doublant les Orcades par un vent fascheux, qui nous portoit sur des bancs de sable, et sur des roches. Il sembleroit en cela que j' affectasse de vous témoigner que je sçay

p243

quelque chose de la sphere, et de l' art du pilotage. Je passeray sur toutes ces matieres peu necessaires, pour vous dire qu' après cinq ou six jours assez favorables, une tourmente de trois jours et trois nuits assez rude, et quelque peu de temps moins rigoureux, nous saluâmes cet endroit de la coste de Norvegue que tous ceux du navire horsmis moy souhaittoient avec tant de voeux. Pour moy que le mauvais temps avoit si fort mal traité, et qui l' estois encore plus rigoureusement par mes propres pensées, je ne demandois plus à voir la terre que pour y estre ensevely. Mon irlandois me voyant malade, me fit mettre des premiers dans l' esquif, et prit soin de me faire ajuster une cabane à la mode du pays. Là j' eus tout loisir de comparer mes felicitez passées, avec mes infortunes presentes. Là je continuay long-temps à pleurer les pertes que j' avois faites, que j' estimois d' un plus grand prix que toutes les autres richesses du monde ; tantost l' image de mon premier maistre me revenoit en l' esprit ; cet aymable prince, que j' avois toûjours reconnu si genereux et si bon, à qui les astres du ciel et de la terre m' avoient donné : et qui meritoit bien que je le servisse toute ma vie. Tantost je m' entretenois, en ces lieux sauvages et froids, de l' apparition de ce fantosme de richesse, qui m' avoit esté si prodigue d' esperances ; de cet austere philosophe, qui par une grandeur d' esprit surnaturelle, usoit de tant de biens, comme les avarés qui ne se donnent pas la licence de toucher aux richesses

p244

qu' ils possèdent : qui avoit en sa disposition la source de tant de delices, et qui n' en vouloit pas seulement approcher les levres.

De là je me cherchois encore dans le palais enchanté de cette jeune Armide, qui m'avoit donné tant d'amour en un âge où je ne devois pas être capable d'en prendre : et me voyant précipité du faîte du bonheur, dans un si profond abysme de douleurs, de confusions et de misères, je ne regardois plus ma vie que comme le chastiment de mes imprudences passées. Cependant on chargeoit le vaisseau sur lequel j'estois venu, de poisson sec, et de fourures, et d'autres marchandises du pays, et mon irlandois vacquoit avec beaucoup de diligence à faire que ce voyage nous profitast, et qu'après avoir essuyé tant de perils, nous peussions revenir avec quelque gain de ce grand voyage. Il échangea des ustensiles que nous avions apportés, avec des martes zébelines, des hermines et d'autres belles fourures dont on luy conseilla de se charger. Et de seigneur et de prince imaginaire que j'avois été, je me vis effectivement marchand, sans jamais avoir pensé l'être. Mon valet avoit trouvé en cette plage beaucoup de matelots, et de marchands de son pays, entre lesquels il s'en estoit rencontré de fort charitables, qui le voyant jeune, et sans appui, avec un étranger abandonné, s'estoient employés de bonne sorte à l'instruire

p245

de ce commerce, et même à le servir fort utilement, en luy donnant lieu de prendre des marchandises avec eux.

PARTIE 2 CHAPITRE 6

De la rencontre que le page fit d'un jeune seigneur d'Écosse.

Un jour que j'estois couché sur un loudier près du rivage, envelopé d'une longue robe fourrée, et mon bonnet à la matelote abatu de sorte qu'il n'y avoit d'ouvert qu'un petit passage à mes regards, qui se perdoient tantost dans la vaste étendue des flots, et tantost revenoient à contempler la diverse forme et situation de plusieurs navires, dont les uns estoient à l'ancre, les autres à sec et sur le costé ; que l'on chargeoit ceux-ci de marchandise, et que l'on deschargeoit ceux-là, je

vis sur la greve un jeune garçon bien fait :
mais en fort mauvais équipage, accompagné
de quatre ou cinq soldats de sa suite, et de
plusieurs matelots qui l' environnoient, comme
pour apprendre des nouvelles. Ce survenant
estoit d' Escosse, ainsi que mon irlandois

p246

m' apprit, et s' estoit sauvé d' une route qui
s' estoit faite en Dannemarc. Il aborda quelques
capitaines, et quelques marchands pour
sçavoir s' il n' y en auroit point qui le connussent
à son nom, et qui lui fissent quelque
faveur dans cette petite disgrâce : mais il
trouva ces ames insulaires un peu barbares :
je me levay d' où j' estois pour l' aborder, et luy
demanday des nouvelles par l' entremise de
mon irlandois, et je m' apperceus d' abord
qu' il devoit estre quelque personne de qualité,
à la façon dont il satisfit à mes demandes ;
mais ceux qu' il avoit à sa suite, et qui s' estoient
sauvez hazardeusement avec luy, en
informerent bien mieux mon valet. J' appris
que c' estoit un seigneur des principaux de sa
province, et qui meritoit bien d' estre secouru
dans ce mal-heur. J' en usay assez noblement,
et luy fis voir que j' avois esté mieux nourry
que ces avars gens de mer, qui firent semblant
de ne connoistre pas sa maison, de peur
d' estre obligés à luy faire quelque courtoisie.
Mais si je luy fis quelque faveur par bonté de
coeur, ou par vanité, elle n' a pas esté perduë,
et bien que j' aye esté treize ou quatorze ans
sans le revoir, il n' a point oublié ce bon
office, et s' en est voulu revancher prodigalement.
Il passa une nuict dans ma cabane,
luy et tous ceux qui l' accompagnoient, et
bien que je ne le regalasse que de biscuit

p247

blanc, de quelques legumes, et chairs salées,
avec de l' eau de vie et du toubac pour dessert,
il me protesta qu' il n' avoit jamais fait si
bonne chere.

PARTIE 2 CHAPITRE 7

Histoire tragique de deux illustres amans.
Pendant le peu de jours que nous fusmes ensemble, ce jeune seigneur disgracié me conta beaucoup d'avantures de guerre, et parmy cela quelques histoires d'amour, dont la fin estoit déplorable, et c'estoient des matieres qui respondoient à ma fortune ; entre les autres, il m'en conta une où il estoit un peu interessé. Il me semble qu'elle contenoit les secrettes affections d'un gentil-homme, et d'une fille de qualité, qui s'estans rencontrés plusieurs fois tous seuls sur les bords d'une riviere, dont leurs maisons estoient séparées, se prirent d'amour l'un pour l'autre, et establirent entr'eux un agreable commerce qui ne fut jamais decouvert par leurs parens, entre lesquels il y avoit une querelle immortelle. Cette pratique amoureuse ayant duré quelque temps, et ces deux amans bruslans d'envie de se pouvoir

p248

parler de plus près, la jeune damoiselle prit un soir la hardiesse d'entrer dans une nacelle qui estoit attachée de son costé, et s'estant mise en devoir de pousser une perche au fonds de l'eau pour aller à l'autre bord, le cours de ce petit fleuve qui est assez roide, fit engager la perche qu'elle tenoit sous le bateau, si bien que par cet effort elle tomba la teste devant dans la riviere. Son serviteur troublé de cet accident, ne balança point à se jeter à l'eau pour la sauver, encore qu'il ne sceust pas nager : et la force que luy donna son amour fut si grande, qu'il ataignit au fonds de l'eau cette chere personne qu'il aymoît ; mais l'art manqua mal-heureusement, où la force de la nature abonda si fort. Ils furent noyez de compagnie : et l'on trouva leurs corps embrassez dans un filet de pescheur, qui estoit à un quart de lieüe de là. On remarqua qu'estans morts le visage l'un contre l'autre, leur amour avoit imposé du respect aux violences, et qu'ils ne s'étoient point offencez dans leur derniere rage. Leurs communs parens avertis de cet accident, furent également attendris à ce triste recit, et d'un mesme consentement, s'envoyerent consoler les uns les autres sur cette nouvelle : prenans sujet de-là, de quitter leurs vieilles haynes, pour

se reconcilier ensemble, et pleurer en corps
l' accident de ces deux illustres amans, qui
devoient n' avoir qu' un mesme lict, et pour
lesquels on n' ouvrit qu' une sepulture. Depuis
ces deux grandes maisons qui avoient esté
long-temps divisées, se reünirent parfaitement,

p249

et l' on bastit de leur consentement un pont
commun pour passer à jamais de l' une en
l' autre, au mesme lieu où les deux amans
s' estoient abouchez.

Ce seigneur me voulut conter cette histoire
en François ; et ne sçavoit pas si bien cette
langue, qu' il n' y fit de grands solecismes et
assez frequents, et toutefois il accompagna
ses paroles d' une façon si passionnée, que j' y
trouvay de la tendresse, et ne peus m' empescher
d' en répandre quelques larmes. Il est
vray que ce fut possible autant du ressouvenir
de mes dernieres infortunes, que de celles
qu' il m' avoit contées. Les coeurs blessez en
même endroit, sont comme les luths qui sont
accordez à mesme ton ; l' on ne sçauroit toucher
une corde en l' un qu' on ne fasse bransler
celle qui lui respond, en l' autre : l' on void
ainsi les affligez compatir facilement au mal-heur
d' autruy : et cette emotion vient de ce
ressort qu' on appelle amour de nous-mesmes.

PARTIE 2 CHAPITRE 8

p250

Autre histoire escossoise.

En suite de cette histoire, et de quelque
fumée de toubac, qu' il prenoit autant par
coustume que par delices, il m' obligea au
recit d' une autre aventure lamentable, qui ce
me semble, estoit arrivée ainsi.

Une fille de grande maison prit de l' amour
pour un simple gentil-homme, qui venoit
quelquefois visiter son pere. C' estoit un
cavalier bien fait, de bon esprit, et fort adroit en
tous exercices : mais il y avoit autant de
disproportion entre leurs naissances et leur fortune,

qu' il se rencontroit de conformité en leurs sentimens. La fille trouva une occasion de le faire parler un jour à sa loüange, et le conduisit avec adresse jusqu' à la hardiesse de luy découvrir en quelque sorte sa passion, mais ce fut avec des respects, et des soûmissions estranges. Cependant cette offre de service fut acceptée de la part de la damoiselle avec beaucoup de franchise, et d' affection. Depuis ils eurent tant de secrettes conversations ensemble, que le pere de cette fille en eut quelque ombrage, et comme c' estoit

p251

un personnage d' autorité, qui pouvoit tout sur ce gentil-homme son voisin, il luy donna quelque commission pour aller à Londres, se défaisant ainsi de luy pour trois ou quatre mois, sous pretexte de confiance en sa fidelité. La nouvelle de cet employ ne fut pas si tost arrivée aux oreilles de l' amante, qu' elle se fondit toute en larmes, et lors que son serviteur vint recevoir ses commandemens pour partir, elle faillit à mourir en l' embrassant. Après beaucoup de protestations de constance de part et d' autre, il fut arrêté que le cavalier emmeneroit avec luy un jeune garçon frere de lait de sa maistresse, afin qu' il fut tesmoin de la maniere dont il vivoit en son absence ; et qu' il peust le faire ressouvenir de ses amoureux serments. L' amant favorisé de tant de caresses, et de tant de soins, ne fut pas long-temps à Londres sans y faire des connoissances, et sans y estre beaucoup aymé, pource qu' il avoit receu de grands avantages de la nature, que l' art avoit assez soigneusement poly. Entre ceux qui se piquerent d' amitié pour luy, il y eut un jeune gentil-homme anglois, d' humeur agreable, et assez accomodé des biens de fortune, qui s' empara parfaitement de son esprit. Celuy-cy luy fit oublier les choses dont il avoit juré tant de fois de se souvenir ; et luy fit manquer de foy à la personne du monde qui la sçavoit le mieux garder. Un soir qu' ils estoient en desbauche au plus fort de la bonne chere, l' anglois fit venir sa soeur dans la chambre, mais ajustée et parée, de sorte

p252

qu' il estoit facile à juger qu' il y avoit quelque dessein. Tous ses cheveux qu' elle avoit fort beaux, estoient frisez à grosses boucles, et liez agreablement en plusieurs endroits en moustaches, avec des rubans de diverses couleurs ; sa gorge estoit toute ouverte, à cause qu' elle l' avoit parfaitement belle, et rien ne manquoit à faire parestre sa taille. à l' arivée de cette merveille, le cavalier escossois fut tout surpris, mais il le fut encore davantage quand il apprit que cette ravissante personne estoit la soeur de son amy. Elle se mit à table avec eux, à la priere de son frere, et joüa fort adroitement son personnage. Elle aymoît et respectoit extrêmement son parent, et ne haïssoit pas son amy. Enfin, l' anglois venant embrasser son camarade, luy demanda s' il pourroit l' honorer assez pour vouloir espouser sa soeur, afin qu' ils vescussent desormais ensemble. L' escossois troublé du vin qu' il avoit beu, ou de l' objet de cette beauté presente, ne se souvint plus de sa premiere maistresse, et mettant sa main dans celle de son amy, jura qu' il acceptoit son alliance avec beaucoup de contentement. Ainsi ce mariage fut conclu, ou plûtost ce sacrilege, et le frere de laict de la damoiselle escossoise se retira pour aller advertir sa maistresse de cette infidele action. Au recit de cette mauvaise nouvelle, l' amante abandonnée, et qui meritoit un serviteur plus constant, se laissa tomber

p253

de foiblesse ; et s' estant après renfermée en un cabinet, y mourut en deux ou trois heures d' un saisissement de douleur. On trouva sur sa table un papier où elle avoit escrit ces lignes, qui s' addressoient à son perfide serviteur :

puis que j' ay semé si prodigalement mes faveurs en une terre si fort ingrate ; et que j' ay perdu tout espoir de recueillir rien de mes soins, il faut que le tombeau me reçoive. Coeur lasche et méconnoissant, demeure comblé de delices, encore qu' il ne soit pas juste que tu vives avec joye, après m' avoir fait mourir de regret par ta perfidie .

Cette lettre si pitoyable fit deux estranges effects ; elle causa la mort du pere de la damoiselle, et desespera son serviteur, qui ne sceut jamais plus se resjoüir après l' avoir

veüe : et qui par un aveugle transport de rage, dans le remors de ce crime, se tua quelque temps après d' un coup de poignard, et rendit ainsi sa mort aussi detestable que son inconstance.

PARTIE 2 CHAPITRE 9

Comme le page change de vaisseau. Quelques jours s' escoulerent en cet entretien, et le vaisseau sur lequel j' estois venu estoit sur le point de faire voile pour retourner

p254

en Escosse, lors que par l' entremise de mon irlandois, qui avoit fait beaucoup de connoissance parmy les gens de marine, entre lesquels il avoit rencontré quantité de personnes de son païs, je fus receu dans un autre bord, après avoir contenté le patron escossois qui m' avoit amené. Je m' excusay de retourner avec luy, disant que je ne me portois pas assez bien pour m' exposer encore si tost aux fatigues de la mer ; mais la veritable raison qui m' en empeschoit, estoit que j' avois peur d' estre reconnu à mon retour, et sacrifié à la calomnie de mes ennemis. Peu de temps après, je fus averty que trois vaisseaux alloient appareiller ensemble pour faire voile, l' un en Angleterre, et les deux autres en Irlande. Mon fidele valet fit alors tout ce qu' il put pour me persuader d' aller en son païs, plustost qu' en cette isle cruelle, où l' on m' avoit si mal traité, et où je pourrois courir danger ; toutesfois je ne pus estre de cet avis. L' Irlande me sembloit encore plus sauvage que l' Angleterre, et je voulois à quelque prix que ce fust regagner Londres, pour essayer d' apprendre quelques nouvelles de ce philosophe errant, qui ne parloit point de mon esprit. Puis j' esperois de trouver bien-tost en ce lieu quelque navire de trajet, qui me repasseroit en France, d' où je gagnerois l' Italie avec le peu de bien que j' avois. Je demeuray donc dans mon bord, où l' on appareilloit pour s' aller rendre à Plemout, et donnant presque toutes mes marchandises à mon irlandois, avec beaucoup de remercimens de ses

services, je me separay de luy : ce ne fut pas toutes-fois sans que ce pauvre garçon fist mille cris de douleur qui m' affligerent, et sans que je luy eusse donné mon nom, et mes armes, afin qu' il peust dire chez luy, quel estoit le maistre qu' il avoit si fidelement servy. Il estoit né près de Limerick, fils d' un assez honneste fermier ; son nom estoit Jacob Cerston.

PARTIE 2 CHAPITRE 10

L' arrivée du page à Plemout, et le peu de sejour qu' il fit à Londres. Après avoir essuyé une assez grande tempeste, et couru beaucoup de perils, nostre vaisseau vint heureusement au port à Plemout ; mais je ne m' y rendis que fort malade, j' y fus huit jours sans pouvoir presque parler, et ceux entre les mains de qui j' avois laissé quelques fourures se servirent du pretexte de mon indisposition pour les vendre à leur fantaisie, me disant après que ç' avoit esté par mon ordre, et que je leur avois fait signe que je voulois bien qu' ils les donnassent à ce prix. Enfin je sortis de Plemout en assez bonne santé, et pris le chemin qui conduit à Londres ; mais à l' entrée de cette ville j' apperceus

un des domestiques de la cousine de ma maîtresse, qui me remit la frayeur dans l' ame ; à la rencontre de cet officier, je me mis promptement une main sur le visage, afin qu' il ne me reconnust point, et m' en allant sur le premier regard, par où l' on descend sur la Tamise, je me jettay dans un paravos. Je donnay à deux bateliers tout ce qu' ils me demanderent pour les faire ramer diligemment jusqu' à Gravesine, et là, je pris des chevaux pour aller à Douvre avec un certain maquignon que je rencontray par bonheur, qui faisoit passer quelques guilledines en France. Il n' est point necessaire de vous dire icy la fortune que nous courûmes, en ce petit trajet de Douvre à Calais. Vous sçavez bien que ce passage est

assez perilleux en de certains temps, et combien les vagues s' eslevent sous un grain de vent dans cette marche. Il est question de vous conter des choses plus particulieres, et plus plaisantes. Dés que je me fus reposé deux ou trois jours à Calais, je montay sur un bidet que mon hoste me vendit, et pris le chemin de Dieppe pour m' aller enquerir en ce lieu de mon venerable Artefius, mais je n' en pris aucunes nouvelles ; le pere qui le connoissoit en cette sainte maison, s' en estoit allé en une autre province fort esloignée, et les autres ne sçavoient point du tout qui estoit l' homme que je demandois ; cela me fit sortir de Dieppe avec d' estranges transports

p257

de rage et de desespoir, voyant que je ne pouvois retrouver les traces d' un homme qui pouvoit tout pour moy, et qui sans se faire aucun effort, eust fait hautement ma fortune en France, et fait encore avantageusement ma paix en Angleterre.

Mais je n' estois pas nay sous une planette assez heureuse, pour avoir des prosperitez en effet : il me devoit sufire d' en avoir eu comme en songe, et si l' esperance de pouvoir trouver cet homme ne m' eust point long-temps abusé, je me fusse trouvé trop riche du bien de mon patrimoine et des talents qu' il avoit pleu à Dieu de me donner.

PARTIE 2 CHAPITRE 11

Comme le page disgracié fut pris pour dupe. Je pris le chemin pour Paris, et rien ne m' arriva de remarquable dans ce dessein, que l' aventure que je vais escrire. Après avoir passé quelques jours en cette fameuse ville, qui fut autrefois la capitale d' un petit royaume, et qui est aussi florissante pour les lettres et pour les arts, qu' opulente pour la marchandise, qu' on y void arriver de tant de lieux, je passay par le pont de l' Arche, et n' en

p258

estant esloigné que de deux lieuës, j' apperceus deux hommes à cheval qui m' attendirent et me demanderent après m' avoir salué, si je n' allois pas devers Paris, et si j' aurois agreable qu' ils se missent en ma compagnie. Ces gens là n' avoient pas la mine fort mauvaise ; l' un estoit fait comme un marchand, ayant une vieille gibeciere à l' arçon ; l' autre paroissoit estre quelque espece de sergent à cheval ayant son escritoire penduë à la ceinture de ses chausses, et sa plume qu' il sembloit avoir oubliée derriere son oreille. Je leur rendis leur salut, et leur dis que ce me seroit du bon-heur que nous allassions ensemble. Ainsi nous fismes quelque lieüe parlans de choses fort indifferentes. Les deux voyageurs me faisoient quelques tentatives de fois à autre, pour essayer d' apprendre qui j' estois, et quelles estoient mes affaires, mais je me tenois sur mes gardes, et ne me voulois point decouvrir à ces inconnus, sur des secrets qui ne devoient estre declarés qu' à des confidens plus illustres. Comme je ne leur respondois plus rien, et que je me remettois à converser melancoliquement avec mes propres pensées, je fus reveillé de cet assoupissement par les cris effroyables d' un homme bien monté qui

p259

poussoit son cheval à toute bride à travers champs, et sembloit venir droit à nous. Nous nous arrestasmes mes nouveaux associés et moy pour l' attendre, et ce personnage vestu de drap gris, couvert d' agrafes d' argent, ayant sur la teste un bonnet de fourures fort fantasque, nous fit des demandes, aussi-tost qu' il nous eut joints, en un estrange baragoüin. Pour moy je n' y comprenois rien, et ne me souciois gueres d' y rien entendre : mais les deux hommes qui estoient avec moy, firent fort les empeschés pour expliquer ses enigmes, et trouverent que c' étoit qu' il demandoit si nous n' avions pas veu passer son valet, qui s' enfuyoit par ce chemin, après luy avoir volé mille pistoles. L' espece de polonois fit mine d' estre ravy de leur bonne intelligence, et leur sçavoir bon gré de ce qu' ils tesmoignoient estre esmeus de son infortune : et si tost que son cheval eut un peu repris haleine, il se mit à piquer de tous costez comme auparavant ; mes nouveaux compagnons de voyage

parlerent fort de l' aventure de cet etranger, moralisans ensemble sur cette matiere, et feignans avoir compassion de son infortune. J' en disois aussi mes sentimens comme les autres, bien que j' eusse tant de mes propres disgraces dans l' esprit, que celle-là ne me touchast gueres. Enfin nous revismes venir cet homme qui faisoit l' enragé, et qui retiroit

p260

pour l' habit et pour la mine à ces aventuriers turcs, qu' on voit dépeins en calcondile, et qu' on appelle foux hardis. Nous estions à peu près du lieu où nous devions nous arrester pour disner ; et cet extravagant affligé qui avoit trouvé des consolateurs en nostre troupe, voulut venir disner avec nous. La premiere chose qu' il fit, après que nos chevaux eurent esté mis en l' escurie, ce fut de prendre le sergent de notre compagnie pour son truchement, afin de faire entendre à l' hoste qu' il vouloit qu' on nous fist grand chere. En suite de ces ordres, le sergent nous vint conter la magnificence des plats qu' on nous alloit servir par le commandement de

p261

ce seigneur polonois, et nous exagera fort la franchise et la liberalité de ceux de cette nation, comme en ayant pratiqué d' autres dont il avoit receu beaucoup d' honnestes gratifications, et nous monstra dix ou douze pieces d' or que cet estranger luy avoit déjà données pour l' obliger à l' assister dans la recherche de son valet, et luy servir d' interprete jusqu' à Paris. Le marchand fit l' étonné sur ce sujet, et nomma le sergent heureux d' avoir l' intelligence comme il avoit du baragoüin de cet estranger, loüant les personnes d' esprit. Cependant le polacre vint faire le demoniaque dans la chambre, jurant qu' il voudroit qu' il luy eust encore cousté cinq cens pistoles, et qu' il eust rencontré son voleur pour avoir le plaisir de luy faire voler la teste d' un coup de sabre. Là dessus il tiroit le cimenterre qu' il portoit en escharpe, et en coupoit les chenets avec une furie estrange. Tandis qu' il faisoit

toutes ces extravagances, on servit sur table et je vis une maniere de festin : il paroissoit que l' on nous traittoit beaucoup mieux qu' à table d' hoste ; l' estranger toutesfois demanda s' il n' y avoit rien de meilleur, et dit qu' il vouloit que nous fussions mieux traitez. Nous fismes bonne chere avec luy, il beut pour le moins vingt santez de princes, ou de princesses de son país, mais ce fut à mes camarades à luy faire raison là dessus : je m' excusay

p262

de boire du vin sur ce que je n' y estois pas accoustumé, et que je me trouvois aucunement indisposé. Je croy que le dessein de cet escorcheur de françois estoit d' essayer à m' enyvrer ; mais bien qu' il s' apperceust qu' il n' avoit pas bien pris ses mesures de ce costé, si ne laissa-t-il pas de continuer à boire. Sur la fin du repas le voilà dans sa belle humeur, il dit en son jargon accoustumé qu' il pardonnoit à son valet le vol des mille pistoles, et que s' il le trouvoit jamais, au lieu de le faire punir, il luy feroit encore du bien, puisqu' il en avoit assez par la grace de Dieu, pour en faire à beaucoup de monde, et pour n' estre pas incommodé de ces petites pertes. Il disoit ces choses d' un air d' yvrogne en begayant, et entrecoupant de hoquets toutes ses paroles. Et dés que l' on eut desservy, il demanda de petits papiers, montrant avec les mains des signes qui firent dire à son interprete que c' estoient des cartes. On en apporta deux ou trois jeux de fines, qui furent aussi-tost démeslés, dont il en prit une pour nous montrer, nous dit-il, un jeu qui se pratique en Moscovie. Après avoir cherché le neuf et le sept de pique, il les mit ensemble, et nous les ayant fait remarquer, il nous fit mesler les cartes, et nous fit entendre qu' il gageroit de larder un as de coeur, qu' il avoit retenu, entre les deux cartes que nous avions veües. Ce qui me sembla fort hazardeux,

p263

et encore plus à mes nouvelles connoissances. Celuy qui avoit mine de marchand,

disoit à l' autre devant moy : s' il y avoit icy des personnes qui voulussent gager contre cet estrangeur, on luy gagneroit bien de l' argent au jeu qu' il a proposé. Je m' assure qu' il ne mettroit pas cet as qu' il tient entre les deux autres cartes en cinquante coups, si ce n' étoit par un miracle de la fortune.

Cependant le polonois tira de ses deux poches une grande quantité de carrelins, de jacobus, et de nobles à la rose, demandant toujours qui veut gager. Le sergent à cheval, qui servoit d' interprete à l' autre, me pinça lors la cuisse et par dessous la table me mit dix pistoles à la main, me faisant signe que je les gageasse pour lui. Je n' avois pas tellement perdu l' habitude du jeu, que je ne fusse capable de m' y remettre facilement, si peu que j' en fusse sollicité. C' est pourquoi je ne fis guere de resistance à cette sorte de tentation. J' estallais les dix pistoles du marchand, et mis encore la valeur de dix autres dans ce hazard, afin d' en estre de moitié. L' estrangeur

p264

pretendu mit au jeu, et moy je meslay subtilement les cartes, et les luy presentay hardiment, m' assurant qu' il ne seroit pas assez heureux pour larder son as de coeur entre deux cartes designées en tout un jeu complet. Je ne me trompay pas pour cette fois : le polacre tourna les cartes et le neuf de pique vint sans estre suivy de son as de coeur ; si bien que les vingt pistoles que j' avois devant moy grossirent leur compagnie de vingt autres. Le perdant ne s' esmut pas beaucoup de cela ; il renversa toutes les cartes pour reprendre celle qu' il avoit manqué de placer où il pretendoit, et mit à part quarante pistoles pour tenter encore la fortune ; je ne trouvay point que ce fust trop, dans la haute esperance où j' estois de faire contre luy quelque gain honneste, et cette seconde espreuve me reüssit. Je me vis conducteur de quatre vingt pistoles, qu' il me proposa de hazarder encore toutes à la fois. Le sergent qui estoit de moitié avec moy, et qui faisoit voir sur son visage une apparente joye de son bon-heur, me poussa pour m' encourager, lors que je n' avois que trop d' ardeur à suivre ma pointe. Mais je ne scay pas bien par quel mal-heur, au coup où il y alloit de nos quatre vingt pistoles, et lors que le

sergent eut meslé les cartes pour son argent,
un assez long-temps après moy, le moscovite
fut si heureux qu' il larda sa carte entre le
neuf, et le sept de pique. Après avoir tiré
avec des tremblemens simulez, et avoir demandé
composition, le traistre amena les
cartes fatales qui me troublèrent tout le sang.

p265

Ayant ainsi perdu ce grand coup, je ne perdis
point le courage, et m' imaginay que cet
accident estoit un trait de caprice de la fortune,
qui m' avoit voulu montrer que l' avantage
que j' avois dans ce party inegal, pouvoit
estre aucunement balancé par ses faveurs
extraordinaires. Je crus que ces petites merveilles
qui pouvoient quelquesfois arriver, ne
pouvoient avoir de durée : et ce raisonnement
n' eust pas esté mauvais, si ce que je croyois
estre un caprice de la fortune, n' eust point
esté un pur ouvrage de l' artifice. Je descousis
la ceinture de mes chausses pour en tirer quelque
ressource ; et je ne feignis point de risquer
encore quarante pistoles de mon fond,
pour tenter la bonne fortune. Elle engloutit
ce sacrifice en un moment, et le sergent qui
avoit mis six pistoles du sien, fit semblant de
s' arracher les cheveux de regret de cette
perte. Mais me sentant piqué vivement de ce
prodige de bon-heur, je ne m' arrestay point
en si beau chemin ; j' estalay sur le tapis trois
ou quatre rouleaux, où les pistoles estoient
comme les mommies, enveloppez de cent bandelettes
de papier. Le sergent et le marchand
tinrent lors un conseil ensemble, et s' approchans
tous deux de moy, me mirent en main
vingt pistoles, disans qu' il falloit bien mieux
mesler les cartes que je n' avois fait. Cette
nouvelle tentative me cousta soixante pistoles,

p266

et les deux associez ne manquerent pas de
battre les cartes après moy, pour leur interest,
et le soin qu' ils en prirent ne me fut pas
heureux ; nous perdismes encore une autre
fois, qui estoit de grande consequence ; et je
me vis à six pistoles prés de tout mon argent.

Ce mal-heur m' estonna d' autant plus que je m' y attendois moins. Aussi c' estoit un effet dont je ne connoissois pas la cause ; et j' ay fort bien reconnu depuis, à force de ratiociner, qu' il y avoit entre ceux qui feignoient estre d' avec moy, des jeux de cartes tout ajustez, qu' ils mettoient entre les mains du faux polonois, escamotans adroitement les autres, lors qu' ils faisoient semblant de les mesler. Quoy qu' il en soit, je perdis quatre cens escus en cette rencontre, et j' eusse encore perdu le reste de mon argent, mon cheval et mon habit, si j' eusse voulu les croire. à la fin de cette comedie, le polonois paya le disner, et les deux compagnons de mon voyage, et de ma perte, me laisserent dans l' hostellerie, faisant semblant de s' affliger de ce malheur, et de maudire la connoissance de l' estranger, à qui quelque valet aposté vint dire quelque chose à l' oreille, et qui sur cette nouvelle monta promptement à cheval. Pour moy je n' eus pas la constance de porter cette disgrâce sans me jeter sur un lict : où je fis hautement mille imprecations contre la mauvaise fortune, pour un accident dont je ne devois accuser que mon imprudence.

PARTIE 2 CHAPITRE 12

p267

Quelle rencontre fit le page en une fameuse hostellerie d' un avare liberal. Acablé de cette infortune qui me coupa de si près les aisles, lors que je m' apprestois à prendre mon vol vers l' Italie, je m' en retournay tout melancolique vers la ville dont j' estois party le matin : et deux jours après j' y vendis mon cheval pour entreprendre quelque autre voyage à pied. J' avois logé dans une grande hostellerie avant mon depart, et je n' en voulus point prendre d' autre à mon retour, pour le peu de temps que j' avois à demeurer en ce lieu. Là dedans il y avoit quelques estrangers qui faisoient le tour du royaume, et qui devoient y sejourner trois ou quatre jours pour considerer à loisir les singularitez de la ville. Je me mis avec eux à table d' hoste, et ne trouvay point que ces

allemands fussent joueurs, ny qu' ils fissent
les extravagans comme le polacre, qui m' avoit
gagné mon argent. C' estoient de jeunes
gentils-hommes fort sages ; et conduits par un
assez galand-homme et de bonne compagnie.
Un soir l' hostesse introduisit à nôtre table

p268

un certain petit homme bossu devant et derriere,
comme un autre Esope, et qui n' avoit
pas l' esprit mauvais. Lors qu' il se fut un peu
apprivoisé, il nous fit voir qu' il estoit d' une
humeur assez plaisante, mais violente extrêmement.
Nous fusmes bien-tost dans une assez
grande familiarité, lors qu' il eut reconnu que
j' avois plus d' esprit que n' en avoient les enfans
vulgaires à mon aage. J' appris incontinent de
luy que c' estoit un gentil-homme provincial,
de cinq ou six cens écus de rente, et qui estoit
venu en cette ville pour partager avec son
frere, et sa soeur, les biens d' un oncle fort
riche qui les avoit laissés ses heritiers. Il me
conta que c' estoit un vieux medecin qui dés
son enfance avoit travaillé sans repos pour
faire un grand amas de richesses, qui ne luy
servirent jamais de rien. Il avoit trafiqué
vingt-deux ou vingt-trois ans dans le sein
persique avec des marchands arabes, faisant
ordinairement sa demeure à Ormus, où il
s' estoit rendu plus arabe que les naturels du
païs. Après estre revenu de ces lointains
voyages, et s' estre habitué dans sa province,
où il ne cessa jamais de despouiller les pauvres
par ses usures sans en estre jamais mieux
vestu, cet homme affamé des biens de la
terre, estoit allé dans la terre : et ses proches
parens portans le dueil au dehors de sa mort,

p269

et n' en pouvant contenir la joye au dedans,
avoient fait cacheter ses coffres par la justice,
afin de pouvoir seurement, legitiment
et avec ordre, diviser entr' eux le bien qu' il leur
avoit laissé. Le petit Esope me fit une ample
et ridicule representation de la salle avarice
de son oncle, et pour confirmer ce qu' il en
disoit, il me fit voir un morceau de pain

fort noir, envelopé dans un papier qu' il
conservoit comme une relique de la vilaine
humeur du defunct ; qui de peur de despencer
trop, n' en mangeoit jamais de plus blanc.

p271

Celuy-cy en detestation de ce vice honteux,
et qui ne s' attache qu' aux ames basses, s' advisa
de donner des ordres à nostre hostesse,
afin que tout ce que nous estions de gens qui
mangions avec luy, fussions traictez magnifiquement
pendant les jours qui seroient employez
à faire le partage de son oncle.

PARTIE 2 CHAPITRE 13

Extravagance de l' avare liberal.
Nous ne fusmes jamais plus estonnez, les
seigneurs allemans et moy, que lors qu' on
nous servit le premier festin que nous donna
ce petit Esope. Nous vismes des nappes et des
serviettes tabizées, et des plus fines qui viennent
de Flandres : et tout cela jonché des plus
belles fleurs qui se trouvoient en cette saison :
en suite de cela, l' on mit sur table beaucoup
plus de plats que l' on n' avoit accoustumé, où
toutes les viandes les plus rares estoient agreablement
estalées. Le gouverneur des estrangers
s' allarma de voir cet extraordinaire,
craignant que comme on augmentoit la bonne
chere, on en augmentast aussi le prix : mais
l' hostesse l' avertit aussi bien que moy, que
nous en payerions beaucoup moins, et que
c' estoit nostre petit Esope qui nous regaloit
de la sorte. Chacun de nous se voulut excuser
de luy faire faire cette despence, veu que

p272

c' estoit un homme que nous n' avions jamais
servy ; mais ce petit monstre qui estoit colere
comme un dragon, se mit à pester furieusement
contre nostre modestie ; il jetta de despit
son mouchoir, ses gans, son manteau, son
chapeau et sa petite espée contre terre, et
nous jura sur sa damnation, que si nous
n' acceptions de bon-coeur la petite bonne chere

qu' il nous vouloit faire, ce peu de jours que nous avions à vivre ensemble, nous le ferions enragé tout vif. La chose fut quelque temps balancée, mais la grande passion du petit homme l' emporta sur nostre discrétte retenuë. Nous fismes tous les jours festin, où ce personnage ne manqua jamais de nous donner la comedie. Tantost il nous venoit trouver tout transporté de joye, et le coeur tout enflé des hautes esperances qu' il avoit conçeuës pour l' estat des thresors laissez : d' autrefois, il se presentoit avec un visage si chagrin, que cela n' est pas imaginable, lors que la part qu' il avoit tirée de ces heritages, ne respondoit pas à son attente. Cependant il partagea de si grandes richesses, que cela ne semble pas croyable. Je sçay bien qu' au commencement de l' ouverture des coffres de son oncle il faisoit le petit enragé, grinçant les dents, regardant le ciel de travers, et pestant contre ceux qui avoient gouverné le defunct, pource que dans l' argenterie qu' on avoit trouvée, il n' avoit eu pour sa part qu' un buffet de vaisselle valant cinq ou six mille francs, une cuvette pesant

p273

deux cent marcs, et deux grands vases qui n' estoient gueres plus legers. Il se consoloit après de ce desplaisir ; et faisoit honte aux allemans en la vertu de bien boire, s' assurant qu' il ne seroit pas si maltraicté à l' ouverture des coffres, où estoit l' or et l' argent monnoyé. Le lendemain c' estoient de nouvelles plaintes sur de nouvelles bonnes fortunes ; il deschiroit son pourpoint de colere, de n' avoir herité avec son frere et sa soeur que dix ou douze mille pistoles d' Espagne, trois ou quatre mille d' Italie, quinze ou seize cent jacobus, et quelque treize ou quatorze sacs de mille francs. Après ces regrets superflus sur une misere que je trouvois si digne d' envie, il nous advertissoit des boëtes de pierreries que l' on devoit ouvrir le lendemain : et se resjouissoit dans l' esperance qu' il avoit d' y trouver beaucoup mieux son compte. Le lendemain il nous vint jeter un bordereau à demy déchiré, des perles qu' il avoit euës en sa part, et qu' il trouvoit estre peu de chose, encore qu' il y eust parmy cela deux tours de perles, prisées vingt quatre mille francs.

Ainsi fit-il pour des diamans, pour des rubis, des saphirs et des hyacinthes. Sur tout il fut excellent, un matin qu' on avoit fait le partage des esmeraudes, dont il avoit eu tout un assortiment fort beau, prisé sept ou huit

p274

mille francs, et une boëte toute pleine, qui estoit grosse comme mes deux poings joints ensemble : il ne se contenta pas d' en manger le couvercle en notre presence, il se transporta si fort de colere sur cette matiere, qu' il en jetta de despit toutes les esmeraudes parmy la place, et les pila demie-heure avec ses pieds sans vouloir permettre qu' on les recueillist. Cependant elles furent toutes ramassées, lors que cette fougue fut appaisée ; et comme on luy presenta sa boëte remplie, comme elle estoit auparavant, il nous en mit à chacun une demie-douzaine sur nostre serviette des plus belles qu' il rencontra ; mais elles estoient à si petit prix en ce temps-là, que je ne retiray qu' environ soixante escus de cinq des miennes.

PARTIE 2 CHAPITRE 14

p275

Faste de l' avare liberal, et quelle attainte on luy donna.
Après cette incartade, qui me fut si favorable en cette saison, j' eusse souhaitté de bon coeur que nostre petit fantasque eust encore tiré sa part de toutes les pierres precieuses de l' orient, mais son partage finit plustost que je ne l' eusse désiré. Il vint un matin prendre congé de nous, disant que tout estoit partagé, hormis les immeubles, et qu' il alloit monter à cheval pour mener un homme de conseil en sa maison, afin qu' il l' accompagnast en suite à la visitation de ce qui restoit, tant il avoit peur d' être surpris en cette decision. Comme je l' accompagnois jusqu' à la porte ayant mon manteau sus les espales, il s' avisa de me tirer par le bras, et me dire que puis que

j' estois en estat de pouvoir sortir, il me prioit d' aller oïr la messe avec luy dans un devot monastere, et que nous boirions après le vin de l' estrié : je ne luy voulus pas refuser cette faveur, après en avoir receu d' autres de luy ;

p276

et nous fusmes ensemble dans une eglise, où l' on alloit dire messe pour luy. Son homme de conseil s' y trouva, et si tost que le dernier evangile fut dite, ce mirmidon tout contrefait alla dans la sacristie, et revint avec deux religieux de ce convent. Il y avoit à l' entrée du choeur un tronc pour la manufacture de l' eglise, et nostre esope aussi enflé de vanité que gros d' espaules et de poitrine, prit une poignée de pieces d' or en sa poche, et les jetta dans le tronc, en nostre presence. Les peres en destournerent modestement les yeux, mais comme un jeune garçon que j' estois, je pris garde à son aumosne fort honneste et mal concertée. Après cette charité peu profitable, puis qu' elle estoit si peu secrette, ce fastueux ridicule se tourna vers le plus vieux des deux religieux, qui estoit le superieur de la maison, et luy dit : *mon pere, je vous prie de vous ressouvenir de moy en vos prieres*, mais le pere grave et sensé, luy respondit à mesme-temps : *monsieur, je vous prie de vous ressouvenir de Dieu dans vos oeuvres* . Ce que je trouvay bien raisonnable, et bien digne d' un bon religieux. Les heretiques sçavent bien multiplier en leurs

p277

histoires scandaleuses les judas, qui se descouvrent en la compagnie de Jesus-Christ, mais ils n' ont garde de parler des veritables apostres qui s' y rencontrent. Aussi leur interest y seroit un peu lezé, et c' est l' interest qui anime, et qui fait mouvoir la plus grande partie des hommes, qui ne sont point inspirez de l' esprit de Dieu.

PARTIE 2 CHAPITRE 15

Comme le page disgracié fit des vers dans

une abbaye.

Quand nostre fastueux eut fait cette bonne oeuvre, qui n' avoit gueres de merite en effet, nous sortismes de cette eglise, et nous entrasmes dans un assez fameux cabaret. Là, le petit hypocondriaque parut plus sensé, pource qu' il n' avoit plus dans l' esprit que choses humaines, et cette bouillante ardeur qu' il avoit tesmoignée en recevant sa part des biens de son oncle, se r' assid en l' attente des biens à venir : à cause que l' objet qui n' étoit pas alors present, n' émouvoit pas assez la puissance. Nous nous separasmes après le desjeuner, et je m' en retournay dans nostre hostellerie. De là je deslogeay bien-tost pour reprendre le chemin de Paris, que j' avois quitté

p278

par trop de foiblesse, et que je croyois pouvoir reprendre asseurement avec l' argent, et les pierreries que j' avois.

Un bon prestre seculier que je rencontray presque au sortir de la ville, me fit retarder mon voyage, m' obligeant d' aller avec luy dans une abbaye assez riche, où il avoit de bons amis. Nous ne fusmes pas si-tost arrivez en ce lieu que nous fusmes recueillis avec joye par de bons peres, qui vivoient dans une grande austerité, mais qui ne laissoient pas de faire faire bonne chere aux survenans. Nous y fusmes festoyez huict jours entiers, durant lesquels on nous fit prendre tous les honnestes divertissemens qui se peuvent imaginer. Mon conducteur aymoît un peu la chasse, et l' on prit soin de luy donner des chevaux et des chiens pour le satisfaire : et pour moy qui leur tesmoignay aymer mieux des livres, on me donna la clef d' une grande bibliotheque, où je passay fort bien mon temps. Les principaux de la maison m' interrogerent sur plusieurs choses ; tant de celles qui sont utiles, que de celles qui sont agreables, et pour donner un pretexte à tout le chapitre de me faire quelque honneste present, ils s' aviserent de me demander si je ne serois pas capable de leur faire un sonnet sur un sujet de devotion. Moy qui parlois avec chaleur de l' excellence des poètes anciens et modernes, je m' offris à faire un effort pour leur donner quelque satisfaction, et ces bons religieux, qui prirent deslors envie de m' associer en

leur compagnie, voulurent auparavant que de

p279

me declarer leur dessein, observer soigneusement quel estoit mon foible, et à quels vices je pouvois estre sujet. Pour m' esprouver, ils employerent une espece de demon, qui me vint tenter dans leur cloistre, comme j' estois dans une profonde resverie pour composer le sonnet sur le sujet qu' ils m' avoient donné. C' estoit un garçon fort subtil pour un enfant nourry dans un village ; il est vray qu' il avoit rodé deux ou trois ans en de bonnes villes. à l' abord il me vint représenter que je me rompois trop le cerveau pour donner de la satisfaction à ces bons peres, et qu' il falloit prendre quelque intervalle dans ce travail. Il me parla d' aller boire pinte avec luy dans un cabaret du bourg, où le vin estoit excellent ; mais je ne donnay point à cette amorce ; il reprit qu' il y avoit une belle servante au logis, dont il me moyenneroit la connoissance ; à tout cela je fis la sourde oreille comme un garçon qui ne beuvois point du tout de vin, et qui ne pouvois avoir d' amour pour des servantes, en ayant trop pris pour une illustre maistresse. à ces instigations, il adjousta trois dez qu' il fit rouler sur la pierre où j' escrivois, et je me sentis tout esmeu à la veuë de ces maudits petits cubes, qui m' avoient rendu par le passé tant et tant de mauvais offices. Cette tentative fut fortifiée de la presence de cinq ou six pistoles qu' il fit sortir de son gousset, en me demandant si je sçavois la chance et la raffle ; je fus tout prest à

p280

luy respondre et mettre en effet mes paroles ; mais comme le lieu estoit suspect, et que j' apprehendois d' estre veu dans cette action, je tournay subitement la teste pour decouvrir de tous costez, et j' apperceus un pere qui se cachoit derriere un pilier du cloistre : cela me fit remettre à un autre temps ce que j' aurois bien voulu executer sur l' heure, et l' espion qu' on m' avoit envoyé ne manqua pas de faire un fidele rapport de tout ce qui

s' estoit passé. Tellement que les religieux apprehenderent mon naturel enclin au jeu, et se contenterent de me faire une sainte exhortation sur ce sujet, me donnans une bourse d' environ cent francs, ausquels ils se cotiserent tous.

PARTIE 2 CHAPITRE 16

Comme le page disgracié logea chez un de ses parens.

Avec cette liberalité de ces nobles religieux j' entrepris de m' en retourner à Paris, et d' y voir quelques-uns de mes parens (qui sont tous gens d' honneur et qui ne manquent pas de credit) afin de sçavoir d' eux s' il y auroit assurance pour moy, ayant tué un homme à la veuë, et au sceu de toute la cour ; et s' il n' y avoit pas de moyen en accommodant cette affaire, de r' habiller aussi ma fortune, qui se

p281

trouvoit en grand desordre. Le hazard à qui je me laissois conduire en me promenant, me mena dans un bourg dont mon oncle maternel estoit seigneur, et c' estoit un gentilhomme qui possedoit vingt-cinq, ou trente-mille livres de rente, mais un homme si fort avare, qu' il ne tira jamais de son bien que des matieres de chagrin et d' inquietude, employant toute sa vie en procez. Il me prit envie en voyant le chasteau où il habitoit, et dont j' avois souvent oüy parler, de voir le maistre de cette maison. Pour ce dessein, je me proposay de luy faire des relations de ma fortune à ma fantaisie, et de choses qui n' approchoient point de celles qui m' estoient arrivées. Mais mon oncle plein de deffiances et de soupçon, qui ne s' asseuroit pas en luy mesme, me fit tant de questions les unes sur les autres, et me retourna de tant de costez, qu' il n' y eut pas moyen que je luy peusse respondre sans me couper. Si bien qu' il reconnut

p282

mes deguisemens, et ne fit pas pour

moy les choses qu' il eust esté obligé de faire. Il m' accomoda toutesfois d' un cheval, et de quelque argent, qui ne fut pas en grande quantité, et que je n' acceptay qu' à contre-coeur, et avec beaucoup de confusion, et j' éprouvay bien en cette rencontre qu' on souffre quelque fois beaucoup, en acceptant une faveur, et que s' il y a du contentement à faire du bien à tout le monde, il n' y en a gueres d' en recevoir de quelques uns.

PARTIE 2 CHAPITRE 17

Comme le page disgracié fit connoissance avec la fille de son hoste. Lors que j' eus pris congé de cet hoste melancolique, chez qui je m' estois ennuyé deux ou trois jours, je m' en vins droit à Paris, et m' allay loger dans l' université, pour estre moins decouvert à tous ceux de ma connoissance. L' hoste chez qui je descendis avoit deux pensionnaires, et fut bien aise d' en avoir encore un pour se sauver mieux sur notre despence. Il avoit une fille agreable, mais beaucoup plus adroite et fine. Elle estudia mon humeur cinq ou six jours, et me trouvant incessamment melancolique, elle s' imagina que

p283

ma tristesse pouvoit venir de quelque passion d' amour. Cet esprit inventif employa pour en decouvrir la verité, un des pensionnaires : garçon riche, et assez bien fait, qu' elle avoit piqué de son amour. Celuy-cy couchoit en la même chambre où l' on m' avoit mis, et me rendoit de grandes civilitez : il ne luy fut pas difficile à m' acquerir pour son amy, avec les soins qu' il s' en donna. La complaisance est un charme universel, qui est à l' usage de toutes sortes d' humeurs ; mais les jeunes gens sont particulièrement susceptibles de cette douceur. Je luy découvris enfin toutes mes pensées, et luy fis un veritable recit de toutes mes infortunes, et mesmes de mes amours d' Angleterre, excepté que je ne luy dis pas le nom ny la qualité de ma maistresse, m' estant resolu de ne decouvrir jamais à personne un secret si fort important, de peur qu' il ne m' en arrivast encore quelques mauvaises avantures.

La fille de nostre logis fut incontinent informée de toutes ces choses par ce jeune escolier qui l' adoroit : et cette instruction ne luy rendit pas de bons offices. Veu que dès l' heure cette personne m' eut en grande consideration, ne faisant autre chose qu' admirer mon esprit, et mon courage qui m' avoient fait traverser tant de païs, et retirer de tant de dangers effroyables. Sa curiosité ne fut pas si-tost satisfaite, qu' elle luy fit naistre des desirs de m' engager, et plus j' opposay de resistance aux efforts de sa passion, plus elle rechercha d' artifices pour obtenir cette conquete.

p284

Tous les jours elle recherchoit les occasions de me voir, et de me parler, sans qu' il fut beaucoup necessaire : tantost elle faisoit semblant de venir chercher quelque chose dans un buffet, lors qu' elle sçavoit que j' estois tout seul dans ma chambre ; d' autresfois c' estoit pour y parler à mon camarade, quand il n' estoit pas dans le logis. Enfin je n' estois pas un quart d' heure seul, sans que cette agreable personne se vint offrir devant mes yeux, et si peu que je tournois la veuë sur elle, je trouvois que nos regards se rencontroient tousjours par intervalles, et qu' elle rougissoit en abaissant les siens. Cela me fit beaucoup de peine, car une matiere seiche n' est pas plus capable de s' embraser à l' approche d' un miroir ardent, que mon coeur l' estoit à la rencontre d' une beauté : et je ne me voulois pas embarquer d' amour avec cette fille que mon nouveau camarade aymoît, et dont il m' avoit fait confidence. Je voulois garder ma foy à qui je l' avois donnée, et ne sçavois comment conserver ma franchise des mains de celle qui me la vouloit oster. Après de longues contestations qui se firent entre mes pensées, l' amour l' emporta sur l' amitié, et je me resolut enfin de cajoller ma jeune hostesse. Je n' y perdis pas beaucoup de temps, et les progresz que firent mes soins dans son esprit furent si grands, qu' ils se rendirent bien-tost visibles à mon camarade. Ce qui le confirma davantage dans la creance que je l' aimois, et que j' en estois aymé, c' est qu' ayant un jour pris une petite bource qu' elle portoit

à sa ceinture, comme il se joüoit avec elle, il apperçoit dedans une émeraude de celles que je luy avois monstrées ; que j' avois fait enchasser delicatement pour luy donner sous couleur d' une discretion qu' elle m' avoit gagnée. La fille luy tira brusquement la bourse des mains, de peur qu' il remarquast ce petit present qui venoit de moy : et luy par une adresse que luy donna sa jalousie, tesmoigna n' en avoir rien veu : mais pour s' asseurer mieux de la verité de la chose, il me vint trouver à ma chambre, où j' escrivois quelques fantaisies sur ce sujet, et me dit qu' il sçavoit un homme qui avoit grand desir de voir mes six émeraudes, et qui estoit capable de les acheter tout ce qu' elles valoient. Je luy respondis à cela qu' il me feroit plaisir de m' amener ce marchand, mais qu' il ne m' en restoit plus que cinq, ce qui l' assura de son doute. Le voilà plus outré cent fois de jalousie que je n' avois esté piqué d' amour : car la condition et les vertus de cette nouvelle maistresse estoient de trop mauvais fondemens pour asseoir un grand edifice. Depuis ce temps-là mon jaloux rival prit l' habitude de ce dragon, qui faisoit garde autour de la toison d' or : il ne ferma plus les paupieres, et se donna plus de tourmens que la cause de ses soucis n' avoit de merite.

PARTIE 2 CHAPITRE 18

Nouvelles disgraces du page.
 La vigilance de cet Argus estoit si grande, que ma jeune hostesse et moy ne pouvions plus avoir le moindre loisir pour pouvoir converser ensemble ; il estoit tousjours avec l' un ou avec l' autre de nous deux, et ne sortoit plus de la maison, si ce n' estoit en ma compagnie. Un jour que j' estois ennuyé de cette sorte d' opression, et que je m' allois promener pour me divertir, je rencontray par mal-heur un certain joüeur de ma connoissance, qui ne sçavoit point du tout mes disgraces, et qui

me demanda si je voulois aller avec luy dans une fameuse academie, où il ne hantoit que d' honnestes gens, et qui avoient beaucoup à perdre ; je me laissay aller à cette tentation, et me trouvay dans un tel mal-heur, que je perdis tout mon argent avec tout ce que j' avois tiré de mes esmeraudes. De sorte qu' il ne me restoit plus pour tout bien que mon cheval, que j' allay vendre sur le champ, et que j' eusse perdu dans l' ardeur du jeu, s' il n' eust point esté en pension dans un logis fort esloigné de l' academie. Le soir que je fus de retour, ma

p287

maistresse parut toute allarmée de me voir si melancholique, le profond regret de ma perte paroissant escrit sur mon front, et voulut prendre son temps pour s' enquerir à moy du sujet de cette tristesse ; mais nostre jaloux fut auprès de nous, avant que j' eusse le loisir de luy repartir ; tout ce que je pûs faire en cette occasion, fut d' aller escrire en ma chambre un petit billet que je luy revins donner adroitement. Je l' advertissois par là, que j' estois dans un desespoir bien estrange, et qu' il n' y avoit qu' elle alors, qui fut capable de m' en pouvoir consoler : que notre jaloux seroit sans doute assoupy cette nuit, à cause des veilles passées, et que si elle avoit autant d' amour pour moy qu' elle m' avoit voulu faire et me feroit la faveur de me venir parler sur la montée. Ma jeune hostesse prit son temps pour lire ma lettre, et un peu après, pour m' assurer qu' elle ne feroit point de defaut à cette amoureuse assignation, elle ne manqua pas de satisfaire à sa promesse à l' heure prise entre nous ; mais l' écolier ne dormit pas comme je me l' estois promis : il se donna la patience de veiller toute la nuict avec nous ; souffrant beaucoup plus de peine, que nous ne goustions de plaisir : il presta l' oreille à tout ce qui se dit sur ce degré, s' appuyant contre la porte de la chambre, et creut entendre beaucoup de choses qu' il n' entendoit pas, dont il composa la matiere d' un manifeste à me faire courir un grand danger. Cependant nous nous retirasmes ma maistresse

p288

et moy au chant du coq, et ne crûmes pas avoir esté découverts, et mon rival ne manqua pas le lendemain d' informer nostre hoste de tout ce mystere. Comme je pensois revenir sur le midy pour disner, j' entendis un grand tumulte dans la maison ; nostre hoste parloit fort rudement à sa fille sur la lettre et l' emeraude, dont il l' avoit trouvée chargée, et me tenant quelque temps près de la porte, j' ouis qu' il disoit en jurant que j' espouserois sur le champ sa fille, ou qu' il me feroit souffler dans un pistolet qu' il tenoit en sa main. Mon rival disoit là dessus, que c' estoit une chose fort raisonnable, et qu' il s' employeroit avec tous ses amis, pour l' execution de ce dessein ; j' entendis encore trois ou quatre autres personnes estrangeres, qui disoient estre de ce mesme avis. Cela me donna de grandes allarmes, et me fit prendre le dessein d' aller disner bien loin de là.

PARTIE 2 CHAPITRE 19

Desespoirs et miseres du page.
Je me vis reduit à de grandes extremitez par ce nouvel accablement, et faisant lors une

p289

longue reflexion sur toutes les aventures de ma vie, je faillis à mourir de desplaisir. Quand je me representois la bonté de ma naissance, la curiosité de mon eslevation, l' honneur que j' avois eu de servir un grand prince, le bon-heur d' avoir rencontré ce grand philosophe, qui me pouvoit tenir lieu de toutes les felicitez terriennes, et qui ne m' eust pas esté une foible escorte à m' acheminer aux celestes ; de plus, les faveurs d' une maistresse digne des passions d' un grand seigneur, et me voyois à l' heure si malheureux qu' il ne s' en falloit presque rien qu' on ne me forçast d' espouser la fille d' un teneur de pensionnaires, cela me mettoit presque au desespoir. J' en arrachay mes cheveux avec assez de violence, et m' abandonnant aux transports de cet excez de melancolie, je sortis de la ville sans autre dessein que d' aller où mes pas me conduiroient. Par hazard, ce fut sur le

chemin d' Orleans que me fit aller ce transport,
et comme je tournois les yeux vers le
ciel, lors que la nuict fut venuë, et pour luy
demander raison de tant de disgraces, ou
pour le supplier de les adoucir : j' y vis paroistre
cette vaste blancheur qui procede
d' une nombreuse confusion de petites estoilles,
et qu' on nomme la voye de laict. Je pris cet
objet à bon augure ; je me ressouvins qu' on
appelloit aussi cela le chemin d' un saint, et
je me proposay de me conduire jusqu' en ce

p290

petit royaume, où son corps glorieux est honoré.
Je fis ainsi deux ou trois journées, sans
parler à personne, qu' aux hostes chez qui je
logeois ; tandis que j' eus un peu d' argent,
j' allay toujours en relais, mais quand je
m' apperceus que j' estois fort près de ce qui
me restoit, je me mis à pied, et ce ne fut qu' à
cinq ou six lieuës de cette celebre ville qui
fut autrefois fondée par ces danois, qu' on
surnomma pictes, à cause de la couleur dont
ils se peignoient le corps. Quelque temps
après que je fus reduit en cet estat, je fus
atteint par un messenger qui prit compassion
de ma misere, me voyant fait de sorte que je
meritois bien d' aller plus commodement ; il
me fit monter sur un de ses chevaux, qui
alloit en main, et m' ayant demandé quel
estoit mon dessein, me promit de m' assister
de sa faveur pour me faire entrer en quelque
honneste condition dans cette grande cité, que
nous voyons desja d' assez près ; je le remerciay
de cette courtoisie, et trouvay depuis,
que les plus petits amis sont parfois beaucoup
utiles. Il me donna la connoissance d' une
fille qui gouvernoit tout dans une grande
maison, et cette personne là qui avoit des
amourettes, et qui ne sçavoit pas escrire, fut
ravie d' avoir un secretaire fait comme moy ;

p291

qui ne connoissois personne du païs, et qui
n' aurois aucune raison d' esventer ce secret
mystere. J' escrivis quelques lettres pour cet
amour qui m' étoient dictées si plaisamment,

que je n' ay gueres eu de plus agreable divertissement :
car elle se conseilloit à moy sur
ses veritables pensées, pour mieux colorer les
fausses et tromper un vieux penard, à qui
cette petite rusée vuidoit la bourse d' une
merveilleuse façon. Lors qu' ils estoient en
conversation ensemble elle l' obligeoit à luy
faire quelque offre, ou trouvoit le biais de
luy faire perdre quelque discretion à quelque
jeu où le bon-homme perdoit tousjours : et
quand elle faisoit response aux lettres qu' il
luy escrivoit, elle ne manquoit pas à luy donner
des attaintes sur ses promesses, et le piquer

p292

d' honneur pour l' obliger à s' en acquitter
noblement. Tantost ce n' estoit qu' une foire,
dont il estoit question : une autre fois c' estoit
une jupe promise, que le personnage prenoit
à credit à haut prix, et que la dame donnoit
à bon marché argent contant. La fille me
faisoit secrettement coucher en sa chambre,
qui estoit tout joignant celle de sa maistresse ;
et tous les soirs, lors que mes inquietudes
m' empeschoient de dormir, j' avois le
plaisir d' entendre le tripotage de la maistresse,
et de la fille de chambre. La dame
estoit encore assez belle, et vivoit en mauvais
mesnage avec son mary, qui estoit vieux et
jaloux et de fort mauvaise humeur. Ils estoient
separez de biens et de lict, et s' ils ne l' estoient
pas pourtant. Ce n' estoient que raports continuels,
qui se faisoient de part et d' autre, et
l' interest du tiers et du quart composoit
toutes les nouvelles qui couroient ; sans qu' il
y eut souvent un seul mot de verité. C' est une
chose estrange, que le fondement des haines
et des amours du monde ; tel croit estre fort
mal traicté de son amy, dont il est aymé cordialement :
tel croit estre aymé de certaines
gens ausquels il ne sert que de sujet de raillerie :
et ce sont des personnes adroites et
mal intentionnées, qui pour leur seul interest,
font tout ce desordre, quand elles ont pris
quelque empire sur les principaux ressorts de
ces grandes machines animées.

PARTIE 2 CHAPITRE 20

p293

Comme le page servit un maistre chez lequel
il tomba malade.
Je ne fus pas long-temps caché dans cette
grande maison, sans estre apperceu de quelqu' un
des domestiques, et sans que celle qui
me protegeoit, et qui m' avoit pris pour son
confident, fut en peine pour me mettre ailleurs.
Cette fille de chambre avoit fait quelque
connoissance avec une demoiselle de ses voisines,
à qui elle m' alla recommander de si
bonne sorte, que la demoiselle eut grande
curiosité de me voir ; et dés l' heure se proposa
de chercher une bonne condition pour
moy. C' estoit une femme mariée, et très-honneste :

p294

et qui ne laissoit pas pour cela
d' avoir un galand homme pour serviteur, qui
luy rendoit tous les jours de grands soins,
et de grandes marques d' une secrette amour,
mais avec de si grands respects, que la plus
scrupuleuse chasteté n' en pouvoit pas estre
offensée. Celuy-cy n' eut pas plustost oüy parler
de moy, qu' il s' offrit à me recevoir chez
luy, et à me traiter favorablement, ne pouvant
trouver une meilleure occasion pour
pouvoir faire sçavoir souvent de ses nouvelles
à cette maistresse, que de prendre un garçon
qui en estoit connu, et qui avoit beaucoup
d' entrée chez elle. Si bien que je me vis domestique
de cet honneste gentil-homme, que
je veux honorer toute ma vie, tant à cause de
son merite, qui me parut grand, que pour les
faveurs que j' en receus, qui ne furent pas petites.
Sitost que je fus chez luy, et qu' il se
fut apperceu que j' avois quelques brillants
d' esprit, et quelque inclination à la poësie, il
me fit faire une clef pour entrer quand bon
me sembleroit dans un cabinet de beaux
livres ; il me donnoit presque tous les jours

p295

quelque epigramme latine à traduire, ou quelque sonnet de Petrarque à tourner, et luy-mesme me monroit parfois quelqu' une de ses compositions, qui n' estoient pas à mon avis bien escrites, et d' un genie qui fust heureux, encore qu' il fust d' une race toute pleine de beaux esprits, et de grands poètes.

Je passay quelques mois en cette maison, si chery de mon maistre, et de ses proches, que ceux du logis portoient envie à mon apparent bon-heur ; mais s' ils eussent connu mes secrets mescontentemens, ils eussent sans doute eu pitié de mes infortunes. Les objets qui se presentoient à mes yeux durant le jour, me divertissoient en quelque sorte ; mais lors que je me trouvois seul, et quand j' estois le soir au lict, je ne faisois autre chose que verser des larmes. Cette noire melancholie eut bien-tost alteré ma santé, et je fus saisi d' une fièvre quarte qui me dura presque une année. Je fus rendu par cet accident comme inutile à tout service : mais mon maistre qui sembloit aymer particulièrement mon esprit, ne me trouvoit point du tout à charge : il avoit une bonne femme de mere qui n' estoit pas de mesme humeur ; c' estoit une sage personne et fort devote, mais grande mesnagere et vigilante, qui ne vouloit point de bouches inutiles chez elle. Mon maistre importuné du bruit qu' elle luy faisoit quelquefois à mon occasion, me proposa (lors que la fièvre m' eut quitté, et qu' il ne m' en estoit resté qu' une enflure de corps) de me donner à l' un des plus grands hommes de ce siecle, qui

p296

estoit son oncle, et pour cet effet il escrivit une lettre de sa main fort affectionnée, et qui monroit qu' il faisoit une très particuliere estime de moy. Je pris cette lettre, et quelque argent qu' il me donna, non sans beaucoup de regret de le quitter, voyant bien qu' il en avoit aussi de notre separation.

PARTIE 2 CHAPITRE 21

Du second maistre du page, qui estoit un des grands personnages de son temps.
Le lieu où sejournoit le bon vieillard à qui

l' on m' adressoit, n' estoit pas beaucoup esloigné
de la ville où j' avois servy son parent :
et quand j' eus trouvé sa maison, et dit que
j' avois des lettres pour luy donner, ce venerable
personnage me fit entrer dans sa chambre
et leut sans lunettes ma lettre, encore
qu' il eust plus de cent ans. On n' a point veu
de nostre siecle un homme si bien composé,
et c' estoit un corps à durer encore quinze ou
vingt ans, sans le malheureux accident qui le
precipita deux ou trois ans après dans le
tombeau. Il avoit les cheveux et la barbe
aussi blancs que la neige, mais les yeux vifs
et clairs, et la bouche belle et vermeille, le
corps droict, et les jambes assez bonnes pour

p297

faire tous les jours durant le beau temps
d' assez longues promenades dans son jardin :
au reste, il avoit bon sens et bonne memoire
pour les choses de long-temps passées.
Cet excellent homme arresta quelque temps
ses yeux sur mon visage pour connoistre ma
phisionomie : et me dit après en souriant, ce
qu' on escrit que Socrate dit autrefois à quelque

p298

enfant qu' on luy presenta : *mon petit mignon,*
parle afin que je te connoisse : mon neveu me
conjure par ses lettres de te recevoir auprès de
moy, et m' assure que tu as quelque gentillesse,
qui ne me sera pas desagreable : mais dis moy
qui tu es, et ce qui t' oblige à souhaitter d' estre
à moy ? je luy respondis à cela que j' estois
nay d' assez bon lieu, et que j' avois des sentimens qui
ne dementiroient point ma naissance. Que son
parent que j' avois servy luy pouvoit rendre
un meilleur témoignage de mes moeurs, que
celuy qu' il recevroit de ma bouche, et que la
reputation de son esprit, qui s' estendoit par
toute l' Europe, m' avoit donné le desir de
trouver place auprès de luy, me faisant esperer
que je pourrois obtenir quelque faveur des
muses, servant fidellement un de leurs plus
celebres nourrissons. à cette ingenuë declaration
le bon vieillard me pressa le visage de ses
mains pour me caresser ; et fit paroistre qu' il

me recevoit avec joye. Il donna sur le champ ordre à tous ses autres serviteurs de me bien traiter : leur disant qu' il faisoit une particuliere estime de moy, qu' il vouloit que je couchasse en sa chambre, et que personne n' eust la hardiesse de me commander quoy que ce fust. Ainsi je me vis installé chez ce celebre personnage,

p299

à qui je ne rendois autre service que celui de lire devant luy deux ou trois heures tous les jours. Tantost c' estoit quelque chose de l' histoire, ou de la poësie des anciens ; tantost nous revisitions ses propres ouvrages latins, et françois ; où l' on void de fort belles choses, mais qui semblent avoir gagné plus de bruit en la premiere langue qu' en l' autre. J' eus le soin de sa bibliotheque : et sans mentir cela servit beaucoup à mon avancement aux lettres. Je passois les jours et les nuits sur ses livres, que je ne croyois jamais pouvoir posseder assez long-temps pour en faire des collections à ma fantaisie. Ce bon et sage maistre estoit bien aise que je me donnasse de la sorte à cette honneste occupation : mais une vertueuse demoiselle qui estoit de la parenté, et qui hantant dans la maison m' avoit pris en affection, me portoit beaucoup plus à l' estude. C' étoit un esprit fort curieux, et cela me rendit fort diligent : elle estoit quelques-fois en humeur de vouloir apprendre quelque chose de la physique ; lors qu' elle m' avoit tesmoigné ce desir, je ne faisois plus autre chose que lire de cette matiere, afin de l' en pouvoir instruire après, et d' essayer par ce travail de pouvoir meriter ses bonnes graces. Quelquefois elle me demandoit quelque chose de l' histoire, et me commandait le soir de l' en venir entretenir le matin, et je passois toute la nuit à me fortifier l' esprit sur cette sorte de connoissance.

p300

Il me souvient qu' un jour elle me témoigna quelque desir d' apprendre l' anathomie, et que je travaillay de telle sorte en trois ou quatre jours, à faire des observations sur du

Laurens, Ambroise Paré, et d' autres auteurs
qui ont escrit sur cette partie de la
medecine, que j' eusse pû passer en beaucoup
de lieux pour un docte chirurgien. Il y avoit
dans la maison deux des enfans de mon maistre,
qui faisoient assez connoistre par leur
eminente vertu, qu' ils estoient sortis d' un
illustre sang. L' un portoit la robbe longue,
estant pourveu d' un honorable benéfica : et
celuy-cy estoit un esprit fort delicat, qui raffinoit
sur les belles lettres, et faisoit le censeur
de toutes choses : mais adroitement, et
joliment. Il estoit en esmulation pour l' eloquence
avec un de ses freres, gentil-homme
aussi accomply que nous en ayons en ce
siele, et dont la vertu meritoit une fortune
plus avantageuse. Je trouvay dans un grand

p301

livre manuscrit beaucoup de lettres et de
poësies de leur façon, et cela me fit naistre
l' envie de les pouvoir esgaler en quelque
sorte, et deslors je m' attachay sur cette montagne
sacrée dont les fleurs sont si fort
aimables, mais qui rapportent si peu de
fruct.

Il m' avint un jour d' escrire quelques vers à
la gloire de ce gentil cavalier, et mon travail
fut fort bien receu ; voici la response
qu' il prit la peine d' y faire en mesme temps.
Jeune astre, qu' en naissant les astres ont voué
à ce dieu, qui du temps nostre memoire vange ;
je voudrois estre autant digne de ta loüange
que je voy ton esprit digne d' estre loüé.
Mais pour m' en revancher, par mes voeux je convie
le ciel de regarder la course de ta vie
d' un oeil qui soit toûjours favorable et riant.
Afin qu' en ton midy nous te voyons reluire,
et par les beaux effets de ton esprit, produire
les miracles promis par ton jeune orient.
Ces vers ne sont pas à la mode, et polis
comme on les fait aujourd' hui, mais avec ce
qu' ils sont de bon sens, ils ont quelque chose
de bien digne que je m' en souviene, estans
de la composition d' un galand homme, et
faits encore en ma faveur.

PARTIE 2 CHAPITRE 22

p302

Par quelle adresse le page fut fait
secretaire d' un grand seigneur.
Je vescu environ quinze ou seize mois dans
un assez tranquille repos : aymé de mon
maistre, et de ses enfans, qui me faisoient
ordinairement quelques faveurs, et m' obligeoient
tousjours de quelque nouvelle gratification,
et je croy que j' eusse passé dans cette
maison la plus grande partie de ma vie, sans
un certain petit dépit qui n' estoit pas autrement
raisonnable, mais qui comme un despit
amoureux, fut prompt et violent : il me fit
sortir de moy-mesme, et m' obligea tout sur le
champ de sortir de cette maison. Je fis escrire
de fausses lettres, par où deux de mes amis
m' avertissoient que ma mere estoit en grand
hazard de sa vie, estant abandonnée des medecins,
et moy en danger de perdre le peu de
bien qu' elle m' avoit amassé, si je ne me rendois
promptement auprès d' elle, pource que

p303

la plupart de son bien consistoit en argent
comptant : sur lequel on pourroit bien mettre
la main durant mon absence. Avec ces lettres
je vins trouver mon bon maistre, et parlant
de cette nouvelle comme si j' eusse eu le coeur
serré de douleur, je luy demanday la permission
d' aller fermer les yeux à ma mere. J' eus
de la peine à l' obtenir, mais la consideration
de mes interests l' emporta sur l' envie que ce
bon vieillard avoit de me retenir. J' allay
prendre congé de ses enfans, qui témoignèrent
tous avoir regret de mon depart, et me firent
tous à l' envy quelque present, m' obligeant
encore de quelques lettres de faveur pour un
illustre magistrat, qui faisoit son sejour alors
auprés d' un grand prince, dans une ville où
je me proposois de passer. C' estoit un des
plus galands hommes de nostre aage, que ce
personnage à qui l' on écrivit en ma faveur :
jamais je ne vis un homme mieux fait, ny
mieux né ; c' estoit le veritable amy des muses,
et de tous ceux qui font profession de l' excellence
des arts. Il me receut avec grande

joye, reconnut liberalement quelques vers que je fis pour luy, me donna d' abord son estime avec sa table, et prit le soin de me trouver une condition fort avantageuse, qui fut une place de secretaire d' un grand seigneur, de ses particuliers amis. Ce nouveau maistre estoit un homme de qualité, qui estoit

p305

riche de cinquante ou soixante mil livres de rente, et qui n' avoit ny n' esperoit point d' avoir d' enfans. Il m' emmena dans son carosse en une de ses maisons de campagne la plus agreable pour l' assiette, et la structure, que l' on se puisse imaginer.

PARTIE 2 CHAPITRE 23

Quel estoit un nain qui servoit d' espion à la dame du chasteau.
Lors que nous fûmes arrivez, mon nouveau maistre me fit l' honneur de me presenter à sa femme, et de luy faire grand estat de la gentillesse de mon esprit. La bonne dame me voulut faire quelques demandes sur ce qui estoit de ma naissance, et comme je tarday quelque temps à satisfaire à sa curiosité, son mary me retira de cette peine, luy disant comme en secret, ce qu' il avoit appris par conjecture du magistrat ; qui estoit, que je

p306

pouvois bien estre quelque enfant illegitime de l' illustre et sçavant vieillard que j' avois servy le dernier. Cela passa pour constant dans la maison, et je n' en voulus détromper personne, de peur que ce dény ne me réduisist à la nécessité d' avoüer ce que j' estois veritablement. Je ne me vis pas avec peu de gens, dans cette honorable servitude : on nourrissoit soixante et dix ou quatre-vingt bouches dans ce chasteau, et parmy ces differents visages, il y en avoit qui sont bien dignes d' estre remarquez. Nous avons un nain, qui n' estoit

p307

pas une petite piece pour le ridicule ; il avoit la teste à peu près aussi grosse que celles que nous voyons aux peintures, où l' on nous represente Holofernes, et tout le bust, excepté les bras, estoit de la mesme proportion, n' ayant qu' environ demy pied de hauteur en tout le reste. Tellement que c' estoit plustost un monstre qu' un nain. Au reste, c' estoit la plus meschante et la plus malicieuse creature qu' on peust rencontrer : il estoit italien de nation, subtil d' esprit, et dépravé de moeurs : on l' appelloit Seigneur Anselme, et c' estoit l' espion major de la maistresse de la maison, comme l' on m' en avertit d' abord, et on ne vit jamais un plus vigilant petit homme. Durant les grands jours il se levoit reglement dès les quatre heures du matin pour réveiller tous ceux qui avoient quelque employ dans le

p308

chasteau, et depuis cette heure-là jusqu' à ce que madame fust éveillée, il ne faisoit autre chose que d' aller de quartier en quartier, et visiter toutes les chambres, et tous les appartemens, pour voir si le peintre travailloit, si le brodeur ne quittoit point son ouvrage, à quoy s' occupoit le fontainier, ce qu' on faisoit dans la cuisine, et qui desjeunoit dans les offices. Et tous les jours il faisoit une relation de toutes ces choses à nostre maistresse, qui l' aymoît et le favorisoit à cette occasion plus que tout le reste des serviteurs.

PARTIE 2 CHAPITRE 24

Rapport du nain qui déplut au page.
Les continuels rapports du nain, qui causoient bien souvent du bruit, et de rudes amonitions, lui firent beaucoup d' ennemis dans la maison, dont il ne se mettoit gueres en peine ; mais il en avoit un dans la basse-court, qui luy faisoit presque tous les jours des niches. C' estoit un certain coq d' inde qui s' estoit imprimé une particuliere hayne contre le nain ; si-tost qu' il l' appercevoit dans la court il venoit l' investir avec ses aisles, et luy

donnoit tant de coups de bec à la teste, que Seigneur Anselme estoit contraint de se mettre tout plat sur le ventre, de peur d' avoir les yeux crevez. Ceux qui le retiroient d' entre les ergos du coq d' inde estoient en faveur

p309

auprès de luy : mais cela ne les asseuroit pas contre ses ordinaires rapports, et j' en fis l' espreuve à ma confusion dans cette rencontre. Il y avoit entre nos pages deux bons et agreables garçons dont l' un estoit grand chasseur, et l' autre estoit de bonne conversation, et sçavoit assez bien chanter, et joüer du lut : nous fismes connoissance et amitié ensemble, et ceux cy firent entrer dans nostre cabale un jeune cuisinier, qui disoit estre de bon lieu et me sembloit bon compagnon, et un jeune garçon d' office qui ne refusoit jamais pain ny vin à ses amis. Un grand matin nous nous estions mis tous cinq à table pour y faire un grand desjeuner ; nostre chasseur avoit fourny deux levreaux et trois perdrix, le cuisinier une bonne paire de poulets avec un salmigondis, et le sommelier, un grand broc d' excellent vin blanc. Pour l' autre personnage, et pour moy, nous n' y apportasmes que nostre bonne humeur, qui valoit autant que tous les mets de ce repas. Nous estions prests à nous en aller, et nous avions causé long-temps de plusieurs choses, dont nous n' avions gueres affaire, lors qu' un petit bruit nous fit tourner

p310

la teste, et nous vismes que c' estoit le Seigneur Anselme, qui sortant d' entre un petit amas de bûches qui estoient posées debout à costé de la cheminée, en avoit fait remuer quelque-une. à cet objet espouvantable, chacun de nous eut le sang glacé, prevoyant bien que la feste ne finiroit pas si joyeusement qu' elle avoit esté commencée. Cependant que le nain se retiroit, s' appuyant sur un petit bâton d' ébeine, qui l' assistoit à se conduire, je fus deputed pour aller vers luy, afin de luy demander s' il auroit agreable de manger d' une aisle de perdrix,

et d' une carcasse de poulet, qui nous estoient restées entieres, avec trois doigts de genetin, que nous sçavions qu' il ne haïssoit pas ; mais il me respondit qu' il ne déjeunoit pas si matin. Me voyant esconduit de cette requeste, j' entrepris de luy en faire une autre, qui estoit de ne rien dire à madame du déjeuner qu' il avoit veu : le bon chelme me respondit à cela qu' il avoit promis à confesse de ne celer jamais la verité, et que si nostre maistresse luy demandoit ce qu' il auroit veu la matinée, il ne luy seroit pas loisible de mentir. Cette response fut de mauvais augure, et le mal-heur suivit son presage : nostre maistresse fut advertie ponctuellement de cette desbauche

p311

et nous fit bien payer nostre écot, nous blasmant avec de grosses paroles, de ce que vivans en une maison où rien ne nous estoit refusé, nous estions si fort desreglez que de faire des repas secrets. Comme j' estois le plus apparent de cette troupe, et passois pour le plus spirituel, ce fut à moy qu' elle s' adressa principalement, si bien que je me retiray de devant elle, outré des paroles qu' elle m' avoit dites, et tout enflammé de colere contre le nain.

PARTIE 2 CHAPITRE 25

Duel du nain et du coq d' inde.
Depuis ce jour, il n' y eut pas un de nous cinq qui allast defendre le Seigneur Anselme, quand le coq d' inde l' avoit terrassé : et lors que nous le voyions gouspillé par son ennemy, nous eussions souhaité que le coq d' inde eut eu le bec et les ongles de fer, ou que le nain eut eu la teste de beurre. Cet abandonnement mit nostre rapporteur en grande peine, et comme l' extrême crainte fait faire quelquefois des coups de desesperoir, le peril où ce petit monstre se voyoit exposé tous les jours, sans esperance d' estre secouru,

p312

luy fit prendre un dessein, qui luy sembloit très-formidable, ce fut d' assassiner l' animal dont il estoit persecuté. Mais comme il vouloit que la chose fust secrette, il ne prit aucun complice pour executer ce dessein. Après avoir fait affiler un petit coutelas par le fourbisseur mesme qui avoit accoustumé de tenir en bon estat le coutelas du bourreau, et s' estre muny d' une vieille rondache de comedie : ce petit traistre se tint caché dans la basse court, à l' heure que les poulets revenoient des champs pour se retirer en leur maisonnette. J' estois lors dans une gallerie, dont la terrasse avoit veüe sur cette court, et comme j' y estois d' une partie qui se joüoit au billard, j' allay par hazard faire de l' eau sur la terrasse. En ce mesme temps je vis le Seigneur Anselme, qui deschargeoit un grand coup de son coutelas sur le col de son ennemy, qu' il avoit surpris par derriere : cela se fit presque au pied de la muraille où j' étois, et j' entendis le Seigneur Anselme qui disoit au coq d' inde en achevant de luy scier la teste : (...). J' eus un grand plaisir à voir ce spectacle, et l' on avoit beau m' appeller pour achever la partie, car je me trouvois à l' achèvement d' une autre beaucoup plus agreable. Après ce bel exploit, le Seigneur Anselme traisna comme sur la claye son ennemy mort, et luy fit prendre le chemin d' une petite montée par où l' on alloit à sa

p313

chambre. Je quittay la partie du billard pour l' aller suivre, et voir si je ne le pourrois point surprendre en cette action. Par les chemins je rencontray le vieux secretaire de mon maistre, qui me demanda si j' avois escrit quelques expeditions qui estoient à faire, et cet obstacle me fit perdre beaucoup de temps. Quand j' arrivay à la porte de la chambre du nain, qui fut avec le moindre bruit qui me fut possible, je le vis avec une petite escuelle pleine d' eau à la main, et un petit torchon en l' autre, dont il essayoit d' effacer les traces de sang que le coq d' inde avoit laissées : je luy demanday à quoy il s' occupoit ainsi ; mais comme il estoit plein d' inventions, il feignit que c' estoit qu' il avoit saigné du nez en ce lieu, et qu' il n' estoit pas bien aise que ces taches demeurassent ainsi devant sa porte. Je fis semblant de le croire : et poursuivant ma

pointe, encore qu' il s' efforçast de m' en
empescher, je poussay de la main la porte de sa
chambre, qu' il avoit laissé entre-ouverte, et
vis au milieu le coq d' inde mort et sanglant.
Là dessus je me mis à rire de toute ma force,
et le nain à blasphemer de bon courage.
Après qu' il eut bien forcené de rage, et bien
trepigné des pieds sur mon insolence, et sur
la raillerie que j' en faisois, il eut recours à
ses artifices pour guerir mon esprit blessé, et
m' obliger au silence. Il me protesta que le
rapport qu' il avoit fait du déjeuner particulier
où j' avois esté compris, n' avoit esté qu' une

p314

action d' un aveugle desir de vengeance contre
deux ou trois personnages qui s' estoient
trouvez en ce repas, et qui l' avoient offensé. Que
pour ce qui estoit de moy, qui n' avois jamais
tesmoigné le vouloir fascher, il avoit toûjours
esté mon serviteur, qu' il me prioit de n' éventer
point ce mystere, et me convioit à manger
ma part de la chair de son ennemy, qui se
trouveroit accompagné le lendemain de quatre
perdrix, chez une menuisiere du bourg,
qui estoit de ses bonnes amies, et qui
nourrissoit chez elle une nièce qui n' estoit pas
trop desagreable. Mon coeur s' amollit aux
ardentes prieres du Seigneur Anselme, et la
partie fut liée, pour aller le lendemain disner
ensemble.

PARTIE 2 CHAPITRE 26

Comme trois perdrix furent reprises
dans les chausses du nain.
Je garday tout le soir fidelement le secret,
et j' avois bien intention de ne le descouvrir
jamais ; lors qu' un accident arriva, qui mit
mon esprit en desordre. Nostre maistre alloit
à la chasse au renard le lendemain de cette
aventure, et pour cette raison, disnoit de
meilleure heure qu' à l' ordinaire. Au point
qu' il se mettoit à table, je rencontray le nain
dans une salle, à qui je demanday si nostre

p315

festin estoit prest : il me respondit qu' il alloit envoyer les quatre perdrix, et qu' en suite de cela, il se feroit porter dans une hotte au lieu de notre assignation : car c' estoit ainsi qu' il faisoit ses petits voyages. Je voulus sçavoir qui luy avoit donné ce gibier ; et j' appris de luy qu' il alloit insolemment prendre quatre perdrix que nourrissoient deux jeunes demoiselles de la maison, proches parentes de nôtre maistre, et qu' elles tenoient en leur chambre dans une grande cage de poulaillier ; son entreprise me parut hardie, je luy en voulus dire mon avis, ne croyant pas qu' il fust à propos de toucher aux delices de ces enfans, pour accroistre nostre repas ; mais le nain me reparti brusquement qu' elles en auroient assez d' autres. Ainsi nous nous separasmes bien déliberez d' executer nostre dessein ; et je ne le revis plus que lors qu' on desservit le fruit de devant le seigneur à qui nous estions. Il se trouva bien empesché, quand il falut traverser la sale avec ces perdrix qu' il venoit de prendre en la chambre des deux demoiselles. Cette chambre avoit deux portes, l' une qui respondoit sur une terrasse, qui conduisoit en cette salle, et l' autre sur un petit degré desrobé, au bas duquel estoit la cuisine ; je ne sçay quel bruit il entendit sur ce petit degré, après qu' il eut mis le gibier à demy mort dans ses chausses, qui le fit resoudre à passer par la salle, où presque tous ceux du logis estoient. Ce qui fut le plus important

p316

pour luy, c' est que nostre maistre l' appella près d' une fenestre, où le bon seigneur lavoit sa bouche, et fut long-temps à luy demander quel avancement faisoient ses parentes en l' escriture ; car le Seigneur Anselme qui escrivoit parfaitement bien, leur servoit de pedagogue. Le petit fourbe respondoit à toutes ces questions, et trepignoit incessamment comme s' il eust été pressé de quelque nécessité naturelle, regardant de fois à autre la porte qu' il eust bien désiré gagner. Tandis, les jeunes demoiselles revinrent de leur chambre fondantes en larmes, pour conter à leur parent avec de grandes lamentations, comme leurs perdrix estoient perduës. Le bon seigneur se mocqua de leurs plaintes, croyant

que cela estoit arrivé par un cas fortuit, et leur ayant promis de faire chasser à la tonnelle, afin qu' elles en eussent d' autres, il continua d' entretenir encore le Seigneur Anselme. La plus grande de ces deux filles me vint faire ses complaints sur ce malheur, avec des paroles de tendresse pour ses perdrix, qui me semblerent ridicules. Je luy dis que ces sentimens d' enfant estoient excusables

p317

en sa soeur, qui n' avoit que sept ou huit ans, mais que d' elle qui avoit presque deux fois son aage, il m' étoit impossible de les souffrir. Elle me repartit là dessus qu' elle confessoit sa foiblesse, et m' en faisant parestre une autre, me jura qu' elle n' auroit aucun regret en ses perdrix, pourveu qu' elle sceust au vray ce qu' elles estoient devenues ; cela me tenta de la prendre au mot, et d' esprouver quelle estoit sa sagesse : je la fis toucher dans ma main, et jurer sa foy qu' elle tiendrait cette declaration secrette : et pendant que je recevois son serment, sa soeur qui estoit une petite espiegle, et qui avoit entendu quelque chose de cette proposition, poussa doucement un tabouret derriere nous, et monta tout bellement dessus pour apprendre tout le reste de ce mystere. Je disois à son aînée qu' elle portast les yeux sur le Seigneur Anselme, et

p318

qu' elle prit garde à ses chausses qu' on voyoit quelquesfois mouvoir, par un effort que faisoient les quatre perdrix, tant regrettées, à qui ce nain n' avoit pas bien tordu le col. Et comme elle eut bien remarqué ce nouveau mouvement de trepidation, dès que je luy eus dit : *ce sont vos perdrix*, cette petite cadette qui estoit aux aguets derriere nous, se jetta brusquement à terre, et courut vers le petit homme, en criant : *voicy nos perdrix, voicy nos perdrix*. L' autre fille esmeuë et troublée par cette action, ne marchanda pas à violer le serment qu' elle ne faisoit que d' achever de prononcer, et comme je la voulus retenir, partit avec tant de violence, qu' elle me laissa

une de ses manchettes entre les mains. Ces deux jeunes demoiselles aborderent le nain à mesme temps, et le porterent par terre avec une impetuosit  merveilleuse : jamais deux bons levriers d' attache laschez   propos ne coleterent un sanglier avec plus d' ardeur. Le Seigneur Anselme eut beau jurer et blasphemer, son  guillette de devant fut rompuë, et quatre mains tout   la fois visiterent le fonds de ses chausses. Le seigneur du chasteau qui estoit d' humeur   prendre plaisir   toutes les choses divertissantes, faillit   mourir de rire de ce spectacle ; mais lorsqu' il y eut une perdrix mise en veue, il n' y eut personne de tous ceux qui estoient au tour du camp des combatans, qui ne se p mast de rire, et ne s' en tint les costez contre la tapisserie. Il y avoit

p319

desja deux perdrix grises et une rouge de retirées ; et la quatrième appartenoit   la plus jeune des demoiselles, qui n' estoit pas resoluë de se retirer sans avoir son bien. Or comme elle estoit assez estourdie, et bouillante naturellement, cet empressement la troubla de sorte, que pensant avoir trouvé sa perdrix rouge, envelop e dans la chemise du Seigneur Anselme, elle tira tout autre chose que cela, et ce fut avec tant de violence, que le nain perdit alors toute sorte de respect, et des filles de condition qui le gouspilloient, et du seigneur qui les voyoit faire : il sangla brusquement le visage de celle-cy avec son petit baston d'  beine, afin de luy faire quitter prise, et n' ayant plus affaire qu'   elle, il se remit sur pied, recacha sa chemise dans ses chausses, et s' en alla avec la quatrième perdrix. La petite fille le suivit jusques sur le degré, pour essayer d' obtenir par humbles prieres ce qu' elle n' avoit p  emporter par force ; mais elle ne receut du nain que des injures et des maudissons. Pour nous, qui demeurasmes dans la salle, ce fut avec une si grande suspension de nos sens, qu' on nous eust bien p  fouiller par tout, sans que nous eussions eu le moyen de nous en appercevoir, ny la force de nous defendre ; tant nostre rate s' estoit espano ie sur ce ridicule accident.

p320

Comme la dame du chasteau mal-traitoit le secretaire de son mary pour vanger la honte du nain.

Tout le monde ne cessa de rire le reste du jour, excepté la dame du chasteau, qui estoit un esprit severe et chagrin : lequel s' aigrit contre sa petite cousine, jusqu' à luy vouloir faire donner le foüet, si son mary ne l' en eut point empeschée. Elle avoit le nain en grande estime, et passant legerement sur son audace, et sur sa friponnerie, elle ne s' arrestoit que sur la hardiesse de ses cousines. Il y eut un procez verbal tout formé de cette malversation commune, qui ne fut jamais bien décidé ; je blâmay la plus grande des demoiselles d' avoir violé le serment qu' elle m' avoit fait de ne rien dire du secret que je luy avois confié ; elle disoit pour raison, qu' elle n' en avoit aussi rien dit à personne, et qu' elle n' eust pas fait semblant de sçavoir où estoient ses perdrix, si elle ne l' eust point appris d' un autre : mais que voyant courir sa cousine vers le Seigneur Anselme, elle avoit esté brusquement inspirée d' en faire autant. Voilà

p321

comment cette belle fille se po
comment cette belle fille se purgea de cette accusation, mais pour moy je ne peus jamais me laver de la piece que j' avois jouée au nain ; encore que ce n' eust pas esté mon intention de luy nuire en façon quelconque. Il ne tarda gueres long-temps sans me rendre de mauvais offices auprès de la dame de la maison : qui prit à tasche de me mal-mener autant qu' il luy fut possible. Cette femme rude et fascheuse, ne me pouvant commander autre chose que d' escrire, donnoit souvent d' importuns emplois à ma plume. Elle me faisoit quelquefois copier de vieux contracts, comme s' il n' y eust point eu de clerks chez les notaires : d' autres fois, pour prendre plaisir à me faire enrager, elle m' envoyoit querir, afin de me dicter de longues lettres qu' elle

écrivait à quelqu' une de ses fermieres : où elle ne parloit que du chanvre qu' on devoit donner à filer, des pourceaux qu' il falloit tuër, avec la distribution qu' il falloit faire après de leurs boudins, et de leurs fressures, qui faisoient des articles à remplir deux ou trois feuilles de papier, d' une escriture bien menuë. Après ces penibles corvées elle ne passoit pas un demy jour, sans chercher quelque sujet pour me gronder. Tantost je m' estois levé trop tard, tantost je n' estois point venu dans sa chambre pour voir si elle ne vouloit rien faire escrire : une autre fois mon colet n' estoit pas bien, ou mes cheveux me venoient trop avant sur le front ; tellement qu' elle me trouvoit fait comme les voleurs, qui vivent dans les bois. Le lendemain je faisois

p322

le propre, et trenchois du suffisant. Enfin, il y avoit toûjours quelque chose à reprendre en mon habit, en ma façon, ou bien en mes moeurs. Je m' aperceus bien que ces petites riotes tiroient leur origine des mauvais offices que me rendoit le petit homme : et je l' avertis de ne continuer pas à me desobliger, s' il ne vouloit pas que je luy rendisse la pareille. Mais ce petit traistre qui estoit encore outré de despit d' avoir esté surpris en flagrant delit à la veuë de tant de personnes, ne voulut point parler de paix avec moy. Je me servis lors pour me conserver d' une contrebaterie merveilleuse.

PARTIE 2 CHAPITRE 28

Comme le nouveau secretaire secoua le joug de la tyrannie de sa maistresse. Un jour que le seigneur du chasteau eut pris quelque plaisir à m' entretenir sur les bons livres que j' avois leus, et sur le fruict que j' en

p323

avois retiré ; me demandant beaucoup de choses curieuses, soit de la fable, ou de l' histoire, qu' il n' ignoroit point, ayant esté

fort bien instruit aux lettres humaines, et autres plus hautes sciences, il s' avisa de s' enquerir si je ne vivois pas content dans sa maison, et s' il y avoit quelque chose qui me manquast, afin de donner ordre à me satisfaire : je luy respondis que je m' estimerois heureux à son service, et ne voudrois pas changer ma condition avec celle de personne du monde, n' estoit que j' avois dans son logis un ennemy qui me persecutoit beaucoup, encore qu' il fust si petit que j' avois honte de m' en plaindre ; il me demanda qui c' étoit ; je luy respondis que c' estoit le Seigneur Anselme, et luy racontant tous mes griefs, je luy fis une naïfve et fidele relation de la querelle du coq d' Inde, et de sa cruelle mort, sans oublier que le nain en avoit usé comme les topinamboux, et les margajats, qui font bonne chere de leurs ennemis, quand ils les peuvent avoir morts ou vifs. Le bon seigneur ne put entendre ce plaisant recit, sans que les larmes

p324

luy vinssent aux yeux à force de rire, et m' ayma depuis toute sa vie. Il donna des ordres sur le champ pour faire qu' une autre personne escrivit pour madame ; et la pria devant moy de ne m' employer plus à ces choses, luy disant que j' avois assez à faire d' escrire, et lire pour son propre fait : car je lisois tous les jours quatre heures devant ce bon maistre, deux heures le matin, pour le divertir, et deux heures le soir pour l' endormir.

PARTIE 2 CHAPITRE 29

D' une farce dont un jardinier voulut estre. Ce tesmoignage de l' affection de mon maistre ne fit qu' augmenter l' aversion que sa femme avoit pour moy ; mais je n' en ressentis pas si-tost les effets, et pour m' affermir du costé de ce bon seigneur, il n' y eut rien que je n' inventasse. Bien souvent, je luy contoïis quelque aventure nouvelle, que j' avois apprise ; d' autresfois, c' estoit une vieille histoire renouvelée que j' avois prise ou dans le decameron de Bocace, ou dans Straparole, Pauge florentin, le fugiloso, les serées de Boucher, et autres auteurs, qui se sont

voulu charitablement appliquer à guerir la melancholie. J' employois quelquefois deux ou trois pages, et autant de jeunes officiers de sa maison, pour représenter les soirs devant luy quelque espece de comedie, dont j' avois ajusté les paroles, selon la force de mon esprit. Je sçay bien que nous luy donnasmes beaucoup de plaisir, en introduisant un nouvel acteur en cette troupe. Ce fut un gros garçon jardinier qui avoit à demy refusé des raves et des artichaux à desjeuner, par un mescontentement qu' il avoit de n' être pas employé dans les jeux, dont nous divertissions nostre maistre. Nous fismes semblant de l' associer avec nous, et representasmes le soir la farce d' une accouchée, dont ce personnage jouä l' enfant : ce ne fut pas un petit divertissement à nostre maistre de voir ce gros coquin emmailloté, et ayant les bras serrez estroitement contre le corps : quand on le tira de dessous la juppe qu' avoit prise un jeune page que la concierge du logis avoit coiffé de nuict fort plaisamment. Sur tout quand l' enfant vint à crier d' une façon qu' il avoit estudiée, et que la nourrice qui tenoit un poëslon de bouïllie, luy en eust flacqué deux ou trois poignées dans le visage. Le maraut d' enfant voulut jurer sur ce qu' il en avoit eu dans les yeux, mais à mesure qu' il ouvroit la bouche, on la luy remplissoit de tant de bouïllie, qu' il estouffoit ses violentes imprecations. Nostre maistre rit extrêmement de cette ridicule comedie, et tout le monde en approuva l' invention, fors la maistresse du chasteau,

qui ne s' y trouva point disposée à cause de la hayne secrete qu' elle avoit pour moy : de plus, elle tesmoigna se scandaliser fort de ce que le jeune cuisinier qui faisoit le mary de l' accouchée, avoit dit, sans penser qu' elle fut presente à la naissance de son enfant : *voilà un fort beau garçon, il a desja du poil au derriere* . Cette parole n' estoit pas respectueuse, mais une dame de condition, et de son aage, eut mieux fait de faire semblant qu' elle ne l' avoit pas entenduë, que d' en gronder trois ou quatre heures, et de feindre d' en estre malade,

comme elle fit avec des grimaces ridicules.

PARTIE 2 CHAPITRE 30

D' une meute de mâtins qui fut laissée en gage dans une hostellerie.
En executant avec mes associez ces plaisans spectacles, je m' insinuois tous les jours de plus en plus aux bonnes graces de mon maistre, mais cela ne faisoit qu' irriter la mauvaïse

p328

humeur de ma maïstresse : j' estois un mome, qui divertissois agreablement mon Jupiter, mais qui ne pouvois agréeer à ma Junon. Cependant ce fascheux obstacle, qui s' opposoit à ma felicité, ne me mettoit pas beaucoup en peine ; cela n' empeschoit pas que je ne jouasse tous les jours à la paulme, au billard, et quelquefois aux cartes, et aux dez, quand il s' en presentoit occasion. Bien souvent je prenois un fusil, et m' en allois dans le bois prochain pour y tirer quelque lievre, et par hazard quelque sanglier : l' ardeur que j' avois pour la chasse, et je ne sçay quelle conformité d' humeurs, me firent faire une grande societé avec un petit chasseur, qui estoit des habitans du bourg, homme facetieux et plaisant, s' il en fut jamais au monde, et qui n' avoit point mal étudié. C' estoit un homme qui avoit deux ou trois mille livres de rente, et qui ne prestoit point à usure. Il faisoit boire liberalement à ses amis douze ou quinze pippes de vin, qu' il recueilloit tous les ans, et ne demandoit rien qu' à rire et faire bonne chere. Celuy-cy me vint inviter un jour d' aller avec luy faire un tour jusqu' à une certaine

p329

ville, qui n' estoit esloignée du chasteau que de sept ou huict lieües au plus. J' obtins facilement de mon maistre la permission de faire ce petit voyage, et nous montasmes tous deux à cheval portans chacun un fusil, et menans avec nous une excellente chienne couchante. Après avoir tué quelques perdrix l' un après l' autre,

et perdu l' espérance d' en trouver plus sur
notre chemin, nous nous mismes à nous entretenir
sur quelque matiere de philosophie,
où nous avions l' esprit si fort attaché, que
nous ne prisms pas garde que nostre chienne
qui estoit en chaleur, se faisoit des amans
dans tous les villages par où elle passoit ; et
les faisant courir après elle grossissoit sa cour
incessamment. Si bien que lors que nous arrivasmes
dans la ville, où mon chasseur avoit
affaire, nous avons plus de vint-cinq chiens
après nous. La maistresse de l' hostellerie où
nous allasmes descendre, creut que tous ces
animaux estoient à nous, et nous demanda
d' abord si nous n' avions point de valets de

p330

chiens, et de quelle sorte nous desirions qu' elle
traitast nostre meute. à ce mot de meute,
nous tournasmes la teste, et voyant ce qui la
trompoit, nous fismes en mesme temps dessein
de la laisser en cette creance. Mon camarade
luy dit qu' il falloit les enfermer dans
l' escurie, mais l' hostesse trouva plus à propos
de les faire coucher sur quelques bottes de
paille, qu' elle espancha dans une petite salle
où il n' y avoit que les quatre murailles.
Cependant nous donnasmes ordre qu' on adjoustast
toutes les perdrix que nous avons apportées,
à la bonne chere qu' on nous vouloit
faire, et laissasmes nostre chienne couchante
en la compagnie de ces mâtins de toute taille,
dont elle avoit esté suivie.
Le lendemain, lors que toutes nos affaires
furent faites, nous allasmes faire sortir nostre
animal de la prison où nous l' avons fait renfermer,
et laissasmes là tous les autres pour
les gages. Après avoir fait compter l' hostesse,
qui nous demandoit plus d' un escu pour la
couchée, et la nourriture des chiens, nous luy
dismes qu' il viendroit bientost un valet avec
un cor de chasse fait d' une telle façon, qui
payeroit tout en venant querir la meute. Ainsi
nous partismes sans bourse deslier, après
avoir fait bonne chere, et nostre hostesse ne
manqua point à faire faire réglément deux
fois le jour de grands potages pour la meute.
Cependant tous ces chiens qui ne se connoissoient
point les uns les autres, et qui n' avoient

plus rien qui les attachast, commencerent à s' ennuyer de se voir ainsi renfermez, et le tesmoignerent toute la nuict par des hurlemens horribles. On envoya de toutes les maisons du voisinage à l' hostellerie pour sçavoir s' il n' y auroit pas moyen de faire cesser ce bruit : mais l' hôtesse importunée de ces messages, autant que de l' aboy des chiens, respondoit brusquement qu' il falloit avoir patience, et que c' estoit la meute d' un grand seigneur, qu' on viendroit querir le lendemain. Il se passa pourtant trois ou quatre jours, sans qu' on lui en demandast aucune nouvelle, et les chiens demy enragez continuoient tousjours à faire un si grand tintamarre, que tout le monde en estoit espouventé. De bonne fortune pour l' hostesse, il y eut en un jour de marché, quelques paisans curieux de voir les animaux qui se faisoient si bien entendre : qui monterent dessus une pierre, et regardans par la fenestre dans cette salle, y reconnurent à mesme temps leurs chiens qu' ils avoient perdus, et ceux encore de leurs voisins. Ils se voulurent adresser à l' hostesse pour les r' avoir, jurants que c' estoient des chiens qu' ils avoient nourris en leur maison, mais l' hostesse se moqua bien de leurs serments, croyant toûjours que c' estoit la meute d' un grand seigneur. Tellement qu' il fallut plaider, et l' hostesse qui fut condamnée à mettre en liberté des chiens qui ne luy donnoient point de repos, et ne luy avoient apporté aucun profit, eut son recours contre le petit chasseur. Lors que je recitay

cette aventure à mon maistre, il se pasma presque de rire ; sa rate s' espanoût encore davantage, quand je luy fis voir la copie de la sentence qui avoit esté donnée contre l' hostesse, sauf son recours contre nous ; le bon seigneur envoya vingt escus à l' hôtesse, qu' elle demandoit pour tous frais, et me donna liberalement quatre des plus beaux habits de sa garde-robe, et quelques pistoles pour passer mon temps.

PARTIE 2 CHAPITRE 31

De quelle sorte Gelase fit rompre une
jambe à Maigrelin.

Il me souvient que peu de temps après, ce
petit chasseur, de qui j' ay parlé, et que je
nommeray Gelaze, fit un traict de raillerie
peu agreable à un autre beaucoup plus petit
homme, qui pour la legereté de sa taille
mince, estoit surnommé Maigrelin. Ces deux
personnages se promenans une après disnée
ensemble le long de la muraille d' un jardin,
Gelaze apperceut de belles cerises à un arbre,
dont quelque branche pendoit du costé du
chemin, et fit envie à Maigrelin d' en manger :
tous deux à la faveur de la branche pendante
firent plier le cerisier de leur costé, et lors

p333

Gelaze qui estoit fort et robuste, et qui avoit
toute la peine de cet ouvrage, fit mettre à
cheval Maigrelin sur le haut de l' arbre,
comme pour le tenir mieux en estat, afin qu' ils
peussent manger des cerises plus commodement ;
puis le voyant engagé comme il desiroit,
le meschant lascha l' arbre tout à coup,
qui se dressant avec violence, jetta Maigrelin
dans le jardin sur une table de pierre, où l' on
alloit faire colation. Ceux de la maison et les
conviez qui virent ainsi tomber un homme
dans le milieu de leur jardin, creurent d' abord
que cela n' estoit arrivé que par le ministere
de quelque demon. Et cherchans promptement
le couvert, dans cette soudaine terreur,
barricaderent leur porte sur eux. Cependant
Maigrelin qui s' estoit rompu une jambe,
et tout écaché le nez en tombant, ne cessoit
de crier à l' aide et misericorde : enfin, Gelaze
après avoir ry tout son saoul en secret, vint
frapper à cette maison, et les r' asseurer de
leur effroy ; leur disant à peu près comme cet
accident estoit arrivé, hormis que pour desguiser
sa malice, il essaya de faire croire
qu' une branche qu' il tenoit luy estoit fortuitement
eschappée des mains, et avoit esté cause
de cette disgrace ; il en voulut faire les complimens
à Maigrelin, qui ne les receut en façon
du monde, et luy porta toûjours depuis
une extrême haine.

p334

D' une boulangere qui creut devoir estre pendue pour avoir brûlé des cerises. Maigrelin fut trois mois au lit de cette aventure, et lors qu' il en put sortir, ce ne fut que pour aller de tous costez faire des ennemis à Gelaze : il fit ligue avec le seigneur Anselme contre toute la cabale des rieurs, que nostre maistre maintenoit, mais qui ne plaisoient guere à nostre maistresse, laquelle se nourrissoit dans une fort fascheuse humeur, ne faisant tous les jours que gronder, et se mettre en colere contre le tiers et le quart. Gelaze qui ne craignoit rien estant appuyé comme il estoit, du seigneur du lieu, s' avisa de faire une piece assez plaisante à cette bonne et sage dame. Il revenoit une aprésdisnée du château, et resvoit fort profondement à quelque chose, lors que la boulangere qui estoit une pauvre femme fort simple, le retira de ses pensées, en l' appellant par son nom, et luy demandant ce qui le rendoit si melancolique, luy qui avoit accoustumé d' estre si joyeux. Helas ! Mamie, luy respondit Gelaze, c' est pour l' amour de vous, que je parois ainsi triste : n' avez-vous pas laissez brusler une claye des cerises de madame dans vostre

p335

four ? C' étoient des plus belles griotes du jardin. Madame en est tellement outrée de déplaisir, qu' elle a juré de ne boire ny ne manger, que vous n' en ayez esté chastiée exemplairement, vous et vostre mary. Est-il possible, reprit la fourniere : je vous répons que cela est trop vray, pour le bien que je vous veux, repartit Gelaze ; car vous me faites si grande pitié que j' en ay le coeur tout transsi. Monsieur dispute encore contre madame à donner les mains pour vous faire punir ; mais vous sçavez quelle puissance ont les femmes à persuader leurs maris : elle fera tant qu' il accordera sa priere, et vous serez pris prisonniers

à mesme temps pour estre pendus
deux heures après. Comment pendus ? Dit la
pauvre femme ; nous pendroit-on pour si peu
de chose ? Que madame nous fasse plutost
payer dix francs. Ho ho, ma mie, reprit Gelaze,
vous montrez bien que vous ne sçavez
gueses ce que c' est du monde, de dire que ce
soit peu de chose de fascher les grands :
tous les jours, ils font pendre quand il leur
plaist des gens bien plus haut hupez que vous,
pour la valeur de cinq ou six sols ; cela n' est-il
pas moulé dans les edits ? Au reste, d' esperer
d' en pouvoir sortir, en payant une
grosse amende, cela n' est pas trop asseuré :

p336

le meilleur pour vous et vostre mary, seroit
d' essayer à vous sauver en quelque lieu de la
forest, en attendant que vos amis s' employent
à moyenner vostre paix. Voilà cette pauvre
boulangere tellement espouventée, qu' elle
faillit à tomber de son haut de l' effroy qui
saisit à ces paroles : qui luy furent prononcées
avec une façon serieuse, et d' un air qui
sembloit compatir à son mal-heur. Le mary
vint là dessus, qui ne fut pas moins facile à
persuader que sa femme ; tous deux après
avoir embrassé estroitement les genoux de
Gelaze, et l' avoir supplié bien humblement
avec larmes, de parler pour eux, durant leur
absence, se resolurent à charger trois petits
enfans, avec deux pains bis sur leur asne, et
s' enfuyr ainsi dans les bois avant que d' estre
apprehendez par la justice. Gelaze leur promit
toute assistance, et cependant me vint
avertir de la façon dont il avoit joué cette
piece, me disant le reste de son dessein, que
je trouvay presque aussi hardy que risible.
Je ne pus voir passer sans pitié ces pauvres
idiots avec leur chetif bagage, et fus tout prest
de rompre tout, en les détrompant. Enfin, je
fus d' avis qu' un valet de Gelaze les suivroit
de loin, et les feroit revenir du bois lors que
la nuit seroit venuë : les asseurant de leur
grace. Ils eurent grande peine à consentir de
retourner à leur maison, et n' eust été la
consideration de leurs petits enfans, je croy
qu' ils eussent mieux aymé coucher dans les

p337

bois, que de se venir exposer à la potence qu' ils croyoient estre preparée pour eux. Ils passerent toute la nuict chez eux en de grandes alarmes ; leur maisonnette estoit scituée sur le chemin par où l' on monte au chasteau, et chaque bruit qu' ils entendoient des passans, leur faisoit prester l' oreille avec crainte. Le matin Gelaze les alla voir, r' asseura aucunement leur esprit troublé, et leur dit qu' il estoit question qu' ils fissent un coup de partie ; qu' il avoit tant fait avec ses amis auprès de madame, qu' elle estoit aucunement esbranlée, mais qu' il falloit achever le reste de l' ouvrage, en s' efforçant de luy faire pitié : que pour cet effet il les accompagneroit à la porte de sa chambre afin qu' ils se jettassent avec leurs enfans à ses pieds, pour luy demander humblement pardon. Mais qu' il falloit en cette occasion crier et pleurer de bonne sorte. La pauvre fourniere et son mary se resolurent à faire tous leurs efforts pour se tirer de cette peine, et ne manquerent pas de venir en corps attendre nôtre maistresse au passage, à l' heure qu' elle devoit aller de son appartement à celui de son mary. La moitié des gens du chasteau, qui ne sçavoient rien de l' intrigue, se tinrent avec les affligez, par curiosité d' apprendre ce qu' ils demandoient ainsi explorez ; n' en ayant jamais pû rien tirer de leur bouche. Si bien que lors que nostre maistresse sortit de sa chambre, elle fut surprise de voir le vestibule si plein de personnes ; n' en pouvant

p338

imaginer l' occasion. Mais lors que le fournier, sa femme, et ses enfans se vinrent jeter à ses pieds en luy criant misericorde, elle s' espouventa tout à fait. Les cris avoient esté concertez à un si haut ton, et la fourniere fit si bien jouër tous les instrumens de sa grace, marchant de toute sa force sur le pied d' un de ses enfans, et pinçant les bras d' un autre qu' elle portoit, afin de luy faire garder la mesure, qu' on n' entendit jamais rien de tel. Nostre maistresse voulut deux ou trois fois parler, pour demander ce que c' estoit ; mais les timides complaignans estoient en trop bonne humeur d' essayer à luy faire pitié, pour s' arrester en si beau chemin : les clameurs redoublèrent toûjours, avec des tons

aigres et discordans, tout ce qui se put : et la bonne dame à qui s' adressoient tous ces cris en eut des tremblemens d' effroy, qui ne la quiterent de plus de trois heures. Enfin, tout ce qu' on put discerner des mots intelligibles parmy cette grande confusion fut : *grace, madame, misericorde, que nous ne soyons point pendus* . Ce qui ne fit qu' accroistre l' émotion de nostre maîtresse ; après une grande heure de desordre et de bruit, où personne ne s' entendoit, la dame du logis reprit ses sens, et demanda tout de nouveau quel sujet on avoit de recourir à elle avec tant de larmes ; et la fourniere luy dit ingenuëment que c' estoit pour le crime de la claye des griotes bruslées au four. Ce qui la rendit comme interdite au

p339

commencement, et la mit après en une si grande cholere, que si les loix eussent esté aussi rigoureuses que Gelaze l' avoit fait accroire à ses pauvres hebetez, il eust esté pendu luy-mesme dans deux heures. Toutes les personnes qu' elle aymoît, approuverent son ressentiment, et ne firent autre chose que de mettre de l' huile au feu. Cependant, nostre cabale agit en faveur de Gelaze, et fit excuser près de nostre maître cet indiscret effet de son humeur plaisante et gaye.

PARTIE 2 CHAPITRE 33

Du chat qui avoit mangé le moyneau d' une demoiselle de la maison.
Durant ces pieces que faisoit Gelaze, j' estois occupé à escrire quantité d' expeditions pour mon maistre, qui s' estoit embarqué dans l' entreprise d' une guerre aussi chimerique en effet, qu' elle estoit glorieuse en apparence. Le temps que je pouvois dérober à ces continuelles occupations, estoit ordinairement employé à rendre des soins à une demoiselle de madame, grande fille honneste

p340

et douce, qui sembloit n' avoir pas la hardiesse

de pouvoir dire ouy ny non. J' avois acquis quelque place en ses bonnes graces, et la franchise dont elle respondoit à mon affection, m' avoit donné quelque tendresse pour elle. Une après disnée que je l' allay trouver en un certain petit cabinet où elle estoit demeurée seule, je la surpris toute explorée et regardant avec de grandes marques de regret la queuë d' un moyneau qu' elle tenoit esparpillée en sa main. Je luy demanday quel estoit le sujet de ses larmes, et sceus que c' étoit qu' un chat d' Espagne là present, à qui elle avoit montré son oyseau, comme en le bravant, l' avoit hapé si subtilement, durant ce moment, qu' il ne luy en estoit resté que la queuë. Me voilà aussi-tost dans la compassion de cette disgrace, et dans les protestations de la vanger de cet affront, si elle le jugeoit à propos. Cette fille qui estoit trop craintive pour donner les mains à la mort du chat, me dit qu' elle seroit satisfaite pourveu que sans le faire mourir nous trouvassions quelque moyen de luy rendre quelque desplaisir. Voicy l' invention que je trouvay pour le tourmenter, et m' acquerir par ce moyen les bonnes graces de la demoiselle. Je pris un soufflet qui pendoit au coin de la cheminée ; j' entay fort adroitement dans le bout du soufflet un tuyau de plume, et fis prendre le chat à ma nouvelle maistresse, qui l' envelopa dans son tablier, de peur d' en estre

p341

égratignée ; là dessus j' insinuay le tuyau de plume en son derriere, et jouay si longtemps du soufflet, que le chat devint aussi gros qu' un mouton ; la demoiselle le mit par terre pour voir quelle seroit sa posture, qui fut fort affreuse, ne se pouvant tenir sur ses pates, et les yeux luy sortans presque de la teste à cause de cet effort. Sur ces entrefaites, la dame du chasteau entra brusquement dans le cabinet, et soupçonnant quelque chose de mauvais à voir nos visages troublez, jetta enfin les yeux sur son chat, qui sembloit marcher sur des eschasses. à cet objet elle fit un cry capable d' allarmer toute la maison, et tomba comme évanouye sur un lict prochain. Lors qu' elle fut revenuë de cette foiblesse, elle fit de grandes et violentes perquisitions de la cause de cette prodigieuse enfleure,

qu' elle appercevoit en son chat, et voyant que la demoiselle vacilloit en ses responses, elle la

p342

pressa de sorte que la pauvre innocente qui n' estoit pas accoustumée à mentir, luy declara naïvement comme la chose estoit avenuë. à ce recit madame se mit dans le lict, criant justice contre moy. Monsieur son mary, qui n' estoit pas encore informé de la chose, fut deux ou trois heures à la supplier de luy dire le sùjet de son mal-talent, mais elle ne faisoit rien que dire : *ce, ce, ce, ce, meschant*, et puis entre-coupant ces mots de quelques sanglots, estoit un quart-d' heure après à dire : *ah ! Que je suis miserable et infortunée*. enfin quelque femme de chambre, à qui la demoiselle que j' aymoies avoit conté toute l' histoire, tira doucement mon maître par le bras, pour l' informer de cet accident qu' il trouva tellement ridicule, et si peu digne de ces grandes lamentations, qu' il en tansa fort madame sa femme : cela ne fit rien qu' aigrir encore sa mauvaise humeur, et la faire pleurer tout le soir.

PARTIE 2 CHAPITRE 34

Quelle punition receurent le page et la demoiselle.

Mon maistre importuné de ses plaintes, luy voulut enfin donner quelque satisfaction :

p343

mais ce ne fut pas en la maniere qu' elle souhaittoit, car elle eut bien desiré qu' on nous eust mis hors de la maison sa demoiselle et moy. Ce bon seigneur voulut rendre le châtiment conforme à l' offence, et s' imagina sur le champ un plaisant artifice. Pour cet effet, il envoya querir un peintre assez habile en son art, qui travailloit à l' embellissement d' une galerie du chasteau, et luy communiqua son secret desseïn, avec expresse defence de le descouvrir à personne. Et cet Apelle de campagne, bien instruit de ce qu' il avoit à

faire, vint le lendemain dans la chambre des filles, et pria une sobrette du logis de s' asseoir dans une chaise en une certaine posture, disant qu' il vouloit tirer un esquisse pour asseoir de la mesme sorte une Diane qu' il vouloit peindre en la galerie. Si-tost qu' il eut commencé son dessein, l' on vint appeler la sobrette, comme pour aller parler à madame ; et le peintre prit de là occasion de supplier la demoiselle que j' aymoï, de se vouloir mettre en sa place pour un quart-d' heure seulement. La fille fut si fort innocente qu' elle y consentit : et de cette façon se laissa peindre au naturel. Je fus surpris presque de la mesme sorte ; et sans sçavoir que je consentois paisiblement à mon supplice, je laissay tirer mon portraict en porfil à costé

p344

de cette nimphe. Quelque temps après, le mesme artisan me pria de luy prester un de mes habits sans dire pourquoy c' estoit faire, et deux ou trois heures après, il mit en veüe les portraits de la demoiselle, et de moy, elle tenant le chat d' Espagne isabelle et noir envelopé dans son tablier, et moy en une posture ridicule, soufflant au derriere du chat. à ce spectacle ceux de la maison ne furent pas seulement appelez, mais encore tous ceux du bourg. On nous fit venir la demoiselle et moy en la presence du seigneur et de sa femme pour nous faire contempler cette peinture ; dont nous eusmes autant de honte que si l' on nous eust fait voir pendus en effigie. La jeune innocente en pleura soudain de despit, et pour moy j' en grinçay les dents de colere, et ne le garday pas long-temps au peintre, ne pouvant m' en prendre qu' à luy.

PARTIE 2 CHAPITRE 35

p345

Petite vengeance du page.
Je ne fus pas long-temps à trouver l' invention d' effacer nos ridicules portraits de dessus

cette toile infame, encore qu' on fit la sentinelle alentour. Je trempay une petite esponge dans une composition bruslante et la donnay à la plus grande des cousines, qui sembloit avoir quelque honneste compassion de la honte que l' on me faisoit ; et cette fille prit son temps pour la passer sur les deux visages, qu' on avoit ainsi exposés à mon infamie : mais pour me vanger du peintre, dont j' avois receu cet affront, je me souvins de mes tours de page. C' étoit un homme glorieux et vain, qui ne vivoit que de fumée, et des fausses loüanges qu' on luy donnoit. Il avoit copié cinq ou six ans sous de bons peintres, et croyoit estre aussi sçavant que ses maistres : il faisoit grand cas d' un certain livret, où quelques illustres de la cour de Henry lii estoient tirez à la sanguine dans des ovaes, et pour montrer qu' il sçavoit quelque chose de l' histoire, et de la souche des maisons, il avoit escrit au dessus, en une cartouche, le

p346

nom de celuy qui estoit representé avec le nom de celuy dont il descendoit. En suite de ces personnages de naissance, et de haute vertu, il avoit esté si sot que de placer quelques-uns de ses parens, et toute sa petite famille, jusqu' à un enfant de neuf ou dix ans, qui luy estoit mort en cet aage là, et dont il parloit comme de quelque personne illustre. Un jour qu' il avoit laissé son livre en la chambre de mon maistre, qui vouloit en faire tirer quelque portraict, je feüilletay l' endroit où estoit celuy du peintre et ensuite celuy de son fils ; je m' avisay qu' il avoit eu honte de mettre son nom tout au long dans cette cartouche, et n' avoit rien escrit, sinon *Cretofle fils de* . Je pris incontinent une plume, et changeant le dernier e en u, j' escrivis : *du plus grand sot qui soit en France* ; après ce traict je quittay le livre, et comme je le vis prendre à un jeune comte de gentil esprit, neveu de mon maistre, je luy fis adroitement voir cet endroit, et par ce moyen toute la maison rit en suite de ses sottises, après avoir ry de ma complaisance enfantine.

PARTIE 2 CHAPITRE 36

p347

Ambassade du page vers un vieux cavalier grotesque, et quelle reception on luy fit. Le livre du peintre apostillé, et son tableau d'ignominie effacé, causerent de grandes rumeurs dans le chasteau ; mais mon maistre qui me protegeoit, me garentit de toutes sortes de menaces ; ce furent des abois importuns, qui ne me firent point de mal. Ce seigneur eut soin non pas seulement de me sauver de cet orage, mais encore de m'envoyer en un lieu d'où je n'en pouvois oïr le bruit. Il m'avoit souvent fait raconter ce que j'avois veu de la vie de ce grand poëte, que j'avois servy ; après m'avoir remis sur ce propos, il luy prit envie de me faire connoistre un gentil-homme de qualité, qui n'étoit gueres moins vieux que celuy-là, estoit encore plus sain de corps ; mais estoit bien esloigné d'estre si sage. C'estoit un homme de bonne naissance, riche de quatorze ou quinze mille livres de rente, qui avoit servy Charles Ix, Henry Iii, et celuy qu'avec toute sorte de justice on appelle Grand. Mon maistre

p348

prit la peine de luy escrire un mot, afin de me donner occasion de voir un personnage si ridicule : et ce fut à la charge que je ne perdrois rien de ses paroles et de ses actions, qui luy peussent donner sujet de rire à mon retour. Avec sa dépesche, j'allay voir le petit homme, qui recevoit de l'argent de ses fermiers, et leur disoit tant de folies que je ne m'ennuyois point de la longueur de ses comptes. Après qu'il eut congedié ses gens, et qu'il eut serré son argent dans un buffet, on luy dit qu'il y avoit un jeune homme qui demandoit à luy parler, et qui estoit chargé de lettres de ce grand seigneur son voisin. à cet advertissement il fit tourner sur sa teste une petite barrette de trippe de velours noir, qu'il portoit, il y avoit plus de trente-cinq ans : et jurant un sang vertugoy, demanda brusquement : où est-il ? Je m'avançay

pour luy faire la reverence, et luy presentay
mes lettres qu' il leut sans lunettes. Je
ne sçay ce qu' il y avoit dedans en ma faveur,
mais je sçay bien qu' il vint m' embrasser avec
une pareille violence, que s' il eust voulu
m' estouffer. Les boutons d' argent doré, qui
estoyent attachez à son grand busc fait à l' antique,

p349

m' entrerent fort avant dans le ventre,
et j' étois sur le point de le frapper, s' il ne
m' eust lasché, comme il fit. Après des caresses
extraordinaires, il se mit à me regarder
fixement, puis il s' escria d' une façon riante
et gaye : ah ! Cher amy, je ne vous reconnoissois
pas, sang vertugoy ; je me ressouviens
fort bien comme nous beusmes ensemble
dans le chapeau d' un soldat à la bataille de
Moncontour, quant ce tonneau fut defoncé,
que croyons qui fut de vin, et qui n' estoit
que de cidre ; sang vertugoy, vous n' estiez
pas au service de l' amiral, et je gagerois
bien sur ma vie que vous n' estes pas huguenot.
à tout cela je ne répondois que par
signes, outre qu' il ne me donnoit pas le loisir
de parler, ce qui le confirmoit dautant plus
fort en sa creance. Comme nous estions en
conversation, il entendit quelque bruit, et
lors comme s' il eust apprehendé quelque
ennemy, il courut vers sa cheminée pour se
saisir d' un vieux espieu. Je ne voulus point
l' abandonner en ce transport, quoy que personne
de ses gens ne s' en émût. Et je vis
qu' il couroit dans son jardin : comme nous
fusmes prés d' une muraille, il se mit à faire
des moulinets de son épieu, criant toûjours,
qui vive, qui vive. Pour moy j' ouvris les

p350

yeux fort grands, pour voir à qui il en vouloit,
mais je n' appercevois rien que des arbres.
Enfin le bon petit personnage revint à moy
tout remis, et me dit que nous pouvions nous
en retourner, et que cette alarme estoit fausse.
Je luy demanday quels estoient ces ennemis,
qu' il vouloit recevoir avec tant de hardiesse.
Il me respondit en jurant son sang vertugoy,

que c' estoient de certains larrons de ses voisins qui sçachans qu' il avoit d' excellentes poires, tant de bergamote que de bon chrétien, passoient secrettement par dessus les murailles de son jardin, pour les venir desrober, et que depuis peu on luy avoit appris un secret qui les mettoit en grande peine, et le tenoit fort éveillé ; c' est d' attacher comme il me montra des ficelles à toutes les branches des arbres, avec quantité de sonnettes, si bien qu' ils ne pouvoient plus toucher à ses fruits, sans qu' ils fissent branler les sonnettes. Et luy, dés que quelque oyseau s' alloit percher sur les arbres de son jardin, courroit aux armes pour surprendre et punir les voleurs de poires. Après ce discours il commanda qu' on apportast la collation, et le cavalier antique beut deux ou trois bons coups à la santé des bons serviteurs du roy. Parmy cela il luy venoit toûjours de fausses reminissences de l' équipage qu' il m' avoit veu, disoit-il, à la bataille de Coutras, ou à la reprise de S

p352

Denis. Tantost il me demandoit ce que j' avois fait de ce grand cheval gris pommelé, dont le beau Givry témoignoit avoir si grande envie : d' autrefois il me demandoit si je n' avois pas eu grand peur aux barricades de la Saint Barthelemy. Après toutes ces remarques, qui n' estoient nullement à mon usage, il s' avisa de prendre garde à mon manteau, que je repris en sortant de table. Il me dit en le maniant qu' il n' estoit pas assez beau pour moy, et jura qu' il m' en vouloit donner un autre qui me sieroit beaucoup mieux que celui-là. En effet il fit apporter un trousseau de vieilles clefs, par la plus apparente de ses servantes, et monta dans un galetas, où estoient ses coffres. Il en fit ouvrir un qui devoit luy avoir esté legué en testament

p353

par ses ayeux, tant il estoit vieux et pourry. Du creux de cette vieille biere, il fut tiré douze ou quinze paires d' habits, avec lesquels on auroit pû aller en masque, et faire

peur aux petits enfans, tant ils estoient de mode bizarre, déteins et defigurez ; la plupart estoient en broderie, ou couverts de clincant d' argent, mais le mauvais air et la vieillesse l' avoient tellement noircy, qu' il n' y avoit plus aucune apparence de richesse, ny de beauté. Entre ces antiques haillons, ce cavalier choisit un manteau doublé de pluche longue comme le doigt, si vermoulüe, et si pleine de teignes, que j' avois horreur de la voir ; le dessus possible avoit esté de velours, mais j' aurois donné aux plus raffinez connoisseurs à deviner de quelle couleur. Ce fut de ce beau manteau qu' il m' affubla, quelque resistance que j' aportasse au contraire. *sang vertugoy, mon cher amy*, disoit-il après, *vous estes tout un autre personnage que vous n' estiez auparavant ; n' est-il pas vray*, poursuivoit-il en s' adressant à sa gouvernante ? La bonne femme disoit ouy par complaisance, et me faisoit après entendre par les grimaces qu' elle me faisoit, que son maistre estoit un fou achevé. Ainsi nous descendismes dans la salle, où nous ne fusmes pas si-tost arrivez, qu' il me remit sur le discours du cheval gris pommelé, qu' il m' avoit veu monter à la bataille de Coutras. Il luy prit une imagination que je pourrois bien l' avoir encore, voyant que je soûriois

p354

à ce propos ; là-dessus il vint m' embrasser, et me pria de luy faire voir mes chevaux. Nous allasmes à l' escurie, et l' on en fit sortir mon cheval, qui n' estoit point un cheval de bataille : le cavalier ne laissa pas de le trouver bien joly, mais il trouva à redire à sa selle, qui estoit à l' angloise, et témoigna se scandaliser extrêmement de cela. Quoy, *sang vertugoy, mon cher amy* (me dit-il) estes-vous quelque espion de cette maudite engeance, de cette cruelle Elizabeth, qui est si digne de la haine des bons françois ? Défaites-vous de cette selle, et promptement : je suis d' avis qu' on l' aille jeter dans quelque bois, ou qu' on l' enterre en quelque lieu ; de peur que vous n' en soyez en peine, je veux vous accommoder d' un autre harnois. Il estoit extrêmement disposé en cet aage, et dans le zele qu' il témoignoit avoir pour moy, il se transporta presque en un instant au galetas dont nous estions descendus, pour y chercher

de quoy m' accommoder mieux. Il fit remuer quantité de basts de mulet entassez pesle mesle avec de vieilles selles de guerre, et trouva bien-tost mon fait. Ce fut une vieille

p355

selle à picquer, couverte d' un velour aussi usé que son manteau, et toute semée de clouds qui avoient esté autres-fois dorez, mais qui estoient devenus aussi noirs que si on eut pris plaisir à les vernir. La selle fut apportée en bas avec diligence, et par le commandement de ce cavalier, elle fut mise sur mon cheval. Les tourettes que portent les elephans ne paroissent pas plus élevées sur leur dos, que cette machine paroissoit sur celui de mon bidet ; c' étoit pour luy tout au moins une demie charge. Cependant le liberal seigneur, qui s' empressoit si fort pour me la donner, trouvoit qu' elle luy estoit fort propre, et m' obligea de l' essayer. J' eus beaucoup de peine à m' enchasser dans cette grande selle à picquer, et lors que j' y fus posé, je donnois presque du menton contre le pommeau. Je voulus faire avancer mon cheval ; mais au premier pas qu' il fit, la selle luy tourna sous le ventre, et je faillis à tomber. Le seigneur crotisque prit de là pretexte de faire reporter son present en son galetas, disant qu' il vouloit donner

p356

ordre qu' on me r' accommodast la selle, et le manteau qui ne m' alloit pas assez bien à sa fantaisie. Après avoir eu le plaisir des extravagances de ce vieux fou, je revins trouver mon bon maistre, que je fis rire jusques aux larmes par la relation de ces aventures.

PARTIE 2 CHAPITRE 37

Depart du page, et la société qu' il eut avec d' illustres escoliers. Cependant qu' à la faveur de tous ces objets divertissans, j' essayois de paslier un

p357

mal qui me tenoit en la memoire, une depesche survint à mon maistre, qui nous obligea de dire adieu à tous les plaisirs de la campagne. Un grand prince duquel il avoit l' honneur d' estre allié, le conjura de le venir trouver promptement dans une superbe ville, où l' on ne traitoit pas de petites affaires. Mon maistre, comme je vous ay desja dit, estoit un seigneur habile et sçavant, dont le conseil estoit estimé. C' est pourquoy le prince auquel il touchoit de parenté, estoit bien aise de l' attirer auprès de luy, pour luy communiquer ses secrets les plus importants, et luy faire prendre en partie le gouvernement de sa conduite. Son equipage fut aussi-tost prest, et nous allasmes à grandes journées trouver le prince qui l' attendoit. Aussi-tost

p358

que nous fusmes arrivez en cette fameuse cité, où le flus et reflux de la mer, et le courant d' un fleuve orgueilleux, enrichissent un si beau port, qu' il est avoüé d' un des plus beaux astres : mon maistre ne fit autre chose que s' enfermer en un cabinet, et son secretaire n' eut autre soin que celuy de se promener. Je vis en cet agreable sejour beaucoup de singularitez merveilleuses ; on m' y fit observer un marest desseiché par de grands travaux, et non sans une prodigieuse despense ; où la bouë, et les voiries, par l' artifice des humains, avoient esté transformez en gazons fleuris, et bref où l' on avoit tiré tout ce qu' on s' imagine de plus delicieux pour la veuë et pour l' odorat, de tout ce qu' il y a de plus salle, et de plus infect. J' y vis un tombeau de pierre, soustenu de quatre pilliers de mesme estoffe, qui se

p359

remplissoit d' eau, durant le croissant, en regorgeoit en pleine lune, et se trouvoit sec en son deffaut. Mille superbes edifices s' y presenterent à mes yeux pour me faire admirer

leur belle structure : mais je n' y trouvay rien qui me charmast tant que la douce conversation de nostre hostesse. C' estoit une personne de dix-sept à dix-huict ans, claire brune, de belle taille, et de fort agreable esprit. Jusqu' à cette heure là, je n' avois veu que des ignorantes, qui faisoient gloire, quand on leur parloit d' amour, de paroistre aussi-tost confuses : ou de s' offencer de tout ce qu' elles n' entendoient pas bien. C' étoient des cameleons, qui changeoient de couleur au gré de tous les objets qui leur estoient representez. Mais cette demoiselle dont je parle n' avoit pas la mesme faiblesse : elle discouroit de toutes choses avec une extresme liberté, et toutesfois avec une honnesteté qui ne faisoit point de deshonneur à son sexe. Elle connoissoit les beautez de l' eloquence, elle ayroit fort la poësie, et faisoit beaucoup plus d' estime d' un homme d' esprit, que d' un homme riche. Toute la jeunesse de la ville en faisoit estat, et les enfans des plus illustres familles s' estimoient heureux, lors qu' ils pouvoient trouver l' occasion de causer une heure avec elle : sa conversation me sembla fort agreable, et me donna lieu de faire mille connoissances qui ne me furent point desavantageuses.

p360

Cette grande ville estoit alors florissante en lettres, aussi bien qu' en armes : et j' y gagnay en fort peu de temps l' amitié de beaucoup d' illustres escoliers, qui faisoient en ce lieu leurs estudes. C' estoient toutes personnes de qualité, aymans les belles lettres, et n' estans point ennemis de la volupté ; les plaisirs alloient à leur suite, et ne les abandonnoient gueres. Les jeux les plus divertissans, la bonne chere, et les dames, leur faisoient passer toutes les heures de leur loisir ; et si-tost que je fus connu de ces messieurs, je passay tous les jours en leur compagnie.

PARTIE 2 CHAPITRE 38

Comme un escolier de bon lieu fut tué par des paysans.
Comme il n' y a point de si grande douceur qui ne soit meslée de quelque amertume, il

arriva qu' un grand desastre nous réveilla,
lors que nous estions comme assoupis dans
les delices. Ce fut un certain jour de feste
que nous sortismes de la ville, pour nous
aller promener quatorze ou quinze bons garçons,
entre lesquels il y avoit quelques philosophes,
quelques poètes et quelques orateurs,
mais parmi cela beaucoup de jeunes débauchez
d' assez bon naturel pour aymer les
belles connoissances, mais trop paresseux
pour les pouvoir posseder. Nous estions quatre
ou cinq, qui nous estions chargez chacun
d' un livre pour nous divertir en attendant
l' heure de la collation que nous devions faire
en un village qui n' est qu' à un petit quart de
lieuë de la ville ; les autres avoient seulement
pris des espées, soit pource qu' ils avoient
quelques querelles particulieres, soit qu' ils
apprehendassent ce qui leur avint : qui fut de
recevoir un affront par les paisans, qui sont
rudes et hauts à la main en ce quartier.
Nous trouvasmes un agreable endroit pour
lire à l' ombre, couchez sur le ventre, au bord
d' un ruisseau, où le gazon estoit mol et frais.
Nous y fismes des déclamations en vers et en
prose, et nous nous entretinsmes avec plaisir
en ce beau lieu, tandis que deux de nostre
troupe allerent donner ordre à la collation
que nous devions faire au village prochain,
qui n' estoit pas alors dépourveu de bon vin,
et d' excellents fruits, qui meslez avec des
fricassées de poulets, pouvoient satisfaire à la

compagnie. Au retour de ces messieurs, qui
devoient payer le repas qu' ils avoient perdu
auparavant, chacun se leva pour se conduire
à la table : mais un astre ardant, et malin,
qui n' esclairoit lors que pour nous nuire,
faillit à nous conduire dans le tombeau. Un
mal-heur inevitable voulut que nous fussions
détournez de nostre dessein par le son d' une
cornemuse, qui nous attira vers un endroit
du village, où plusieurs jeunes rustiques,
filles et garçons, dançoient un bransle. Tout

le reste des habitans du lieu presidoit à cet innocent spectacle, assis sur des arbres couchez par terre de part et d' autre. Un grand

p363

garçon de nostre troupe qui estoit d' amoureuse complexion, et d' humeur fiere et hautaine, nous fit prendre garde en passant à la gentillesse d' une villageoise, dont la taille estoit assez belle, le tour du visage fort joly, et les yeux bien fendus, noirs et brillans. Celuy-cy ne se contenta pas de nous faire admirer la pastourelle ; il nous pria encore de nous arrester tant soit peu, tandis qu' il danseroit un tour avec elle ; nous luy rendismes cette complaisance, et luy, mettant aussi-tost son espée, et son manteau entre les mains d' un de ses compagnons, vint brusquement saisir la main de la fille. La fortune voulut qu' il la prit du costé que la tenoit un gros coquin, qui en estoit feru, et qui ne prit point de plaisir à s' en voir ainsi separer. Il n' en peut dissimuler son mal-talent à nostre escolier, auquel il serra la main d' une estrange sorte. Le jeune garçon en rit au commencement, et nous cria en latin, que la jalousie avoit transformé la main de ce lourdaut en tenailles ; en suite de cela, il s' en plaignit à ce rustique et l' avertit qu' il le frapperoit, s' il ne tenoit sa main plus doucement ; mais le païsan ne l' entendit pas, ou fit semblant de ne le pas entendre. Notre camarade, après ces souffrances, quitta tout à coup

p364

la main de la fille, et donna de toute sa force un soufflet à son serviteur, pour luy apprendre par demonstration, la civilité qu' il luy devoit. Le païsan ne dit mot en façon quelconque, après cette vive remonstrance, et quitta la danse, pour s' aller asseoir sous les arbres, où estoient tous ceux du village. Je ne puis m' imaginer quelle harangue il leur fit pour les esmouvoir ; mais je vous diray qu' en fort peu de temps nous vismes venir à nous deux cens païsans armez de perches, de fourches, et de cailloux. à leur arrivée, Lanchastre,

c' est ainsi que se nommoit l' auteur de la sedition,
n' eut que le loisir de se jeter à son
espée, et tous les autres de desgainer : mais
la partie estoit si foible de nostre costé, que
nous ne pouvions rien faire de mieux que de
combattre en retraite. Lanchastre coucha
d' abord trois païsans sur le carreau, ce qui
fut cause de sa perte : car sans cette effusion
de sang, possible que cette grosse troupe se
seroit contentée de nous repousser sans assommer
aucun des nostres. Nous trouvâmes le
moyen de gagner un chemin estroit et creux,
qui nous estoit assez favorable au commencement,
pource que par ce moyen nous avions
tous nos ennemis devant nous ; mais ils s' aviserent
bien-tost de l' invention de nous combattre
plus avantageusement, et montans de
costé et d' autre dans des vignes, dont il
estoit bordé, nous couvrirent d' une telle gresle
de cailloux, que nous en fûmes mis en desordre.

p365

Nous n' estions plus qu' à une portée
de pistolet de la ville, lorsque par un furieux
malheur Lanchastre voulant frapper un païsan
qui l' assailloit du haut d' un fossé de vigne,
se laissa tomber dans le fossé. Nous nous retirions
si viste que nous ne nous aperceûmes
de ce desastre que long-temps après, et quand
nous eûmes gagné une petite eminence, d' où
nous vinsmes à le découvrir, qui se deffendoit
encore ; mais il ne dura pas long-temps,
car il fut en peu de temps assommé par ces
brutaux à coups de perches et de pierres,
sans qu' il nous fut possible d' en approcher
pour le secourir, tant nous avions de gens
sur les bras, qui nous couvroient de cailloux,
dont ils nous cassèrent deux ou trois espées,
et nous eussent massacrez, si nous ne fûssions
entrez dans la ville, quoy que nos manteaux
entortillez au tour de nostre bras, nous servissent
aucunement de rondache.

PARTIE 2 CHAPITRE 39

La revanche des escoliers.
Après cette effroyable violence, et que les
païsans se furent retirez, nous allâmes enlever
nostre amy, que nous trouvâmes si

cruellement massacré, que nous ne peusmes le considerer sans larmes, et sans concevoir en nos coeurs un furieux desir de vengeance.

p366

Nous tinsmes conseil sur les moyens de l' executer : et l' on fut d' avis d' aller leur dresser une embûche sur le chemin, dés que le jour viendroit à poindre, et que l' on couperoit les oreilles à tous les païsans qui viendroient de ce costé là, et seroient reconnus pour avoir esté de cette cruelle emotion, les renvoyant de la sorte en leur village, et qu' il ne parestroit que vingt escoliers à ceux-cy, afin que faisant le rapport de leur disgrace, ce petit nombre d' ennemis les obligeast encore à faire leur assemblée, et venir en un endroit assez prés de la ville, où il y avoit cinq ou six cens escoliers, couchez sur le ventre, qui se leveroient pour les recevoir, tandis qu' un autre corps leur iroit couper le chemin, pour les empescher de faire retraite. Les prieurs des nations firent le choix des combattans, qu' ils firent armer d' espadons, de pistolets, d' espées et de quelques rondaches, pour se couvrir contre les cailloux, que les ennemis lançoient d' une merveilleuse violence. Il y eut aussi dix hottes pleines de cailloux choisis, portées par

p367

des crocheteurs pour la munition des frondeurs, qui se trouverent entre les escoliers. Tous ces ordres furent executez, et causerent de grands desordres : les païsans eschauffez, donnerent dans la fausse amorce, et n' en furent pas bons marchands ; il leur en cousta vingt ou vingt-cinq hommes, sans les estropiez, et les blessés, qui furent en grand nombre, et le magistrat de la ville averty de cette bataille, y envoya ses archers : deux compagnies de chevaux legers y purent à peine faire les hola, tant la chaleur des estudians estoit grande. Enfin, cette esmeute fut appaisée, et chacun se retira chez soy ; il n' y eut aucune information faite de costé ny d' autre ; les païsans avoient commencé la violence, pour une trop legere occasion ; mais ils en avoient

esté bien punis. Quatre jours après, le pere affligé de Lanchastre vint faire faire les funerailles de son fils, dont le corps avoit esté soigneusement embaumé. Cet homme nous tesmoigna combien il estoit noble et genereux ; il fit un grand festin à tous les pieurs des nations, et des presens à tous ceux qui se trouverent blessez, en vengeant le mort.

PARTIE 2 CHAPITRE 40

p368

Comme le page devint secretaire d' un grand prince. Ce fut quelques jours après ces tristes obseques que mon maître prit l' occasion de parler de mon esprit à ce grand prince, duquel il estoit proche parent ; et ce fut sur une conjoncture assez serieuse. Un seigneur de la cour escrivoit à ce heros, qu' il devoit se fier à la parole d' un grand, qui pouvoit beaucoup, et qui l' avoit abusé desja par de pareilles promesses ; mon maistre asseura le prince qu' il avoit un jeune secretaire capable

p369

d' escrire quelque chose de joly sur cette matiere, et qui respondroit à ses sentimens. Je receus un soir ce commandement, et sur le champ, je m' en acquitay de cette sorte. Celuy n' est guere bon nocher qui contre le mesme rocher, vient à faire un second naufrage ; et des mains d' Euphorbe eschapé je ne pourrois passer pour sage, s' il m' avoit par deux fois trompé. Le prince trouva ces vers les meilleurs du monde, et me voulut voir tout à l' instant, me trouva fort à sa fantaisie, et me tesmoigna la satisfaction qu' il avoit receuë de mes vers, en commandant sur le champ à son argentier qu' il me donnast cinquante pistoles. Depuis ayant appris de son parent que je faisais un conte assez agreablement, il me fit souvent venir en son cabinet, lors qu' il y estoit seulement

avec mon maistre, et peu d' autres gens ;
pour delasser son esprit par quelque recit de
mes aventures. Mais lors que j' eus debité devant
luy celle du coq d' Inde et du nain,
j' achevay de m' acquerir ses bonnes graces : il
me demanda hautement à son allié, qui sentit
quelque regret de me voir separer de luy,
mais qui ne put me refuser à son instante
priere.
Ainsi je me vis fait en peu de temps secretaire
d' un grand prince, et ne me trouvay

p370

pas peu avant dans l' estime de ce nouveau
maistre. C' étoit un prince d' un grand coeur,
et qui n' avoit pas mauvais sens, mais on ne
pouvoit pas dire que ce fust un fort grand
esprit : et bien que la guerre fust son element,
et qu' il n' aymast rien tant que les armes, il
passoit plustost pour un soldat déterminé,
que pour un grand capitaine. Dés lors que
je fus à son service, j' étudiay fort soigneusement
son humeur, pour voir par quel biais je
me pourrois prendre à luy plaire : mais
après de longues meditations sur ce sujet, je
doutay si je pourrois avoir des talents qui luy
fussent considerables. Auparavant que de me
voir en sa maison, j' avois appris beaucoup
de choses de la geographie, et ç' avoit esté
moins pour tirer de l' utilité de cette connoissance,
que pour faire vanité des grands effets
de ma memoire. Je pouvois dire sans hesiter
sept ou huit mille noms de provinces, de royaumes
et de principautez, de villes, de fleuves, de
costes et de montagnes. Je fis adroitement
avertir le prince mon maistre que je sçavois
ces choses-là, et que s' il luy plaisoit que j' estudiassse
la description des lieux, je serois
bien tost capable de l' informer, quand il me
le commanderoit, de l' assiette de tout un
pays, et de tous les guez et de tous les passages.
Il me fit faire lors preuve de la fidelité
de ma memoire, et commanda qu' on m' achetast
les livres les plus curieux qui traitent de

p371

cette matiere. Toutesfois il aymoît mieux mes

lettres et mes vers, dont il se servoit à toute heure, que cette autre sorte de talent dont il auroit rarement besoin. Sur tout, il faisoit estat de ce qu' en une si grande jeunesse je sçavois assez bien l' histoire, et tenoit mon estude pour un prodige, à cause qu' il avoit employé peu de loisir à la lecture.

PARTIE 2 CHAPITRE 41

D' un singe qui donna aux passans tout l' argent dont on devoit payer la cavalerie d' un prince.

Il ne m' arriva rien au service de ce prince, qui soit digne d' estre escrit ; je m' acquitois soigneusement de l' employ qu' il me donnoit, et déchifrois les lettres d' importance qu' il recevoit, ayant presque tous les alphabets des chiffres d' intelligence. J' escrivois quelquesfois des poulets en son nom à quelques dames, et d' autres galanteries, que je dois celer pour ne déroger point à la qualité de secretaire ; je passeray sur ces mysteres, pour venir à une aventure aussi publique que ridicule. On nourrissoit en nostre maison un grand singe, qui n' avoit pas plus de douze ou quatorze ans, mais qui estoit assez malicieux pour son aage. Il ne se passoit gueres de jours, qu' on ne découvrit en ce maudit animal quelque

p372

nouvelle meschanceté. Il couroit souvent après les filles pour essayer de les prendre à force, il faisoit semblant de vouloir mordre les petits garçons patissiers, afin de les espouvanter, et manger toute la marchandise qu' ils portoient. Il avoit appris à ruer des pierres, à voir combattre les enfans : et tous les jours il se rendoit hors la ville pour prendre party dans leurs combats, et l' on voyoit presque toûjours que le costé où s' estoit rangé le singe, avoit l' avantage. Je l' ai veu souvent aller querir du vin au cabaret, pour un valet de pied qui le gouvernoit : et poser en chemin sa bouteille en quelque lieu seur, pour jeter des pierres aux petits enfans, qui le suivoient, et lors qu' il les avoit repoussez, il continuoit son voyage. Tous les fameux cabaretiers connoissoient

p373

le singe : et leurs garçons estoient faits en prenant sa bouteille à luy faire tirer l' argent qu' il avoit dans ses bouges, et selon la valeur de la piece qu' il leur portoit, ils luy remplissoient sa bouteille du meilleur vin, et luy rendoient son reste ; le singe aussi que l' on appelloit Maistre Robert, estoit accoustumé à remporter quelque monnoye, quand ce n' eust esté qu' un double ou deux, et si l' on pensoit le renvoyer, sans luy donner quelque chose à mettre dans ses gifles, il apprenoit à coups de dent au cabaretier, à faire exactement son devoir. Souvent il alloit se mettre au guet dans la salle des gardes du prince, lors qu' il y voyoit jouer aux dez, pour ramasser subtilement l' argent, qui tomboit quelquefois à terre, et s' enfuir au cabaret : car il estoit fort grand yvrogne. Et comme cela ne luy reüssissoit pas souvent, il cherchoit par tout d' autres moyens pour avoir de quoy boire. Il s' offrit un jour une belle occasion pour cet effet : le prince estoit allé en une certaine expedition, accompagné de beaucoup de gens de guerre ; il s' arresta dans une petite ville pour faire faire montre à son

p374

armée, et Maistre Robert qui suivoit par tout monté sur un des chariots de bagage, descendit où l' on avoit marqué les offices du general, et par mal-heur, ce fut fort près de la maison que prit le payeur des gensdarmes. Ce méchant animal, qui ne cherchoit que le moyen de pouvoir aller s' enyvrer, entendit bien-tost que l' on contoit de l' argent chez ce thresorier, et se presenta deux ou trois fois à la porte, pour essayer d' y faire quelque rafle et s' enfuir ; mais on luy ferma tousjours l' huys au nez ; enfin le payeur et son commis estans sortis pour quelque affaire, après avoir bien fermé les portes de leur logis, Maistre Robert prit fort bien son temps, et montant par un degré qui estoit aux offices, jusques sur les tuilles de la maison, trouva l' invention de descendre dans la chambre du payeur, dont les fenestres avoient été laissées ouvertes. La premiere chose qu' il fit, ce fut de remplir ses bouges de pistoles qu' il trouva

estalées sur la table, comme cela parut après,

p375

et s' estant muny de ce dont il s' imaginoit avoir besoin pour trafiquer au cabaret, il prit un sac de pieces d' or, et montant sur la couverture de la maison, se mit à les jeter à poignées. Au commencement ce n' estoit que pour avoir le plaisir de les voir tomber, et faire bruit sur le pavé ; mais en suite ce fut pour avoir le divertissement de voir tout le monde se battre à qui en auroit. Cela le fit rentrer dans la chambre, pour aller querir d' autres sacs quand celui-là fut vidé, et le nombre fut si grand des personnes qui se presserent pour arriver à l' endroit où Maistre Robert faisoit largesse, qu' on ne pouvoit plus entrer dans la ruë. Tellement que le payeur tout transi de douleur et son commis fondant en larmes, ne pûrent approcher de leur maison, et furent de loin spectateurs du desastre, sans pouvoir jamais y donner ordre : les gardes du prince y vinrent pour faire retirer le peuple, mais ils eurent beau crier, et commander au nom du prince que cette populace se retirast, cette foule de gens ne connoissoit plus rien que Maistre Robert ; et n' avoit plus d' yeux que pour le regarder, ny de main que pour essayer de prendre ce qu' il jettoit. La gendarmerie fut mal payée pour ce jour-là ; mais en revanche il y eut tel simple soldat, qui receut par les mains de Maistre Robert trente cinq et quarante pistoles. On dit que ses liberalitez monterent à près de quarante mille livres. Il se peut faire toutefois

p376

que le payeur voulut, en exagerant la chose, profiter mesme de sa perte ; car le prince noble et genereux voulut porter tout seul cette disgrace. Cependant Maistre Robert mourut peu de temps après ; non sans soupçon d' avoir pris de la mort aux rats de la main du commis du payeur des gensdarmes, qui estoit un petit garçon fort vindicatif.

PARTIE 2 CHAPITRE 42

Gentillesse d' un cavalier, qui fit connoissance avec le page.

En suite de cette levée de bouclier, qui ne fut pas de longue durée, je fis connoissance avec un jeune cavalier de bonne mine, d' assez grand coeur, extrêmement adroit en tous exercices, et de fort bonne compagnie. Il avoit veu toutes les dernieres guerres du nort, et se vançoit avec quelque apparence de verité, qu' il avoit eu l' honneur de boire à la santé du roy de Dannemarc dans le gobelet

p377

de ce prince, qui ne commandoit jamais cette sorte de hardiesse qu' aux plus hardis de ses soldats, et dont la valeur s' étoit hautement signalée. Il avoit fort bien appris le langage de ces pays froids, et n' en avoit pas oublié les exercices. Il ne passoit gueres de jours sans prendre du toubac ; ny de semaines sans faire trois ou quatre desbauches d' importance, où il defaisoit à coups de verre tous ceux qui demeuroient à table. Nous contractasmes grande amitié ensemble, et ce fut le premier homme qui me fit boire le vin un peu fort, car jusques-là je n' avois beu que de la tisane, de la biere, ou de l' eau rougie. Je croy que ce fut par sa familiarité que je me remis à jouer, après avoir presque quitté cette pernicieuse habitude. Il entendoit fort bien toutes sortes de jeux de hazard, et n' en ignoroit pas les avantages, et n' avoit point son pareil pour les jeux d' adresse : il eust mis un teston de deux coups l' un, dans une fente de porte de six ou sept pas, pourveu que le teston y eust pû passer : il en faisoit tenir par gageure dans les poutres entr' ouvertes d' un plancher, et mettoit une bale en deux fois dans le trou du service, avec la main, du bout du jeu de paume à l' autre. Il y eut une

p378

maniere de matois, qui luy voyant faire de ses tours d' adresse dans un jeu de paume couvert, luy proposa de faire tenir une bale sur une grande poutre, dont le jeu estoit

traversé, et voulut gager vingt pistoles contre La Montagne, c' est ainsi que j' appelleray le jeune cavalier, qu' il ne l' y feroit point tenir en six coups : La Montagne voulut essayer cela, mais il n' y put arriver de plus de trente. Nous allasmes souper ensemble après de deffy, et je le trouvois tout resveur ; c' estoit qu' il cherchoit en son esprit l' invention de gagner l' argent qu' on proposoit de parier. Il arriva qu' en tirant deux douzaines de benarris de la broche, que nous avions pour nostre souper, on versa ce qui estoit coulé de ce suif delicat, dans la lichefritte, en un gros pot plein de graisse douce. à cet objet, La Montagne fit un grand cry de joye, acheta le pot de graisse de nostre hoste, et se mit à table en fort bonne humeur. Si-tost qu' il fut jour il alla donner une demye pistole au garçon du jeu de paume, pour l' obliger au secret, et se

p379

fit donner une eschelle pour travailler à son dessein. Il fit un certain lict de graisse espais de quatre doigts, et qui tenoit un pied en quaré sur la bûche, mais cela si bien ajusté, qu' il ne pouvoit faillir d' y faire tenir la bale, comme il l' experimenta plusieurs fois. Lors que l' heure fut venuë, où le jeu de paume estoit ordinairement frequenté, La Montagne ne manqua pas de s' y rencontrer, et d' essayer de faire tenir la balle sur la poutre ; ce qui ne luy succedoit pas du costé qu' il s' y prenoit et tenoit toûjours en haleine les parieurs, qui se trouverent en grand nombre, avec celui qui avoit fait la premiere proposition de ce party. La Montagne prit lors son temps, et faisant mettre argent sous corde, entreprit la chose, de trois coups l' un, ce qui ne paroissoit point possible : mais à son contentement, et à l' étonnement des autres il y reüssit, et remporta cent ou six-vingt pistoles de gain. Depuis, les perdans furent informez

p380

de la tricherie, et faillirent à se desesperer d' avoir esté duppez de la sorte.

PARTIE 2 CHAPITRE 43

Par quelle invention La Montagne fut pris pour dupe.

Un éveillé d' entre ceux-là le rendit assez adroitement à La Montagne, car l' ayant veu parier de faire tenir un teston de trois pas sur un petit bord de cheminée, sur lequel on ne pouvoit voir sans monter sur quelque siege, il fit cloüer dessus une petite late qui alloit tout du long de la cheminée, en façon de talut, si bien que le teston n' eust pô tenir dessus, quand mesme on l' y eust mis avec la main. La Montagne paria brusquement, et perdit ce qu' il mit au jeu, non sans enrager de bon coeur et sans vouloir démolir la cheminée : mais il fut bien confus, lors que montant sur un escabeau, pour voir à quoy tenoit qu' il ne pouvoit plus reüssir en ce tour d' adresse, il vid la traistresse de late, qui l' avoit fait tromper si lourdement. Je le menay souper avec moy, pour le divertir de

p381

cette mauvaise humeur, et luy faire oublier sa perte : qu' il sçavoit bien-tost recouvrer, et renouveler : car sa bourse imitoit le flux et reflux de la mer ; en vingt-quatre heures elle estoit toûjours pleine et vuide.

PARTIE 2 CHAPITRE 44

D' une malice que fit La Montagne. La Montagne estoit fort bien fait, et sçachant parler agreablement, joüer du lut, chanter et danser, estoit bien venu dans toutes les bonnes compagnies : et m' y donnoit entrée avec assez de facilité, me faisant passer pour un bel esprit. Il m' avoit souvent parlé d' une belle fille, qui ne manquoit pas de sens, et que l' on tenoit pour estre fort riche : mais elle ne trouvoit point de party, à cause d' un mauvais bruit qui couroit d' elle, c' est qu' estant fille d' une ladresse, on creut qu' elle pouvoit tenir de cette vilaine infirmité. La Montagne me la mena voir, un jour qu' il se faisoit assemblée en son voisinage : et nous la trouvâmes qui s' habilloit avantageusement.

Après les premiers compliments, et comme elle achevoit de se coëffer, La Montagne faisant semblant de se joüer alentour d' elle, luy fit entrer malicieusement une grande espingle

p382

dans l' espaule : et me fit signe qu' elle n' avoit rien senty de cela, et que je vinsse voir cette espreuve de sa ladrerie. Je me levay pour sçavoir ce qu' il vouloit dire, et vis cette grosse espingle enfoncée jusqu' à la teste, dans ce beau cuir qui sembloit du laict : mais comme je sousriois de cette aventure, la fille de chambre s' en apperceut, et ne manqua pas d' en advertir sa maistresse, qui prit la chose en fort mauvaise part, comme vous pouvez bien penser : et nous bannit pour jamais de sa maison. Cette fille se vengea depuis de La Montagne, car ayant appris qu' il estoit devenu amoureux d' une belle fille, qui

p383

se gouvernoit entierement par le conseil d' une de ses tantes, elle pratiqua si bien cette tante, que jamais La Montagne n' eut contentement de cette amour, et mesme receut beaucoup de traits signalez de mespris, qui avoient esté concertez au gré de la demoiselle ladresse.

PARTIE 2 CHAPITRE 45

Comme le page disgracié courut fortune d' estre noyé.
Cependant mon maistre me dépescha vers un gouverneur d' une place qui est scituée sur cette orgueilleuse riviere, qui passe au long de la ville, et je courus un merveilleux peril en allant executer ce commandement.

p384

Il regnoit alors un petit vent assez frais, et qui se renforçoit par intervalles, et le bateau où je me mis pour devaler jusqu' à cette place

de guerre, n' estoit qu' un bateau de pescheur, auquel on avoit ajousté un petit mas, afin de le pouvoir remonter plus aisement, quand le vent seroit favorable. Nous l' avions alors de costé, et les bateliers pour avoir lieu de se reposer, avoient haussé une espece de linceul, attaché de deux cordes, qui servoient de voile. Leur negligence, ou le mal-heur qu' en un certain endroit, où ce fleuve en reçoit un autre assez grand, une bourasque de vent se mit dans la voile, fit en un instant renverser le petit bateau. Dieu me fit la grace de me conserver le jugement en cette aventure, et de me donner l' adresse de tourner la teste contre le fil de l' eau qui estoit assez rapide, et de repousser avec les pieds les personnes qui se pouvoient attacher à moy, dans l' effroy

p385

que leur apporta ce peril. Après avoir esté quelque temps à luter des pieds et des mains contre le cours impetueux du fleuve, afin de donner temps aux personnes qui avoient fait naufrage de s' esloigner un peu de moy, je m' eslevay bien fort sur l' eau pour me deffaire de mon baudrier, et de mon espée, qui ne m' estoient point necessaires dans ce danger, et me proposay de gagner le bord le plus proche de moy, qui estoit esloigné pour le moins de cinquante pas ; mes habits devinrent fort empeschants, si tost qu' ils furent abreuvez, mais ils ne m' importoient gueres plus que mes bottes et mes esperons, qui s' accrocherent deux ou trois fois dans les efforts que je faisois pour surmonter les vagues qui se presentoient ; je pensay nager sur le dos pour me reposer, après avoir fait une partie de cette traverse, et je faillis par là de me noyer ; mes habits estoient devenus si pesants, qu' ils m' entraînoient au fonds de l' eau. Enfin, après une fatigue estrange, je touchay la terre et tombay en foiblesse à cause des efforts que j' avois faits pour arriver au bord. Les bateliers qui sçavent nager en ce quartier comme des poissons, et qui avoient gagné la mesme rive, me vinrent secourir en cette extrémité, non sans se payer fort bien de leur peine : car en faisant semblant de vider l' eau de mes poches, ils en osterent subtilement l' or et l' argent, excepté quelque pistole, qui me servit à faire

secher mes habits et mes lettres qui furent bien mal-traitées par ce naufrage.

p386

Le bruit courut à la ville que je m' estois perdu par cette fortune d' eau, et cependant je fis ma commission avec autant de diligence que si rien ne me fust arrivé. Le prince à qui j' avois l' honneur d' être, fut tout estonné quand il me revit, et me sceut si bon gré de ce que je m' estois ainsi sauvé, et de ce que je n' avois pas differé pour cet accident, de porter ses lettres, qu' il me donna cent pistoles de sa main, qui n' estoit pas une petite gratification pour estre faite à un adolescent comme j' estois.

Depuis cela, je fus en plus grande consideration auprès de mon maître, que je n' avois esté : il ne se contentoit pas de parler de la gentillesse de mon esprit, ainsi qu' il avoit accoustumé. Il fit plusieurs fois estime aux seigneurs, qui le venoient voir, de la bonté de mon sens, de ma fidelité et diligence. Ce qui me donna tant de vanité, que je croyois estre desja regardé comme un excellent personnage et m' imaginois faire une fortune auprès de ce prince, qui ne seroit pas moins eslevée que celle de tous mes ancestres ; mais le soleil n' accomplit pas son cours naturel, que je me vis sans maître, et sans bien, et mesme presque sans esperance de bonne fortune.

PARTIE 2 CHAPITRE 46

p387

Querelle du page pour avoir soustenu l' honneur du Tasse, qu' un jeune escolier rabaissoit. La plaisante conversation de la montagne, celle de deux ou trois enfans de presidents, garçons genereux, et fort agreables pour l' humeur, ny l' entretien de ma jeune hostesse, que je continuois toûjours de voir, ny les emplois divers que le prince me donnoit, ne me firent point perdre l' habitude que j' avois à lire. C' estoit une occupation où j' employois

cinq ou six heures le jour pour le moins,
sans que cela peust atiedir la passion que
j' avois d' apprendre : mais il m' en arrivoit
comme à ceux qui se nourrissent de mauvais
aliments, ils en acquierent plustost de l' enflure,
que de l' embonpoint ; aussi ne lisant
gueses de bons livres, cela ne servoit qu' à me
donner une enflure de vanité, qui avoit quelque
apparence d' excellence : mais qui n' estoit
pas grand' chose en effet. Par tout où l' on
parloit de la cosmographie, de l' histoire et
des poètes tant anciens que modernes, je
disois avec hardiesse mes sentimens ; et sans
qu' il fust besoin d' avoir des livres, ma memoire
me servoit de biblioteque portative. Il
s' émeut un soir un certain differend en la
presence de ma belle et sçavante hostesse,

p388

chez qui tous les beaux esprits tenoient comme
une espece d' academie ; ce fut à juger lequel
l' emportoit pour la magnificence, et la beauté
du stile heroïque, de Virgile, ou du Torquato
Tasso. Il y eut en la compagnie un grand garçon,
fort bien fait, qui dit avec un souris desdaigneux,
qu' il n' y avoit nulle comparaison
à faire de ces deux genies : assurant que
le mantoüan surpassoit l' autre infiniment.
L' audace dont il soustint cette opinion me
piqua, je me rangeay soudain de l' autre party,
et bien que je n' ignorasse pas que l' éneïde
est un parfait modelle du poëme heroïque,
je mis la Jerusalem beaucoup au dessus de
Troye, et de Cartage. Pour prouver ce que je
disois, je debitay sur le champ sept ou huit
des plus beaux endroits de l' un et de l' autre
auteur, et les comparant l' un à l' autre, je
fis voir que ceux qui donnoient l' avantage à
Virgile, n' en jugeoient pas trop judicieusement,
et donnoient possible à la pompeuse richesse
de sa langue ce qu' ils pourroient accorder,
avec raison, à la sublimité de l' esprit du
Tasse. Ce jeune philosophe voulut respondre,
mais ce fut avec tant de marques du desordre
où je l' avois mis, que les rieurs ne furent pas
de son costé. Le despit qu' il conceut alors

p389

d' avoir esté rendu muët devant cette belle
fille, dont il estoit possible amoureux, le
piqua si fort contre moy qu' il m' envoya le
lendemain, dés qu' il fut jour, un billet escrit
en ces termes :

*vous m' avez fait paroistre la force de votre
eloquence sophistique, en souûtenant de mauvaises
opinions contre des veritez apparentes : et cela me
donne sujet de vous demander la faveur de vous
pouvoir prouver par les armes, ce que vous avez dementy
pa
par des paroles : je n' ay pris qu' une espée ordinaire.*

p390

si-tost que son laquais m' eut apporté ce
cartel, je m' habillay le plus diligemment
qu' il me fut possible, et le suivis hors la ville
vers de certaines ruines antiques, où son
maître m' attendoit.

Cette matiere, cher Thirinte, me deffend la
prolixité ; il n' y a jamais de bien-seance à
faire vanité de bravoure ; je vous diray seulement
que je ne fus blessé qu' à la main, et
que je passay mon espée jusqu' aux gardes
dans le bras de mon ennemy. Cependant
nous en vinsmes aux prises, et nous estans
portez par terre, cet escolier qui estoit puissant
et vigoureux fit en sorte qu' il me desarma.
Il usa toutefois de cet avantage en gentil-homme,
comme il estoit, et me rendit genereusement
mon espée, aussi-tost qu' il me
l' eut ostée, et me fit protestation en m' embrassant
qu' il vouloit à jamais estre mon
amy, et que je connoistrois la bonté de son
courage, la discretion qu' il tesmoigneroit, en
ne disant jamais qu' il eust eu quelque avantage
dans ce combat. Ainsi nous nous en
revinsmes à la ville, pour nous faire panser
chez le premier chirurgien : et nous rencontrasmes
en chemin sept ou huit gendarmes de
la compagnie du prince, qui venoient pour
nous empescher de nous battre, et qui s' imaginerent,
me voyant le visage et la chemise
sanglants, que je fusse fort blessé : mais c' estoit
du sang de ce genereux escolier, qui lors
que nous estions venus aux prises, m' en
avoit ainsi tout couvert. Le prince sceut cette
aventure, et me fit appeler pour m' en tancer,

p391

encore qu' il ne m' en sceust pas mauvais gré ;
mais il ne vouloit pas qu' ayant embrassé
avec un assez grand succez la profession d' écrire,
je me mélasse de faire le mestier de
düeliste.

PARTIE 2 CHAPITRE 47

Retour du page à la cour.

Le monarque le plus glorieux qui ait jamais
porté couronne, venoit en ce temps-là
de rendre une justice signalée à quelques-uns
de ses sujets, et d' abolir en une frontiere de
son royaume une injuste prescription pour
des biens sacrez, et qui ne devoient jamais
passer en des mains prophanes. Il passoit en
la ville où le prince mon maistre commandoit
sous son autorité, et nous fusmes cinq ou six
lieuës au devant de luy. Parmi les acclamations
generales dont on honoroit les hautes

p392

vertus d' un si grand prince, il me prit une
envie d' escrire quelque chose à sa gloire. Je
croy que la grandeur de mon sujet ouvrit
extraordinairement ma veine, et me fit surpasser
moy-mesme. Mon maistre vid les vers que
j' avois composés sur cette éclatante matiere,
et les trouva si beaux, qu' il se voulut charger
de les presenter luy-mesme. Toute la cour
estant dans une place de consequence, que ce
monarque glorieux alloit visiter, je fus commandé
par le prince que je servois, de l' accompagner
le soir comme il alloit au petit
coucher, afin qu' ayant présenté mes vers, il
en peust presenter l' autheur, s' il s' en offroit
occasion. Il n' y avoit pas plus d' une demie
heure que j' attendois dans la chambre royale
mon maître, qui estoit entré dans le cabinet,
lors qu' un jeune seigneur aussi accomply
qu' il y en eust en France, vint demander
tout haut le petit secretaire d' un tel prince.
Les gentils-hommes de nostre maison l' entendirent,

p393

et me presenterent, et cet illustre cavalier
me vint embrasser, et me fit des complimens
sur mon esprit qu' il faisoit mine
d' estimer beaucoup. à son abord je m' étois
tourné le dos contre les flambeaux qui estoient
posez sur la table, afin que l' ombre que j' aurois
sur le visage empeschast que je ne fusse
reconnu de ce seigneur, avec qui j' avois
passé les premieres années de ma jeunesse, et
qui avoit esté de mes plus particuliers amis ;
mais comme il m' eut pris par la main, je ne pus
faire si bien qu' il ne me regardast en face et
qu' il ne me reconnust facilement. Je ne peus
soustenir ses regards sans baisser la veuë, et
rougir, et ce jeune seigneur s' appercevant de
cette honneste honte, me tira en un lieu à l' escart,
me nommant par mon nom, me pria de
m' asseurer en son amitié, qui ne me manqueroit
pas en cette occasion, ny en toute
autre. Là-dessus il rentra dans le cabinet,
pour m' y servir comme il fit avec grande
grace. On ouvrit le cabinet bien-tost après,
et j' y fus mené par Hermire, c' est ainsi que
l' on appelloit ce jeune seigneur, qui me faisoit
l' honneur de m' aymer. ô que cette aventure
me fut glorieuse ! Je receus alors des faveurs
que je n' aurois jamais pû esperer, j' eus
l' honneur de me jetter aux pieds d' un des
plus grands princes de la terre, et d' en estre
fort bien receu. Ce jeune et glorieux heros
que le ciel destinoit à de si grandes choses,
et qui devoit operer tant de miracles, daigna
bien me commander de luy reciter les choses
qui m' étoient arrivées depuis qu' on me croyoit

p394

perdu. Il s' assid pour me donner audience,
sur une très-belle table, qui estoit posée
contre une fenestre de son cabinet ; et bien
qu' une honneste honte m' empeschast de luy
conter les plus particulieres de mes disgraces,
il témoigna toutefois prendre plaisir à m' entendre :
me fit l' honneur de me prendre par
le bras, et de me mener vers un seigneur qu' il
honoroit de sa bien-veillance, et qui s' entretenoit
alors avec le prince que j' avois suivy.
Ces deux grands se trouverent tout surpris à
cet abord ; l' un qui me connoissoit fort bien,
mais qui croyoit que j' étois mort, n' ayant
point ouy parler de moy depuis trois ou

quatre ans ; et l' autre, de voir que j' avois
ainsi l' honneur d' estre connu d' un soleil,
auprès duquel toute sa splendeur estoit eclipsée.
Il fut dit alors toutes les postiqueries de
ma jeunesse : on y parla de mes escholes
buissonnières, de mes fuites chez les comédiens,
lors que je craignois d' être foüetté, et
parmy cela de l' esperance que j' avois donnée
de reüssir un jour aux belles lettres. Le
jeune monarque rassura mon esprit craintif,
avec des paroles dignes de sa rare bonté ; me
promit de me remettre auprès de mon premier
maître, ou de me recevoir à son service,
et donna sur l' heure un commandement pour
me faire recevoir un effet de sa liberalité. Mon
dernier maistre vid toutes ces choses, et lors
que l' heure fut venue de se retirer, il se conduisit

p395

jusqu' à son appartement, le bras appuyé
sur mon espalle, qui plioit par fois sous le
faix. Il se plaignit un peu de ce que je luy
avois celé ma naissance, et se satisfit par
après, des excuses que luy donna mon honneste
honte. Le lendemain ce digne maistre
me fit donner un cheval de son escurie, et
quelque argent pour suivre le prince, qui
s' en alloit vers la ville capitale de son
royaume.

PARTIE 2 CHAPITRE 48

Comme un grand traversa la fortune du page.
Ce fut ainsi qu' après tant de courses vagabondes,
je revins au lieu où j' avois esté
nourry ; mes parens furent ravis de me voir,
et d' apprendre qu' avec quelque reputation, je
m' estois remis à la cour. Un grand prelat qui
estoit mon oncle, et qui ne manquoit pas de
faveur, entreprit de parler pour moi, et d' essayer
de me procurer quelque honneste établissement :
d' autre costé j' eus pour support,
et pour intercesseur l' illustre Hermire, dont
je ne sçaurois assez louer les vertus. Ce noble
courage avoit pris à tasche de me servir,
par une pure generosité : car je ne l' avois jamais
servy, si ce n' avoit esté possible de second en quelques
petits combats, que nous

avons faits autrefois à coups de poing, et cependant il se donnoit des soins pour moy, qu' il n' eust deû prendre que pour une personne qui lui auroit esté bien chere ; je croy que ce furent mes seuls mal-heurs qui piquerent ce coeur genereux à me rendre tant de bons offices. Mais voyés combien peuvent sur nos courses celle des astres, et le peu qu' avancent les grands d' icy bas en leurs desseins, s' il n' est ordonné de là haut : Hermire et mon parent firent mille pas, et dirent mille choses en ma consideration, qui me furent presque inutiles ; ce furent des coups bien portez, qui ne firent rien que blanchir contre mon mal-heur. Le dernier maistre que j' avois servy, n' estoit pas en bonne intelligence avec un des principaux ministres de l' estat, et celuy-cy eut opinion que s' il me laissoit approcher du prince, je pourrois servir d' espion à l' autre, estant comme sa creature. Ce fut la raison qui le fit opposer à mon avancement, estant d' ailleurs d' un naturel assez facile. Hermire après mille peines qu' il prit pour moy fut informé de cet acroc, qui m' empeschoit de m' avancer : et m' en avertit avec une tendresse de frere. Nonobstant ce fascheux obstacle, le prince ne laissa pas en ma faveur de donner cours à sa bonté naturelle,

et de me faire quelques gratifications, n' ayant pas trouvé lieu de me remettre avec mon premier maistre.

PARTIE 2 CHAPITRE 49

Le page suit un grand monarque à la guerre, et voit mourir un seigneur de ses alliés. Le jeune Alcide à qui j' avois voué ma vie, entreprit quelque temps après d' aller couper les testes d' un hydre, qui s' eslevoit contre sa puissance, et marcha contre ce monstre furieux, avec une orgueilleuse armée. J' eus l' honneur de le suivre en ce beau voyage, et d' être tesmoin en cent lieux de sa vigilance et de sa valeur. Je ne croy pas qu' il y ait

jamais eu de roy si connoissant au métier de la guerre que celui-cy : sa prevoyance et les expediens qu' il trouvoit pour affoiblir, ou pour forcer ses sujets mutins, estoient si grands, que les plus sages capitaines ne pouvoient point assez l' admirer. Il n' y avoit

p398

point de place en toute l' Europe, dont il ignorast l' assiette et les fortifications : il n' y avoit point de soldats en ses vieilles bandes, qu' il ne pût nommer par son nom ; il n' y avoit point de pieces en son artillerie, dont il ne sceut et la grosseur et la portée. Tous les ordres qu' il donnoit en son camp estoient bons merveilleusement, et tant de bon-heur accompagnoit ses justes desseins, que son nom fit ouvrir beaucoup de villes, qui pouvoient tenir contre de plus grandes armées. Il y en eut une qui l' arresta quelques jours, et qui fut justement punie d' une telle temerité : il s' y perdit beaucoup de braves gens, et j' y perdis un jeune marquis, de qui j' étois allié, qui fut tué mal-heureusement dans une tranchée, s' estant eslevé sur une barrique

p399

pour voir les defenses du rempart. Celui-cy nous avoit laissé son image en un jeune seigneur bien fait, et qui donnoit de grandes esperances de son courage : mais comme il y a de certaines fatalitez dans les maisons, ce jeune aiglon ne fut pas plus heureux que son pere ; et se vid atterré d' un coup d' artillerie, la premiere fois qu' il déploya ses tendres aisles dans le champ de Mars. Il avoit desja fait preuve de la generosité de son courage, qui ne craignoit rien, dans une rencontre extraordinaire. Comme il alloit un jour à la campagne avec son gouverneur, il apperceut qu' on voloit un coche sur le chemin, et bien que la partie des voleurs fust de douze ou quinze, il ne balança point pour aller à eux, et leur ayant tiré ses deux pistolets, mit encore l' espée à la main pour se mesler dans cette troupe. Son gouverneur effrayé du danger où se trouvoit son jeune maistre, conjura

les voleurs de ne vouloir point tuër un jeune enfant, et parmi ces sortes de gens il s' en trouva qui furent touchez de cette heroïque vertu, lesquels empescherent leurs compagnons de se venger des blessures qu' ils avoient receuës.

PARTIE 2 CHAPITRE 50

p400

Avanture du page dans une surprise de maison.

Cette ville qui avoit reputation d' estre forte, ne fut pas si tost renduë, que beaucoup d' autres à son exemple embrasserent l' obeissance, de crainte de se voir demanteler, comme celle-cy, et de perdre tous leurs privileges. L' armée fit bien quarante lieuës sans rencontrer de resistance : toutes les villes de ce party ouvroient leurs portes à la premiere sommation : et mesme sans estre sommées. Enfin, nous arrivasmes devant une qui fit la sourde oreille aux herauts, et l' on n' en fit pas les approches sans grande effusion de sang de part et d' autre. Les sorties y furent assez frequentes, et nous eusmes beaucoup de peine à forcer des barricades, que les ennemis avoient faites dans des vignes, d' où ils deffendoient les avenuës. Il me souvient qu' un certain seigneur que j' avois connu de long-temps, m' invita de le mener vers ces vignes, pour voir quelque occasion, et que cette curiosité luy fut extrêmement funeste : car ainsi qu' il descendoit de cheval, une mal-heureuse

p401

bale qui passa sur la teste de beaucoup de gens, qui estoient devant nous, luy donna dans le haut du front, et l' estendit tout roide mort. Je pensay l' assister en cet accident, et luy faire souvenir de son ame, mais il me fut impossible d' executer ce bon dessein. Je ne sçay combien de soldats qui l' avoient veu tomber auprès d' eux, se jetterent en foule sur lui pour fouiller ses poches, et le despouiller ;

ce qui fut fait en si peu de temps, que les chefs qui accoururent en cet endroit, n'y purent mettre d'ordre. Ce pauvre gentil-homme avoit une perruque, qui se perdit dans cette foule, de sorte qu'il demeura nud, et la teste toute rase, qui estoit un objet très-espouventable à voir.

J'avois un cadet dans le regiment des gardes du prince, à qui l'on avoit donné un mousquet pour luy faire faire son apprentissage en ce métier honorable. Je le trouvay dans nostre camp, et depuis nostre entreveuë, il ne m'abandonna gueres, sinon lors qu'il estoit obligé d'entrer en garde, ou de faire faction. C'estoit un assez gentil garçon, qui ne donnoit pas peu d'esperance de sa reüssite dans les armes, mais ce jeune nourrisson de Mars n'avoit aussi gueres receu de faveur des muses. à peine estoit-il sensible aux belles

p402

choses qui se rencontrent dans la poésie et dans l'eloquence, et quand je luy parlois de mes aventures, il ne sçavoit comment croire que ce ne fust point une fable, que la rencontre de ce philosophe qui pouvoit augmenter, ou produire l'or, et qui mettoit ce secret au dessous de beaucoup d'autres, plus excellens. Mais lors qu'il m'en avoit fait jurer, il me secondoit à plaindre ma perte. Mon cadet avoit pris un matin congé de moy, pour aller en garde, et je l'attendois le soir à souper en ma hutte, lors que je le vis entrer tout esmeu, accompagné de quatre de ses camarades. Il me dit qu'ils avoient receu un bon avis d'un homme du païs ; c'estoit qu'il y avoit une maison à demy lieuë d'un habitant de la ville rebelle, que quelques païsans gardoient, et qu'il étoit question d'aller la forcer. L'esperance d'y faire fortune avoit inspiré cette petite brigade à vouloir tanter ce hazard, et le desir d'empescher mon frere d'entreprendre rien à l'estourdy m'obligea d'être de cette partie.

Nous fusmes attaquer cette maison, et commençâmes cette execution en faisant brusler quelques paux secs, qui faisoient une palissade devant la porte. Il y eut quelques mousquetades tirées par les fenestres au commencement de cette allarme, mais elles ne blessèrent personne, pource que quatre des nôtres estoient

afustez pour tirer en ces endroits, dès qu' ils y voyoient paroistre quelque chose. Enfin, l' effroy

p403

saisit ceux qui estoient dedans, qui n' estoient pas des personnes de grand merite ; c' estoit un jardinier seulement et quatre païsans du voisinage. Ils demanderent à capituler, et je me presentay comme celuy qui commandoit à cette partie. La porte de la maison fut ouverte, et je me rendis incontinent dessous, pour les assurer de la vie ; mais je faillis à payer bien cher cette confiance, que je prenois en des gens sans honneur et sans connoissance : car comme je parlois à un de ceux-cy, sans redouter aucune insulte, un de ces marauds qui s' estoit rangé contre la muraille, me vint brusquement descharger un coup de pelle de jardinier, qui estoit capable d' assommer un homme beaucoup plus robuste que moy. J' avois la teste à demy passée sous la porte, et ce coquin qui ne me vouloit pas manquer, essaya d' en atteindre tout ce qui paroissoit, et cela me sauva la vie : pource que la pelle rencontra tant soit peu le verrouïl qui la fit gauchir sur mon espaule. Je ne laissay pas de tomber par terre du coup, et là dessus mon frere qui estoit près de moy, se jetta promptement dans la porte l' espée à la main, et tous ses camarades le suivirent. Il y eut deux de ces païsans qui payerent avec le jardinier la folle enchere de leur brutal de compagnon, qui s' estoit sauvé, après avoir fait ce coup, par une brèche du jardin. Je ne peus empêcher ce desordre, encore que je criasse

p404

de toute ma force, qu' ils ne les achevassent pas. Il y en eut deux qui en moururent, environ un quart-d' heure après, et l' autre, qui estoit le jardinier, eut seulement un coup sur la teste. Ainsi nous nous rendismes maîtres de cette maison, et faisons de grands feux par tout, nous y cherchâmes à butiner. Après avoir allumé quelques lampes, nous en visitâmes toutes les chambres : et nous n' y rencontrâmes que de vieux meubles, que

les quatre soldats que mon frere avoit amenez, partagerent entr' eux. Après, nous descendismes dans la cave, et nous n' y trouvâmes que de vieilles futailles, parmi lesquelles il y avoit un tonneau de vin de Gaillac, dont nous beusmes tous de bon coeur ; le trouvant fort bon, encore qu' on en eut tiré jusqu' à la barre. Après ce repas, où il n' y avoit que du beurre, du fromage et des gousses d' ail pour toute viande, mais où la sausse ne manquoit pas, puisque nous avions tous grand appetit, je m' allay coucher sur un vieux loudier, pour

p405

prendre un peu de repos en attendant que le jour fust venu. Mon frere n' en voulut pas faire de mesme, disant qu' il falloit estre sur ses gardes toute la nuict, de peur que les païsans qui s' en estoient fuis, ne revinssent en plus grand nombre pour nous esgorger : mais c' estoit pour avoir pretexte d' aller fureter par tout le logis, comme vous allez entendre.

PARTIE 2 CHAPITRE 51

p406

Quel fut le butin de la maison surprise. Je n' avois pas esté demie heure à sommeiller ; car la douleur du coup que j' avois receu sur l' espaulé, ne me permettoit pas de pouvoir dormir profondement : lors que je me sentis pressé la main par quelque personne ; je m' escriay avec effroy, demandant qui c' estoit, et je connus que c' estoit mon frere, lequel me dit tout bas à l' oreille que je me levasse, et que nous estions trop riches. Je descendis avec luy dans une cave, et ce fut le plus doucement qu' il nous fut possible, de peur de

p407

resveiller ses compagnons. Il m' y fit sentir en la muraille une certaine concavité, que l' on

avoit couverte de plâtre, et que nous ouvrismes avec la pelle du jardinier. Nous y découvrimmes cinq ou six grands pots de grais, d' une assez bonne hauteur, et mon frere en battant des mains de joye, m' asseuroit desja que tout cela estoit plein d' or et d' argent, lors que m' adressant au premier, et portant ma main bien avant dedans, je n' y rencontray que de la vieille graisse. Mon frere en visita un autre en mesme temps, où il n' y avoit que des fromages ; tous les autres estoient à demy remplis, ou de lentilles, de pois, ou de grains pour des pigeons. Tellement que nous nous trouvasmes bien descheus de nos esperances : cependant mon frere ne perdit point courage pour cela, et comme il estoit d' une humeur deffiante, il voulut voir le fonds des pots, et fut tellement heureux en cette recherche, qu' au fond du pot de graisse qu' il me faisoit horreur de toucher, le galant trouva une piece de pain bis, dans laquelle il y avoit cinquante-trois pieces d' or lardées : ausquelles je ne luy demanday nulle part, la rencontre n' estant pas d' une consequence à me donner aucun desir. Le jour et les autres soldats parurent au point de cette aventure, mais ils ne s' apperceurent point de la bonne rencontre de mon cadet, qui avoit desja serré ces pieces, achevant d' essuyer ses mains grasses. Ils n' eurent de part qu' aux fromages,

p408

et s' en retournerent à leurs huttes chargez comme des mulets, tant des licts, et des couvertures de la maison, que des ustansiles de cuisine. J' admiray la vie de ces jeunes garçons, dont il y en avoit quelques-uns d' assez bonne famille, et qui se pouvoient bien passer des fatigues, et des incommoditez, ausquelles ils s' obligeoient volontairement. Mais l' honneur est une maîtresse dont la possession ne s' acquiert pas sans beaucoup de perils, et de peines ; et l' on trouve tant de charmes en sa beauté, que les travaux qu' on souffre pour l' acquerir, ne passent que pour des delices.

PARTIE 2 CHAPITRE 52

Effets de la guerre et mort d' un illustre
seigneur des amis du page.

Je vis beaucoup de choses durant ce siege,
qui ne sembleroient pas croyables : les ennemis
y venoient au combat avec autant de hardiesse,
que s' ils eussent esté en aussi grand
nombre que nous. Leurs femmes leur venoient
donner à boire en de certaines barricades
qu' ils defendoient avec aussi peu de crainte
du peril, que si l' on n' eust tiré sur eux qu' avec
des serbacanes chargées de sucre : et c' estoit

p409

le pur effet d' un faux zele, qui les faisoit ainsi
devenir plus qu' amasones. Elles enleverent
un jour un des plus vaillans seigneurs de
l' armée, avec des fourchesfieres dessus le
haut d' un bastion, après qu' il eut esté tué de
cent coups. Il y en eut aussi souvent de
punies de cette furieuse temerité : je sçay bien
qu' une volée de canon en emporta un jour
dix-huict tout à la fois, comme elles nous
chantoient injures en lavant des linges sous
un pont, et qu' il y en eust beaucoup d' autres
qui montrèrent leur nez sur les remparts, à
qui l' on apprit à se cacher. Ce fut en ce mal-heureux
siege que mourut un de mes meilleurs
amis, qui estoit un seigneur des plus
accomplis de France, et dont le merite estoit le
plus generalement honoré. Il receut une mousquetade
dans un bras, qui luy rompit l' os, et
luy penetra dans le corps, bannissant ainsi de
la terre la fleur de nos guerriers, l' amour des
dames, et l' agreable support de tous les honnestes

p410

gens. Je n' estois gueres qu' à trente ou
quarante pas de luy, lors que ce desastre
arriva, et j' eus l' honneur de l' accompagner
en son quartier, comme on l' y transportoit
sur un brancart : il me donna deux fois sa
main, comme je pleurois sa blessure, et me
dit des paroles d' affection dont je ne sçauois
me ressouvenir que je ne renouvelle mes
larmes.

PARTIE 2 CHAPITRE 53

p411

Maladie du page.

Lors que cette ville rebelle eut esté prise, nostre camp s' alla poser devant une autre, beaucoup plus forte, et où nous perdismes

p412

beaucoup de gens, soit par les frequentes sorties des ennemis, ou par des maladies d' armée. La putrefaction de l' air causée par les mauvaises exhalaisons des corps enterrez à demy et par l' intemperance des soldats, qui se souloient de mauvais aliments, produisit d' étranges fievres durant cette ardente saison, et dans un climat qui est assez chaud. Il couroit des fievres ardentes accompagnées de frenaisie, dont on mouroit au cinquiesme ou septième jour pour l' ordinaire, ou qui tenoient plus long-temps un malade dans des delires et hors d' esperance de guerison. On ne sortoit gueres le matin de sa maison dans le quartier royal, qu' on ne trouvât quelque corps mort devant sa porte, et l' on voyoit quelquefois des troupes de vingt soldats malades, et transportez de leur frenaisie, qui couroient ensemble pour s' aller jeter dans une riviere. J' avois

p413

esté quelques jours malade avant ce siege, je ne humay gueres de ce mauvais air sans recheute, et je ne conservay pas mieux ma raison dans cet accident, que tous les autres. Ce mal attaqua mon cerveau, et me mit dans de merveilleuses resveries. Comme j' avois beaucoup de diferentes images dans la memoire, je parlois presque incessamment, et debitois des choses si peu ordinaires, que toute la ville où l' on m' avoit fait porter pour me traiter, eut de la curiosité pour me voir. Il y eut un chirurgien qui me vint parler, et si tost qu' il m' eut dit de quelle profession il se mesloit, je me mis à l' interroger sur tous les

principes de la chirurgie, et luy fis des recapitulations de tout ce que j' avois recueilly de Pline, de Pomponius Mela, d' Aelian, d' Aldrovandus, Belon, Gesnerus, et autres qui ont

p414

escriit ou de la medecine ou de l' histoire des animaux, si bien que le deréglement de mon esprit rendit lors ma chambre aussi frequentée qu' un theatre. Mais selon les mouvements que me donnoit cette fièvre chaude, je meslois quelquefois le tragique au ridicule, et ne renvoyois pas tous mes spectateurs contens. Un jeune chirurgien vestu de noir se mit un jour dans la chaire qui estoit au chevet de mon lict, et me demandoit le bras pour taster mon poulx, et voir si ma fièvre n' étoit point diminuée ; et moy qui m' imaginay dans mon trouble, que c' estoit quelque petit demon qui venoit là pour me tenter, je luy serray le poignet avec tant de violence que je luy rompisy un os du bras. Durant cette grande alienation

p415

de sens, on me mit un epithème à l' endroit du coeur, afin de me le fortifier, et comme j' avois la veuë aussi trouble que le jugement, je me figuray de ce grand emplastre, qui estoit noir, que c' estoit une ouverture en mon corps, par où la belle angloise que j' avois aymée m' avoit arraché le coeur. Si bien que je ne voulois plus ny manger ny boire, et croyois qu' on se moquoit de moy, lors qu' on me vouloit faire avaler des boüillons, ou des jaunes d' oeuf ; disant que c' estoit en vain qu' on me vouloit empescher de mourir, puisque j' avois desja perdu tous les principes de la vie. Je fis mille autres discours ridicules, durant mon mal, et comme les lyons privés ne se laissent toucher qu' à ceux qui ont accoustumé de leur donner à manger, je n' avois confiance en personne, et ne me laissois approcher avec seureté qu' à deux bons peres religieux, que j' avois eu le bien de connoistre avant que mon mal fut arrivé dans une extremité si grande, et qui m' avoient donné de grandes et justes impressions de leur science

et probité.

PARTIE 2 CHAPITRE 54

Histoire de deux malades frenetiques.
Je n' estois pas le seul, qui fit des incartades

p416

burlesques en cette saison : ce mal contagieux
faisoit joüer de plaisans personnages à
beaucoup d' autres. On m' a conté depuis
qu' un gentil-homme de ma connoissance
s' estoit levé, et habillé durant l' accez d' un
mal tel que le mien, et qu' ayant ramassé un
bouchon de paille dans une escurie, il le porta
caché sous son manteau par le quartier, et
rencontrant un de ses amis, l' avoit convié de
venir en un cabaret manger sa part d' un
chapon froid, qu' il avoit, disoit-il, sous son
bras : l' autre accepta la proposition et ne demanda
que du pain, du vin et un plat chez
l' hoste, croyant que son amy avoit le chapon,
mais il fut bien étonné, quand il luy vit
mettre le bouchon dans le plat, et porter le
couteau dessus, comme pour le vouloir couper.
Il crût au commencement qu' il estoit
hors de sa maladie, et qu' il faisoit cela pour
s' égayer, mais il le vit bien-tost après tomber
de table de foiblesse, et mourir entre ses bras.
Un autre que j' ay connu depuis particulièrement,
et qui estoit un fort bon garçon, mais
qui avoit tousjours quelque pente vers la folie,
fit une autre piece ridicule, qui fut bien d' une
autre consequence ; celui-cy accompagnoit un
de ses amis à l' armée, et le voyant tombé
malade, l' assistoit avec passion de ses peines
et de ses soins ; il avoit même pris celui de
luy faire venir un bon religieux, afin qu' il le
preparast de bonne heure à tout ce qui
pourroit arriver. Desja le bon religieux parloit

p417

au malade des choses qui concernoient
son salut, pour le disposer à faire une bonne
fin, lors que le galant homme dont je parle
tomba tout à coup malade de ce venin, qui se

humoit avec l' air. Son esprit en fut si fort
alteré, qu' il en perdit sur le champ la connoissance.
On dit qu' il s' imagina lors estre
quelque divinité puissante, et que tirant de
force le malade hors du lict, et luy déchirant
sa chemise en deux, il le voulut guerir
par miracle avec un seul mot de sa bouche.
Le bon religieux scandalisé de cette sorte
d' extravagance, luy voulut dire quelque chose
pour essayer de le remettre dans quelque
terme de respect ; mais cet incensé furieux,
au lieu d' avoir esgard à ses remontrances,
s' en irrita jusqu' au dernier poinct, et le prenant
pour un mauvais ange, se mit à luy dire
des injures, et puis à le frapper outrageusement.
Le compagnon du religieux entreprit
de faire les hola, et fut battu de telle sorte
qu' il fut contraint de s' enfuyr ; mais le fou
ayant fermé la porte au verrouil, revint sur
l' autre, auquel il donna tant de coups d' un
gril qu' il rencontra fortuitement sous la cheminée,
que ce bon religieux en mourut quelque
temps après, et pour le furieux frenetique
il fallut vingt hommes pour le prendre
et le lier, tant il estoit vigoureux et fort, et
l' on n' eut point de raison de luy, qu' on ne
luy eust ouvert la veine aux deux bras, et que
l' on n' en eust tiré seize onces de sang.

PARTIE 2 CHAPITRE 55

p418

La guerison du page et les vers qu' il fit
pour payer son hostesse.
Mon mal me dura prés de trois mois, et
celuy du jeu me l' eust rendu peu supportable,
sans l' heureuse rencontre que je fis en ces
lieux, d' un des enfans de cet illustre maistre
que j' avois servy, qui estoit un escrivain
celebre. C' estoit ce mesme cavalier qui m' avoit
tesmoigné son affection par les vers que
vous avez veus dans un des precedens chapitres.
Ce gentil-homme et moy ne nous
quittasmes point, depuis que nous nous fusmes
rencontrez, et j' en receus mille bons
offices. Je fus encore bien assisté dans cet accident
par mon premier precepteur, qui se
voyoit lors recompensé de sa vertu par un

employ dont son merite estoit bien digne.
Cependant la despense que je fis en ce peu de
temps, fut si grande, qu' il fut besoin que je
recourusse à de hautes puissances, pour en
sortir avec honneur. Je ne m' adressay pas

p419

mal dans cette extremité, recourant au sage
et genereux Ss qui gouvernoit alors les
finances, et dont j' avois eu l' honneur d' estre
connu à la faveur d' un homme illustre pour
les belles connoissances autant que pour la
pieté. Je me servis de l' adresse de celuy-cy,
pour faire agir la generosité de l' autre à qui
j' escrivis ces vers, où vous remarquerez facilement
de la foiblesse et de la jeunesse.

p422

Cette galanterie ne me fut pas inutile auprès
de ce genereux seigneur : il m' envoya
pour response un papier, duquel je touchay
mille francs, qui me servirent à me reconduire
commodement à la ville capitale du
royaume.

Cher Thirinte, c' est où finit le dix-huict ou
dix-neufiesme an de ma vie : excusez les
puerilitez d' une personne de cet aage, et me
faites l' honneur de me preparer vostre attention,
pour ce qui reste. Vous allez appercevoir
un assemblage de beaucoup de choses
plus agreables, et qui resondront mieux à
vostre humeur. Vous allés entendre des aventures
plus honnestes et plus ridicules dont la

p423

diversité peut soulager de differentes mélancholies.
Je vais vous rendre raison du dégoust
que j' ay pour toutes les professions du
monde, et ce qui m' a fait prendre en haine
beaucoup de diverses societez. C' est en ces
deux volumes suivans que vous sçaurez l' apprentissage
que j' ay fait en la connoissance
des hommes : et si j' ay quelque tort, ou quelque
raison, de ne les vouloir hanter que rarement.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)